

Contes wolof du Baol

Recueillis par Jean Copans et Philippe Couty



Inédit

10 18

UNION GÉNÉRALE D'ÉDITIONS
8, rue Garancière - PARIS VI^e

Série « la Voix des Autres »

dirigée par

Stanislas ADOTEVI et Robert JAULIN

Mongo BETI, *Remember Ruben*, 853***

Maryse CONDÉ, *Hérémakhonon*, 1033*****

Boubou HAMA, *le Double d'hier rencontre demain*, 784****

Roger DORSINVILLE, *l'Afrique des rois*, 949**

l'Homme en trois morceaux, 950**

H. HAMPATÉ BA, *l'Étrange Destin de Wangrin*, 785****

Pierre TEISSERENC, *le Dieu des autres*, 996*****

A paraître

GASARABWE, *le Geste rwanda*

CONTES WOLOF DU BAOL

RECUEILLIS ET ADAPTÉS PAR
JEAN COPANS
ET PHILIPPE COUTY

D'après une traduction de Ben Khatab DIA

10 18

INÉDIT

*Série « la Voix des Autres »
dirigée par Stanislas Adotevi et Robert Jaulin*

Ces contes, recueillis par les auteurs, chercheurs de l'ORSTOM, dans le cadre d'un programme de recherche, ont fait l'objet d'une première édition ronéotypée parue en 1968 (ORSTOM-Dakar).

© Union Générale d'Éditions, 1976.

ISBN 2-264-00040-6

AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas une édition scientifique.

On ne trouvera ici, ni transcription phonétique du texte wolof des contes, ni une analyse détaillée de leur forme et de leur manière. Ce recueil n'est pas une anthologie et il ne saurait être tenu, dans l'état actuel des choses, pour représentatif d'une tradition bien plus riche.

La collecte des contes que nous présentons ici a été menée pendant plusieurs soirées des mois d'août à octobre 1967 à Yassy (Missirah) dans l'arrondissement de N'Dame (département de M'Backe — région de Diourbel). Elle a pu être assurée avec succès grâce au dévouement et à l'enthousiasme entreprenant de notre enquêteur M'Baye Dieye.

La traduction de ces contes a été assurée par M. Ben Khatab Dia du C.L.A.D. (Centre de linguistique appliquée de Dakar) de la Faculté des Lettres et Sciences humaines.

Qu'ils soient tous les deux profondément remerciés ici, car, sans eux, ce recueil n'aurait pas vu le jour.

AVANT-PROPOS

L'auteur de ces lignes s'imaginait, en recueillant certains des contes qu'on va lire, qu'il allait obtenir — peut-être — une description de la société mouride faite par les intéressés eux-mêmes, et dans les termes qu'ils auraient choisis. Les paysans diraient, presque sans être sollicités, ce qu'ils pensaient des navétanes et des marabouts, des toubabs et des gendarmes, de l'impôt et de l'arachide, du kalife général et du paradis... Les gens aiment visiblement raconter des histoires; leur empressement à en dire fait même un contraste assez vif avec la réserve ou l'indifférence qu'ils manifestent lors des entretiens sérieux. Eh bien, qu'ils racontent! Que pourraient-ils mettre en scène, après tout, sinon eux-mêmes? Et ne sera-t-il pas plus attrayant d'étudier les dynamismes économiques différentiels dans des fabliaux populaires que dans des statistiques inexactes? Qui sait? Peut-être y aurait-il là un moyen d'arriver enfin à se faire lire...

Il a fallu vite déchanter. Ces contes ne reflètent pas d'une manière simple la société d'où ils sortent. Leur lecture est rien moins que facile, et le message qu'ils contiennent, s'il existe, doit être décrypté. Autrement dit, au lieu d'une représentation transparente où chaque personnage, chaque rôle, chaque conflit

seraient aussi aisément reconnaissables que ceux d'un drame historique écrit par un mauvais poète, il a bien fallu se résigner à ne trouver qu'une suite d'histoires quelque peu déconcertantes, dont la conclusion paraissait parfois manquer, et où seule une patiente analyse (due à Jean Copans) a pu commencer de révéler une structure passablement souterraine.

Une vive passion pour la nourriture, et surtout pour l'abondance de nourriture; une certaine forme de peur devant la mort; le souci constant du sexe : voilà des ressorts bien élémentaires, dont le dévoilement ne nous apprend pas grand-chose sur la stratification sociale ou sur les comportements économiques. Et pourtant, il n'était certainement pas inutile de faire un tel détour. A la lecture de ces contes, incontestablement, la communauté villageoise commence à vivre. Elle n'est pas de très bonne compagnie, ses propos bravent l'honnêteté, mais au moins, sa présence est certaine et nous bouleverse à bien des points de vue.

Entre autres, la simplicité quelquefois schématique de ces histoires, leur manque apparent d'ornements, nous donnent l'impression de participer au dénuement d'une société que la monotonie du paysage, la monoculture arachidière et l'islam ne pouvaient pas ne pas enfermer dans une certaine austérité. Mais cette austérité n'a rien de triste, elle donne même plutôt dans le genre goguenard. Je trouve infiniment reconfortant ce laconisme facétieux, cet humour intempérant, cette gloutonnerie improbable mais indiscretement célébrée. On pense à Brecht :

*Nur wer am meisten nimmt, gehört zur Creme.
Nur wer im Wohlstand lebt, lebt angenehm!* ¹

Vérité indiscutable, mais intempestive, particulièrement sous l'isohyète 600 millimètres. De cette vérité, les villageois du Baol se hâtent de rire; ils la magnifient dans leurs contes, pour mieux l'appriivoiser. Ce faisant, ils nous font rire avec eux, et nous touchent.

Philippe COUTY.

INTRODUCTION

Assurément, on ne peut conclure de façon ferme que le Noir présente les défauts ou possède les qualités qu'il attribue aux héros de ses récits. Cela équivaudrait à juger des Français d'après les œuvres de Ponson du Terrail ou de Xavier de Montepin, et des déductions ainsi basées n'aboutiraient qu'à de grossières erreurs.

F. V. EQUILBECQ, *Essai sur la littérature merveilleuse des nègres.*

En Afrique-Occidentale, le conte occupe une place prépondérante parmi les diverses formes de la littérature orale. Le nombre d'études qui lui ont été consacrées est cependant encore très limité. Pour ces raisons ainsi que pour celles évoquées dans l'avertissement, il nous est difficile de présenter ces contes de façon satisfaisante.

Il faudrait en premier lieu, définir les points suivants :

1. La place du conte dans la société dont il relève.
2. La tradition dont il se réclame.
3. La fonction que la société lui fait jouer et celle qu'il y joue effectivement.

4. Les circonstances et formes de sa narration.

Par la suite, c'est la nature même des contes, leur signification qui doit attirer notre attention. Le contenu manifeste des contes peut se prêter à plusieurs formes d'analyses : typologique, thématique, structurale, sans oublier le contexte ethnographique ¹. En fait, il n'y a pas de détermination mécanique entre les contes, la matière qu'ils traitent et la société qui les produit. Les médiations qui donnent naissance à ces textes apparaissent obscures. Enfin, ces contes sont le fruit d'une évolution et de transformations qu'il est difficile de retracer dans l'état actuel de nos connaissances.

Toutes ces précautions nous paraissent nécessaires car notre introduction, volontairement succincte, ne fixera que quelques points de repère indispensables. Si les contes révèlent l'âme du peuple, c'est d'une façon implicite et détournée, d'une façon *volontairement lacunaire*. Il serait passionnant de vérifier l'apparement des contes aux mythes ², tels que les appréhende Claude Lévi-Strauss : ils révéleraient la manière *inconsciente* dont une société formule ses propres problèmes (et essaie de les résoudre).

Mais il semble que le conte soit un divertissement (il est vécu et décrit comme tel) et à ce titre l'arbitraire dont il fait sa matière ne nécessiterait pas de larges développements. A moins que l'on estime que, là aussi, la manière dont une société se joue (d'elle-même) est un langage qu'il nous faut déchiffrer de façon scientifique.

La première partie de notre introduction présentera quelques généralités sur la société et le conte

Wolof. La seconde proposera quelques analyses et justifiera la typologie adoptée pour la présentation de ces contes.

1. Nature de la société Wolof-Mouride

Les Wolofs qui forment l'ethnie la plus importante du Sénégal sont totalement islamisés. Mais cette adoption (sinon cette adaptation) de l'islam ne s'est réalisée de façon conséquente qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e. La formation de confréries est un des traits spécifiques de l'islam sénégalais et donc Wolof.

La confrérie mouride possède une originalité assez particulière et les mouvements sociaux qu'elle a suscités déterminent les traditions culturelles des Wolof³. Le peuplement d'une partie du Baol⁴ a été provoqué par le mouridisme entre les années 1900 et 1920. Ce mouvement de population à motivation religieuse et dirigé par les marabouts a donné naissance à de nouveaux villages, composés de fidèles originaires de régions différentes. Leur seul lien commun est la soumission aux marabouts, pour qui ils mettront en valeur ces nouvelles implantations.

Les diversités culturelles Wolof ont donc disparu, dans la mesure où elles existaient antérieurement à l'islamisation. Et le fonds culturel islamique est dans l'ensemble assez pauvre⁵.

L'hétérogénéité des origines (et des traditions si elles existent), une islamisation radicale, une forme

d'implantation nouvelle tels sont donc les facteurs qui dessinent la configuration sociologique des Wolofs-Mourides du Baol.

2. *La nature de la tradition orale*

Les contes présentés ici ne sont pas récents. De nombreux indices permettent au contraire de penser que certains sont relativement anciens ⁶. Bien que les conteurs établissent une différence entre les légendes historiques et ces contes, il semble que la tradition orale soit inexistante. Ceci ne tiendrait pas à la date relativement récente de l'implantation mais à une double série de phénomènes.

1. Un certain *cosmopolitisme* de la culture wolof qui s'est traduit par une remarquable adaptabilité au changement.

2. L'islamisation qui a eu tendance à détruire les traditions locales, paysannes ou du moins qui n'a pas fourni les moyens culturels pour en élaborer de nouvelles.

En d'autres termes, malgré certaines preuves de relative ancienneté, donc d'une tradition, ces contes ne sont pas explicitement rattachés à un passé. En dehors du fait que tel ou tel conteur ait pu vouloir se mettre en vedette, il n'en reste pas moins que ce sont les circonstances ⁷ et non la tradition qu'on nous propose comme cadre de référence. Tous ces éléments suggèrent un phénomène d'appauvrissement.

La seule vérification que nous avons pu établir pour cette hypothèse provient des nombreux recueils de contes ouest-africains publiés au début du siècle ⁸. Les contes qui traitent des mêmes thèmes que ceux que nous avons recueillis y sont la plupart du temps plus riches, plus longs et variés. D'autre part, F.V. Equilbecq, éditeur d'un de ces recueils porte un jugement sur l'influence islamique qui nous paraît tout à fait valable : « Les musulmans qui auraient dû, semble-t-il, inspirer fortement la littérature merveilleuse des Noirs, n'y laissent au contraire que de rares traces d'influences ⁹. »

Le conte est un divertissement. Il se raconte exclusivement le soir et constitue une des seules distractions ¹⁰. Un bon nombre de ces contes sont dus à de jeunes diseuses. L'absence quelconque de protocole ou de cérémonial, la facilité avec laquelle chacun peut intervenir et raconter son histoire prouvent à l'évidence que le conteur professionnel, s'il n'a pas disparu, a du moins beaucoup perdu de son prestige. La signification culturelle telle qu'elle est explicitée par les conteurs ¹¹ est très élémentaire et se résume le plus souvent à un bon sens, grossier sans doute, mais manifestement considéré comme suffisant.

Appauvrissement de la trame, individualisation extrême du récit : le conte finit par tomber dans la catégorie de la *bien bonne* que l'on se raconte après un bon repas. Si cela n'est pas pour nous étonner, il faut cependant souligner l'absence de la nouveauté dans ces contes. Appauvris certes, mais pas totalement acculturés. L'islam et les marabouts ne fournissent pas les sujets les plus goûtés. Quant à la colonisation et au Toubab ¹², ils sembleraient tota-

lement absents. Les raisons étant certainement différentes dans l'un et l'autre cas. Quant au contenu proprement dit des contes, nous l'aborderons dans la deuxième partie de notre introduction.

3. *La forme des contes*

Le conte, *leb*, possède une armature formelle peu développée. Il faut surtout noter le *rituel* introductif et la phrase de conclusion. Traditionnellement, d'après le baron Roger, Boilat et d'autres¹³, le conteur commence ainsi : *Leb on na* (j'ai fait une fable) auquel l'auditoire répond par *Loupo oune* (cela est fait pour l'amusement). Le conteur reprend : *Am on ne fi* (cela a eu lieu ici) et l'auditoire répond *Da na am* (c'est vrai). Quant à la conclusion, elle se formule toujours ainsi : *Fi le leb dokle tabi thie gaithiege*, que l'on peut traduire ainsi : c'est de là que partit la fable pour se jeter dans la mer, le premier qui en respirera le parfum ira au paradis.

Quant à *la manière de dire*, la description que l'abbé Boilat nous en donne dans sa *Grammaire de la langue owolove* bien qu'elle date de 1858, nous semble pour l'essentiel encore valable aujourd'hui :

« C'est ordinairement le soir au clair de la lune, devant l'entrée de leurs cases, ou assis sur le sable au milieu de la place publique du village, que les Wolofs racontent des fables. Le conteur est placé au centre du cercle; il ne néglige rien pour amuser ses auditeurs, mettant en scène les hommes, les animaux, il

essaye d'imiter leurs gestes, leurs grimaces et leur son de voix, il chante de temps en temps et l'assemblée répète le refrain avec mille claquements des mains, accompagnés du bruit du tam-tam. »

Effectivement, les onomatopées, les imitations de voix et les mimiques sont un élément important de la manière de dire les contes ¹⁴.

Après cette trop brève présentation de la place et de la forme des contes, nous allons tenter d'en dégager les significations les plus marquantes quant au contenu.

ESSAI D'ANALYSE THÉMATIQUE ET STRUCTURALE

La première chose qui frappe le lecteur est l'excessive sexualisation des contes. Ce phénomène se marque de trois façons différentes et souvent complémentaires. Soit tout d'abord par le thème qui est directement la sexualité en acte : épreuve de fiançailles, mariage, adultère, jalousie, séduction. Ensuite, la sexualité colore un certain nombre de thèmes ou de personnages sans en être directement l'objet : certains exploits, ce qui a trait à la nourriture et à la gourmandise. Enfin, l'expression sexualisée particulière, le scatologique a souvent une place de choix dans certaines intrigues.

F.V. Equilbecq dans son classement des contes ouest-africains en sept catégories, en réservait une aux contes égrillards et à combles. Voici quelques-uns de ses jugements sur ce point :

« Est-ce immoralité chez l'indigène? Non pas; mais amoralité absolue. Le Noir non catéchisé est naturellement et ingénument amoral.

« C'est d'ailleurs en les exagérant que l'humeur gaillarde du Noir parvient à rendre comiques ces actes-là ¹⁵. »

Quant aux thèmes, ce sont les mêmes que l'on retrouvera ici :

« L'adultère et les vaines précautions des maris jaloux; les mésaventures des amants surpris en posture *deshonnête*; les incongruités fondamentales des gauloiseries sur les organes sexuels tant masculin que féminin. »

Le classement adopté ici et qui est une typologie sommaire des thèmes ou des personnages est certainement arbitraire. La première partie a été intitulée l'Excès parce qu'il faut envisager les cinq thèmes retenus (fiançailles et mariage, adultère, gourmandise, paiement du bétail, poltronnerie) comme *exagérés* dans leurs caractéristiques. Les épreuves imposées aux fiancés, le paiement du bétail, la gourmandise sont excessives. Que signifie cet excès, nous essaierons de le démontrer plus loin.

De l'excès nous passons à l'exploit qui est encore une certaine forme d'excès mais différente, en ce sens qu'il s'agit d'actions individuelles en formes de prouesses (les trois champions, par exemple). La dernière partie, rivalités et punitions, où nous avons classé les contes concernant les animaux est plus spécifique mais, là également, rivalités et punitions sont souvent excessives.

En conclusion d'un ensemble d'analyses consacrées à des contes ouest-africains, D. Paulme soulignait « à quel point l'appréhension de la littérature traditionnelle demeure tributaire d'une connaissance approfondie de la société dont elle émane ¹⁶ ». Il n'est donc pas question de proposer une analyse sérieuse des contes wolofs, à la fois parce que nous ne possédons pas tous les éléments nécessaires pour une telle interprétation et que ce n'est pas l'objet de cette introduction. Néanmoins, nous allons essayer de saisir *le réseau des relations entre les personnages et les objets* ¹⁷, et il nous sera peut-être possible à ce moment d'identifier certaines relations significatives et signifiantes. Il s'agit donc d'une analyse sommaire, à la fois thématique et structurale qui vise à mettre en valeur certaines formes de relations. Nous avons choisi cinq des thèmes du recueil parmi les plus significatifs : l'épreuve de fiançailles, l'adultère, les trois héros, le fils du menteur, les contes d'animaux.

Chaque fois qu'il sera possible, nous tiendrons compte des variantes de ces contes publiées dans la série des recueils dont nous avons donné la liste en bibliographie.

Nous définirons nos principes d'analyses au fur et à mesure de notre démonstration ¹⁸.

Le premier thème est celui de l'épreuve des fiançailles. Des sept contes résumés dans le tableau 1, il est possible de tirer une *morale* sociologique. Elle ne veut pas dire grand-chose dans la mesure où nous ne sommes pas en mesure de la spécifier par rapport à la société wolof mais elle possède cependant une certaine signification.

Le conte n° 1 nous indique la nécessité d'une

épreuve à laquelle les prétendants ou le futur gendre doivent se soumettre pour prouver leur valeur. Cette nécessité est d'autant plus indiscutable qu'elle s'impose ici tout naturellement. Malheureusement, nous ne pouvons expliquer les *critères naturels*¹⁹ du choix du prétendant. Le conte n° 5 démontre la même idée : la nécessité de l'épreuve mais par l'absurde en un sens : le futur gendre doit au besoin créer les conditions qui lui permettront d'affirmer ses qualités vis-à-vis de ses beaux-parents. Le conte n° 4 bien qu'assez complexe laisserait suggérer que ce n'est pas à la fiancée d'imposer une épreuve à son futur mari ou alors qu'ils courent tous deux ainsi à l'échec. Les n° 2 et 6 mettent en relief l'idée d'épreuve par le déroulement d'un concours matrimonial. Qui dit concours dit affrontement, essai de dépasser les autres. Ce concours matrimonial, qu'il se justifie par un excès de précautions de la part du beau-père ou par sa simple nécessité, mène à l'excès et fait rater le mariage : le gendre se venge sur sa femme des *violences* du beau-père ou pète si fort qu'il tue le beau-père (potentiel). Le conte n° 8 nous indique qu'il n'y a de bon mariage que dans sa parenté (et corollairement que ce n'est pas à la fiancée de choisir son mari). Enfin, le conte n° 9 explique littéralement qu'une bonne épouse est celle qui *parle*, c'est-à-dire qui dit qui elle est. Le mariage est dans ce cas à la fois condition et réalisation de cette *libre parole*.

Il est à remarquer qu'un élément médiateur s'introduit pour donner une solution (quelle qu'elle soit) à chaque problème posé et que cet élément médiateur est de nature (explicitement ou implicitement) *animale*. Dans les contes n° 1, 5, 4, et 8 ce sont des

animaux qui permettent au héros de prouver sa valeur (ou le contraire). Dans les contes n° 2 et 9 ceci se réalise grâce à l'utilisation de *surnoms* ou d'un *camouflage* en animaux. Enfin, dans le conte n° 6 s'il n'y a pas d'élément médiateur animal, l'épreuve (simulacre de chasse) qu'il met en scène transforme le prétendant en *animal* chassé. Là encore, nous ne pouvons qu'indiquer ce rapprochement, d'autant plus frappant qu'il concerne tout notre échantillon, sans conclure sur sa réelle signification. Ceci indiquerait peut-être que pour être valable toute épreuve sociale doit se dérouler par rapport à la nature : c'est la nature qui fait faire ses preuves à la société. Ce thème laisserait entendre également que ces contes sont anciens, car la chasse n'existe plus aujourd'hui dans le Baol et la nature est parfaitement domestiquée.

Le deuxième thème est celui de l'adultère. La *morale* ici est beaucoup plus simple : l'adultère est toujours le fait des femmes et celles-ci doivent être punies, ainsi que leur amant. Deux autres constatations peuvent être faites à partir de nos huit contes : l'adultère n'est possible qu'en l'absence lointaine du mari, et l'amant est un individu quelconque ou méprisable socialement (*casté, voleur, etc.*). Quant à la punition (qu'elle s'applique à la femme ou à son amant) elle est toujours violente et souvent mortelle. Enfin, les contes n° 13 et 15 (identiques) disent que la vérité sort toujours de la bouche des enfants.

La symbolique mise en œuvre dans ces contes est de nature essentiellement sexuelle ²⁰ : la nourriture est sexualité différée et réciproquement la sexualité peut-être nourriture différée (contes n° 12

THÈME : ÉPREUVE DE FIANÇAILLES

Tableau I

<i>Conte n° et page</i>	<i>Objectif de l'épreuve</i>	<i>Nature</i>	<i>Imposée à</i>	<i>Par</i>	<i>Solution</i>	<i>Médiation</i>
1 p. 43	Prouver sa valeur (mais épreuve non imposée)	Chasse au lion	Deux prétendants	Le hasard naturel (belle-mère)	Sans?	Animale (vache, lion)
5 p. 51	Prouver sa valeur	Libérer le beau-père d'un lézard	Fiancé	Le hasard voulu (beau-père)	Mariage	Animale (lézard)
4 p. 48	Prouver sa valeur	Travailler	Fiancé	Fiancée	Folie	Animale (renard)
2 p. 46	Concours matrimonial	Meilleur péteur	Plusieurs prétendants	Beau-père	Sans?	Animale (surnoms)
6 p. 54	Concours matrimonial	Blessure physique	Plusieurs prétendants	Beau-père	Mariage raté	Animale (simulacre de chasse)
8 p. 56	Prouver sa valeur	Sauver sa cousine	Cousin (fiancé)	Le hasard naturel	Mariage adéquat	Animale (serpent)
9 p. 58	Consommer le mariage	Faire parler sa femme	Épouse	Mari	Mariage adéquat	Animale (camouflage en kob)

et 17), le mortier est un sexe féminin, etc. Le conte n° 12, le seul où l'adultère ne soit pas découvert, prouve par *excès* la nécessité de sa punition. En trompant son mari, la femme *perd* son fils ²¹. Pour se disculper de cette perte, elle insulte son mari (le trompe une seconde fois) qui la frappe et *tue* son fils. Le mari qui se laisse tromper deux fois est un père meurtrier. D'autre part, la nourriture différée qui est tromperie sexuelle ainsi que le fils *perdu*, enfoui dans une tau-pinière suggèrent une symbolique psychanalytique assez classique.

Le menteur renommé (conte n° 48) nous intéresse par les comparaisons qu'il permet d'établir avec des variantes plus anciennes ²². Ch. Monteil, Fr. de Zeltner et F.V. Equilbecq en ont recueilli chacun une version. Les versions données par de Zeltner, *l'Histoire de Koli* (conte Khassonké) et F.V. Equilbecq, *le Fils du maître voleur* (conte Bambara ²³) sont identiques à celle proposée ici. *Le Fils du voleur*, qui est un conte khassonké également et que nous rapporte Ch. Monteil est beaucoup plus complexe. On y retrouve une première partie qui correspond à notre version ²⁴. Mais la suite en est tout aussi instructive. A la suite des multiples tromperies de Samba (le héros), le roi veut le faire jeter dans le fleuve, cousu dans une peau de bœuf. Pendant le trajet, les captives qui portent Samba le laissent pour aller au champ. Passe un marabout et Samba fait celui qui ne veut pas aller au paradis : le marabout propose de le remplacer et il accepte. Il va ensuite dans le village du marabout et en dix jours il ramasse tout l'or qu'il peut ²⁵. Il revient chez le roi en disant que c'est le père du roi (au paradis) qui le lui a donné et il lui

Tableau II

<i>Conte n° et page</i>	<i>Occasion</i>	<i>Adultère de</i>	<i>Avec</i>	<i>Découvert par</i>	<i>Punition</i>	<i>De</i>	<i>Par.</i>
11 p. 61	Voyage du mari	Femme	3 amants (non définis)	(Mari)	Mort de Fuite des	l'amant deux	mari autres
12 p. 62	En apportant le repas au mari	Femme	L'amant (non défini)	(personne) Risque par le mari	Mort du imputée au	fil chez mari	l'amant par la femme
13 p. 64	Voyage du mari	Femme	L'amant (voleur)	Fils	Folie?	Femme	—
14 p. 65	Maladie prétextée	Femme	L'amant (Guérisseur)	Mari	Gifle?	Femme	Mari
15 p. 66	Visite d'un ami du mari	Femme	L'ami	Fils	Ébouillantage?	Amant	Mari
16 p. 68	Non définie	Fille	Jeune homme	Père (roi)	Noyade	Amant	Père épreuve surnatu- relle
17 p. 70	Voyage du mari (roi)	Femme	Bouffon	Vieille femme	Répudiation Mort du	Femme Bouffon	Mari Femme
18 p. 71	Voyage du mari (roi)	Dernière épouse	1 Laobé	(tout le monde) Mari (roi)	Brûlés vifs	amant et femme	Mari

donne la moitié de son argent. Le roi veut l'imiter mais évidemment il se noie et Samba monte sur le trône. Le héros, ici, prouve sa valeur de façon indiscutable au point que c'est lui qui remplace le roi qu'il berne. Les contes mettent en valeur la crédulité du roi (du marabout), et il semble que la crédulité mène à la dépossession, à la mort. Ce n'est donc pas tant un éloge de la fourberie, qu'une mise en parallèle du débrouillard et de celui qui se laisse berner facilement.

Le roi prend pour des fins ce qui n'est que moyens pour le héros. Autrement dit, l'excès du héros devrait mettre en garde le roi contre *les excès* du pouvoir : en gardant *la lettre* de prouesses dont il ne devrait retenir que *l'esprit*, le roi prouve paradoxalement que bien mal acquis ne profite jamais ²⁶.

Le quatrième thème que nous avons retenu est celui des trois phénomènes. Il s'agit d'une série de contes-charades, où, face au comportement (extraordinaire, il faut le souligner) des héros ²⁷, l'auditeur est invité à proposer son avis : lequel des personnages est le plus fort, malin, etc.? Le tableau III résume les diverses qualifications des héros, selon les contes dans lesquels ils sont réunis. Il y a deux groupes de contes : ceux où les héros démontrent leur adresse abstraitement peut-on dire, par le seul fait de leur présence et ceux où les héros doivent passer par une médiation sociale afin de démontrer leur adresse. Curieusement, notre échantillon présente une série ambiguë de transitions qui permet le passage d'un groupe à l'autre : ce sont les contes n° 53 et 54. La médiation est rendue possible par la gourmandise et l'acte sexuel. Mais ces deux tendan-

ces dont la satisfaction passe essentiellement par une médiation sociale sont d'abord satisfaites arbitrairement. Dans ces deux contes, l'amoureux se met en érection soit par l'imagination, soit par simple vision d'un groupe de jeunes filles. Quant au gourmand, dans les deux cas, il avale les morceaux d'un baobab ! Le conte n° 54 est une charnière : car il est fait appel à la société pour satisfaire les envies des héros, mais ceux-ci n'attendent même pas et se satisfont eux-mêmes avant. Le passage à la médiation socialisée spécifie la gourmandise qui devient gourmandise de nourriture : mil et arachide, arachide et viande. Dans le conte n° 55, on précise même que le héros à *femmes* fait l'amour avec dix jeunes filles. Cet aspect quantitatif de l'acte sexuel trouve une contrepartie qualitative semble-t-il. Dans un conte rapporté par Ch. Monteil, *les Trois Insatiables*, c'est avec la femme du roi que le héros prouve son adresse ²⁸.

Enfin, si l'on tient compte des contes où l'attribut sexuel exagéré du héros le chasse de la communauté, ou sa trop grande force ou sa gourmandise excessive, une conclusion évidente et simple s'impose : l'excès est un danger pour la communauté. Cet excès est d'autant plus spécifié qu'il met la société *directement* en cause : toutes les femmes ne peuvent être à la merci d'un seul homme ; si un seul homme mangeait toutes les productions, que deviendraient les autres ? Mais cette *morale* évidente doit être tempérée, car, d'après les auditeurs de ces contes, c'est la mise en évidence de la prouesse sexuelle (grand pénis, nombreuses femmes) qui les intéresse. Les autres qualifications ne serviraient alors que de repoussoir.

Le dernier thème concerne les contes dont les

THÈME : LES TROIS PHÉNOMÈNES

TABLEAU III

Conte n° et page	Attributs physiques			Force et astuce	Gourmandise			Femmes	Satisfaction	
	Yeux rouges	Pisseur	Grand pénis		Mil	Ara- chide	Viande		Entre eux	Par un tiers
49 p. 133				3					1	
50 p. 134				3					1	
51 p. 135	1	1	1						1	
52 p. 135	1	1	1						1	
53 p. 137				1		1		1 (imagination)	1	
54 p. 137				1		1		1 (vision)	1	1
55 p. 139						1	1	1 (10)		1
56 p. 141					1	1		1 (non défini)		1

héros sont exclusivement des animaux et dont les actions sont classées dans la rubrique : rivalités et punitions.

Une première constatation : les animaux sont des stéréotypes. L'action qui se déroule dans ces contes est sans surprise : tout le monde sait que le singe est vicieux, le chien sérieux, la hyène peureuse et le lièvre malin. Pourtant, ces animaux stéréotypes mènent une vie ordinaire. Dans le tableau IV nous avons tenté de résumer la structure formelle de ces contes : la distinction en positif et négatif est tout arbitraire : la seule certitude est que le positif finit par l'emporter sur le négatif, ce qui ne veut pas dire qu'il soit un exemple pour tous (ainsi du lièvre, par exemple). Les activités qui *socialisent* la vie animale sont : la fondation de villages (contes n° 59 et 65), la culture commune (contes n° 57 et 61), le voyage au marché ou quête de nourriture (contes n° 62, 63 et 64); la rivalité de prétendants (conte n° 58). Toutes ces activités expriment une constante : une entreprise commune rencontre toujours des obstacles, soit intérieurs, soit extérieurs.

Mais cette conclusion ne nous dit rien sur la *nécessité* de ces contes d'animaux. Si le conte n° 59 exprime la raison de la domestication des chèvres, la *morale* des autres n'est pas explicitée. La richesse des péripéties de ces contes tranche avec la linéarité de l'intrigue dans la plupart des autres contes. Ces péripéties mettent en scène des espèces (animales) différentes et l'échec surgit à cause de l'hétérogénéité des communautés que ces espèces essaient d'établir entre elles : le conte n° 65 en est l'exemple parfait, où la chèvre, le mouton, le chameau, l'âne et la tortue se font tuer par le lion. Une telle commu-

nauté n'est pas viable ainsi que celle du chien et du singe ou du lièvre et de l'hyène. Ainsi, les espèces animales du fait de différences spécifiques (on ne peut confondre un singe et un chien) mettent en évidence la diversité humaine et mettent en garde contre une trop grande *diversité* : l'excès mène une fois de plus à l'échec.

Nous ne pensons pas qu'une telle conclusion déforme la vérité de ces contes d'animaux. Les animaux *signifient* parce qu'ils agissent en société : mais on n'a jamais vu fonctionner une société d'animaux différents, de même qu'une société humaine sans unité ne peut exister. La morale : le lièvre berne toujours l'hyène, ne nous prouve pas grand-chose. Par contre, l'impossibilité d'un rapport stable entre ces deux animaux attire l'attention de l'auditeur sur le danger qu'il y a d'agir comme ces animaux ²⁹. On comprend donc facilement pourquoi une telle évidence *sociologique* se passe de commentaires ³⁰. Enfin, faire appel à la diversité animale rehausse certainement l'intérêt des récits qui, sans cela, seraient assez ternes. Les animaux divertissent mieux dans la mesure où — parodie des humains — ils peuvent dire et faire tout ce qui semble conforme à leur nature. En faisant comme si la distance nature-culture était inexistante, ils démontrent la nécessité de règles sociales que la nature est incapable de produire ³¹.

THÈME : RIVALITÉS entre ANIMAUX

TABLEAU IV

Conte n° et page	Animal		Activité		Péripétie	Solution
	Positif (a)	Négatif (b)	Positive	Négative		
57 p. 145	Chien	Singe	Culture en commun (a) soigne sa ré- colte	d'un champ de mil (b) saccage la sienne	(b) et d'autres singes essaient de tout gaspiller — bataille	Mort du singe
58 p. 147	Chien	Singe	Rivalité pour la main d'une fille		Bataille entre eux Singe lâche des crottes	(Belle-mère, démasque le singe)
59 p. 150	Chèvres	Hyène	Fondation d'un village (a)	(b) danse avec (a) et les mange une à une	Fuite des chèvres	(Depuis sous la protection des hommes)
60 p. 151	Chèvres et petits Petit cabri (a')	Hyène et fils Mère chèvre	Petits boivent lait de la mère (a') sauve sa mère	(b) mange les pe- tits (a) rejetait (a')	Mère seule avec son petit	(Il faut aimer son prochain)
61 p. 153	Lièvre	Hyène	Culture en commun d'un champ de haricots		(a) fait peur à (b) et mange sa part (a) appelle l'élé- phant mais (a) lui fait peur	Hyène sans protection
			(a) clôture bien	(b) clôture mal et gâche la récolte et se fait donner la moitié de la récolte (a)		

THÈME : RIVALITÉ entre ANIMAUX (suite)

TABLEAU IV (suite)

Conte n° et page	Anima		Activité		Péripétie	Solution
	Positif (a)	Négatif (b)	Positive	Négative		
62 p. 156	Lièvre	Hyène	Vont vendre leur mère contre du mil		(b) laisse (a) plus mil pour un cadavre	Mort de l'hyène
			Mère de (a) s'enfuit	(b) vend sa mère (a) range mil chez lui — coupe testicules du lion venu les aider	Combat entre (b) plus Tam-tam et le lion	
63 p. 161	Lièvre	Hyène	Vont ensemble à x où les chevaux sont nourris de viande		(a) fait croire à (b) qu'on y mange les chevaux	sans?
64 p. 162	Charognard	Hyène	Vont ensemble à x où la viande est en abondance		(b) épuisé n'arrive pas à x (a) nourrit (b) puis le mange	Mort de (b)
65 p. 163	Chèvre, mouton Chameau, âne, tortue	Hyène et Lion	(a) fondent un village	(b) mange(a)		Mort de (a)

CONCLUSION : L'EXCÈS PROUVE
LA NÉCESSITÉ DE LA VIE SOCIALE

F.V. Equilbecq conclut dans son essai : « Les fables indigènes sont donc des récits exclusivement destinés à l'amusement des auditeurs et n'ont nullement pour but d'enseigner la morale, fût-elle uniquement pratique, ni de dénoncer les abus sociaux ³². »

Effectivement, ces contes ne sont pas le récit du bien contre le mal, ils sont autre chose. La coupure ne se fait pas entre des actes interdits et des actes permis (ou recommandés) : la coupure s'établit à l'intérieur même d'activités sociales qui menacent la société par la façon excessive dont elles se manifestent. L'excès social est donc dangereux. Mais il est également source de divertissement. Comme le plan de notre recueil le laisse entendre, l'excès mène à l'exploit : la vie quotidienne ne devient drôle ou intéressante que par sa mise en question. L'auditeur des contes sait parfaitement que tous les personnages qu'on lui présente n'existent pas dans la vie de tous les jours, mais quel plaisir surgit dès qu'il *oublie* sa société, qu'il la perd de vue pour n'en retenir qu'une déformation héroïque ! Si la symbolique sexuelle ³³ est si obsédante, ce n'est pas à cause d'un quelconque vice ou mauvais esprit.

La sexualité est la société naturelle : elle est aussi plaisir. Le fait que des fillettes de douze ans ³⁴ racontent des contes que nous cataloguons instinctivement comme « cochons » prouve qu'il est naturel et

même amusant de parler de telles choses. Probablement parce qu'il y a là une réalité fondamentale où l'individu se reconnaît dans le collectif, la culture dans la nature ³⁵.

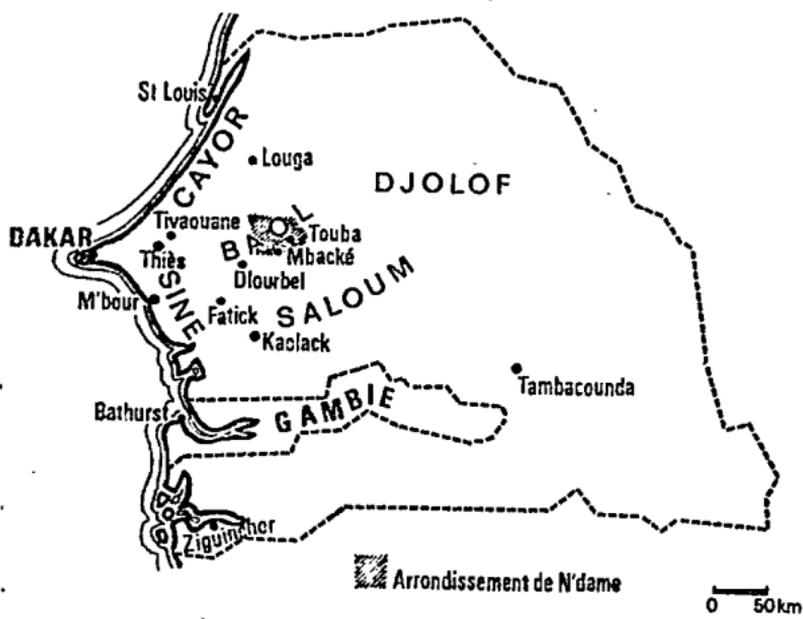
Ces contes sont appauvris, avons-nous dit, la trame en est peu variée et l'imaginaire fait totalement défaut. Mais cet appauvrissement est également un épurement : la péripétie laisse place à l'essentiel. Les contes wolofs ³⁶ n'ont rien d'exceptionnel. Mais harmoniser à ce point signification sociologique et amusement grâce au thème de la démesure sexuelle nous montre comment une société se parle à elle-même, comment elle choisit de *se représenter*.

L'homme wolof trouve ses joies dans une nature humaine que l'histoire semble ne pas avoir touchée : les institutions, le passé, sont absents du tableau. Mais se limiter si naïvement à l'essentiel est cependant une preuve de génie. La grossièreté à ce point *naturelle* ³⁷ ne peut être un hasard : nous pensons l'avoir suffisamment démontré. Il y a une certaine coquetterie à rester naïf et têtù. Et c'est là que résiderait la profonde signification de ces contes : dire ce qu'on ne peut (et ne veut pas) devenir est encore une manière de dire qui on est :

Qu'une société est faite d'hommes et de femmes qui ne peuvent pas vivre ensemble n'importe comment. Et c'est ce comment qui nous est proposé *pour rire*.

Dakar, le 4 Juin 1968,

Jean COPANS.



PORTRAIT D'AMSATA DIEYE, CONTEUR

Il est né à Missirah, il a appris ces contes par son frère; c'est pourquoi, il n'avait rien oublié. Lorsqu'il était enfant, il assistait aux discussions des vieux, c'est pourquoi il savait beaucoup de choses. Il y a des contes qu'il a appris dans les autres villages.

Les Wolofs disent : si tu trouves des gens qui sont en train de causer, il faut rester pour savoir ce qu'ils disent, c'est pour que les enfants aient un bon esprit. Il faisait aussi des voyages dans les villes et les villages. Il n'a pas appris mais il a simplement assisté. C'est pourquoi, en rentrant dans son village, il essayait d'étudier les contes pour les raconter. Les contes, ce sont les grands-pères qui les racontaient. Après le dîner, ils se mettent devant lui et ils racontent les contes. Puisque les grands-pères et grands-mères ont disparu, il ne reste actuellement que les enfants. Il a des contes qu'il a racontés à Couty. C'est lui-même qui les a inventés. Il y a certains contes qu'il faisait lui-même dans sa chambre. Même s'il assiste à une dispute, il va essayer de l'arranger. Au bout de quelques jours, il commence à inventer un conte à propos de cette dispute. Après cette dispute, il raconte le conte devant ses camarades. S'il

s'agit d'un conte pas très intéressant, les gens ne rient pas, mais s'il est intéressant, ils se mettent alors à rire. Pour les contes, on peut les prendre dans un village sérér, peulh. Par exemple : on voit un Sérér ou un Peulh qui a fait quelque chose d'intéressant, on peut faire un conte à leur sujet. Il ne faisait pas les contes sur Al-Bouri N'Diaye et Lat-Dior ¹, parce qu'ils étaient très longs. On ne peut pas faire des contes sur eux ni sur Sérigne Touba ² parce qu'ils ne faisaient pas quelque chose de ridicule. On peut faire des contes sur les Sérér et Peulhs, les Toucouleur, Sarakollès, mais pas sur eux.

Les femmes peuvent raconter des contes, mais il y a beaucoup de gens, lorsqu'ils se trouvent en public, ils ont peur de parler. Pour raconter des contes il faut avoir du courage.

Si quelqu'un commence à lire le Coran, il commence par *Bissimilâi rahinani raimé*... C'est comme ça qu'on raconte les contes. Si quelqu'un raconte c'est comme ça qu'il faut écouter si on veut le raconter ailleurs. Il ne faut pas ajouter un mot, ni diminuer. S'il y a un conte qui s'était raconté, il y a un ou deux ans, on peut l'augmenter s'il est intéressant. S'il n'est pas intéressant, on peut le rendre très court. Si vous n'avez pas le courage de l'augmenter, il faut s'arrêter là où s'arrête le conte. Il y a des contes, lorsqu'on les raconte, on emploie des tam-tam en dansant. Il y a des contes aussi qu'on raconte en s'accompagnant d'une musique. On peut raconter les contes dans toutes les maisons du village, parce que les villageois veulent être des amis. Les contes c'est comme la causerie et on ne défend pas de causer. C'est pareil pour les contes. Après dîner, ils se réunissent au centre du village pour causer et

raconter ces contes. Raconter des contes, ce n'est pas un métier. On s'amuse seulement à les écouter.

Il y a beaucoup de jeunes qui ne veulent pas faire comme lui. On peut le trouver devant tous les jeunes en train de raconter des contes. Il faut essayer d'avoir le courage de parler devant le public. Un homme ne doit pas avoir peur.

Il y a un nommé Sérigne M'Backe, les villageois disent que Amsata raconte mieux que lui parce que les contes de Sérigne M'Backe ne sont pas très intéressants. C'est pourquoi, il est le meilleur conteur. Si vous voulez des contes intéressants, c'est le soir après le travail des champs. En ce moment là, les hommes et les femmes peuvent raconter les contes. Il y a des contes qu'on peut raconter devant les marabouts et il y en a qu'on ne peut pas raconter devant eux, parce qu'ils sont un peu louches. Mais ces contes-là, on peut les raconter devant les jeunes. Les contes sont comme l'enseignement : ceux qui préfèrent le français, ceux qui apprennent le peulh, ainsi de suite. Les contes ne sont pas pareils : les Peulhs en font, les Laobé³ en font, les contes qu'ils racontent, il y a des gens qui viennent les apprendre. Ceux qui l'entendent très bien peuvent les raconter ailleurs. Beaucoup de personnes ne peuvent pas raconter un seul conte. Elles peuvent distinguer les contes qu'elles ont inventés et ceux qu'elles ont appris.

CONTES

PREMIÈRE PARTIE

L'EXCÈS

CHAPITRE I

FIANÇAILLES ET MARIAGE

1. LES DEUX PRÉTENDANTS

Il était une fois deux jeunes gens qui aimaient la même fille et qui rivalisaient pour l'épouser. La mère de la jeune fille n'avait pour tout bien que deux vaches qu'elle aimait par-dessus tout. Une nuit, un lion s'aventura chez la vieille et prit une des deux vaches. Le lendemain, l'un des prétendants se présenta à la maison et trouva la vieille en pleurs. Après les salutations, il lui dit :

— Comment vas-tu, ma tante?

— Eh bien, mon fils, je ne puis te conter le malheur qui vient de me frapper.

— Quel malheur?

— Tu sais que je n'avais que deux vaches. Dans la nuit, le lion a pénétré dans la maison et en a emporté une. Je suis là, maintenant, toute malheureuse. Mais un croyant doit toujours s'accommoder d'une décision de Dieu.

Le prétendant lui dit alors :

— Mais tante, cela ne vaut pas tant d'amertume.

— Mais si.

Il passa la nuit et le lendemain, prit son fusil et alla en brousse. Il chercha le lion, le vit, épaula son fusil et d'un coup le tua. Il lui coupa une oreille et revint à la maison. Il dit à la vieille :

— Tante, j'ai tué le lion.

— Non, ce n'est pas possible.

— Si, je l'ai tué et bien tué, et en voici la preuve.

Quand le deuxième prétendant apprit la nouvelle, il commença à se mordre les doigts, tout en se dirigeant chez sa bien-aimée. Quand il arriva à la maison, il salua la mère de celle-ci. Elle était en larmes parce que sa deuxième vache venait juste d'être enlevée par la lionne. La vieille se morfondait dans son coin.

Le visiteur lui dit :

— Tante, il n'est pas besoin de te lamenter pour si peu de choses.

— Si, il le faut bien car je n'avais que deux vaches. La première a été enlevée par le lion et voici que celle qui me restait est abattue par la lionne. Pour la première, je puis au moins me consoler de la mort du lion, mais celle-ci, je suis sûre que je ne serai pas vengée.

— Ne dis pas cela, tante.

— Je le dis et le maintiens, ce n'est pas toi qui me vengeras.

— Bon, c'est ce qu'on verra.

Il passa la nuit et le lendemain il s'arma d'un fusil à deux canons, d'un coupe-coupe, d'une hache, d'une sagaie, en somme de tout ce qui est susceptible de tuer ou de blesser quelqu'un.

Sa « future » belle-mère voulut lui donner du couscous, il demanda du mil à la place. Il versa le tout dans une outre qu'il s'attacha à la hanche, porta son

fagot d'armes et le voilà en route pour sa chasse. Il marcha pendant longtemps et pénétra dans la forêt. Il y marcha longtemps, quand tout à coup, il trouva la lionne endormie, de tout son long, étendue dans un buisson. Il déposa son fagot et se mit à regarder la reine au poil roux. Toutes les idées lui passaient par la tête. Il prit le fusil, l'épaula et se dit :

« Non, si je la tue, je n'aurai certainement pas tout ce que je désire de cette bête. Je vais prendre le bâton, et m'approcher pour lui assener des coups à mort. Mais non, cela est imprudent, je vais prendre la sagaie ; puisqu'elle est couchée, je vais la lui planter au ventre et me coucher dessus. Je suis sûr qu'elle ne se relèvera pas. Mais tout cela c'est imprudent, attendez, je vais faire ce qu'il y a de plus sûr. »

Il s'approcha donc de la lionne et arrivé juste à côté, il lui assena de toutes ses forces, une gifle magistrale. L'animal bondit de son côté, le chasseur bondit du sien, et en avant, c'est la course. Comme une flèche, le bonhomme se met devant la bête qui essaie de rattraper son ennemi, ventre à terre. La poursuite continue de plus belle par monts et par vaux, cependant que le chasseur augmente sans cesse son avance. Un moment, la lionne est dans la vallée pendant que l'homme dévale l'autre versant.

Puis l'homme devança la bête de deux montagnes et de deux vallées. Enfin, il disparaît complètement, laissant son ennemie loin derrière. Exténué par cette longue course harassante, l'homme finit par arriver sous l'ombre d'un *Bara*¹. Là, il s'assit pour se reposer. Mais, comme il était épuisé, bientôt il somnola et s'endormit. Pendant ce temps, la lionne ne s'arrêtait pas et continuait sa poursuite, montant les côtes et dévalant les pentes. Elle réduisait la distance et

arriva bientôt devant l'arbre sous lequel dormait le chasseur.

Juste au moment où elle allait dépasser le *Bara*, l'homme fit un sursaut et poussa un si long cri que la lionne effrayée tomba raide morte. Il se leva alors, lui coupa une oreille et s'en alla vers le village. Arrivé chez sa « future » belle-mère, il cria triomphalement :

— J'ai tué la lionne.

— Pas possible, lui répliqua la vieille.

— Si, je l'ai tuée et en voici la preuve car je lui ai coupé une oreille. Maintenant, apporte-moi deux calebasses.

— Pourquoi faire?

— Apporte seulement.

On les lui apporta, il détacha son outre et versa dans l'une des calebasses, de la farine fine, et dans l'autre, des résidus de mouture. Le mil qu'il avait emporté avait été pilé et repilé par les coups de talons qui tombaient sur l'outre quand il était en pleine course. La belle-mère stupéfaite demanda :

— Mais qu'est-ce donc que cette farine?

— Ne t'informe de rien, tante, sache seulement que tu as un homme digne d'être ton gendre.

2. UN CONCOURS DE PETS ²

Il était une femme très jolie, une femme si jolie que sa beauté était extraordinaire. Elle était la convoitise de tous les jeunes gens de la région. Son père décida de ne la donner en mariage qu'à celui de ses soupi-

rants qui aurait montré qu'il pétait mieux que tous les autres. Les jeunes gens tinrent un conseil pour décider du jour de l'épreuve. Ils se donnèrent chacun un nom d'animal. Vint le jour du concours et la place publique est grouillante de monde.

— Qui va commencer? demande-t-on.

— Écureuil, puisque tu es le benjamin, tu peux commencer.

Écureuil se mit en position et dégagea son pet.

Diabakati Thiawali N'Ding ³.

— Bon, tu peux t'asseoir.

— Hyène, à ton tour.

L'hyène s'approcha et dégagea son gaz. Ce fut le tour du lion, de l'éléphant et du chacal. Chacun décrocha un pet qui chantait en s'éloignant. Quand tout le monde eut prouvé son talent, on demanda qui restait.

— C'est le grillon.

Il dormait à moitié perdu dans un trou. On alla l'appeler. Il arriva et demanda à chacun de recommencer ce qu'ils avaient fait. Tout le monde refit ce qu'il avait fait et le grillon, plantant une patte, en leva une autre et envoya un pet si gros qu'il déracina les arbres, étrangla le père de la fille, et creusa sept puits dans le village.

(*Raconté par Mor Diouf.*)

3. UN GRAND DORMEUR

Il était une fois un homme qui avait pour maîtresse une jolie fille du village. Un soir, il alla lui rendre

visite. On lui sortit la natte devant la case et la conversation s'engagea. Bientôt, l'orage gronda, mais le gars s'était déjà endormi. La fille se leva, alla allumer sa lampe et revint pour réveiller son bien-aimé. Mais il était tombé dans un profond sommeil qui le faisait ronfler :

— *Khanda ndary, khanda ndary khourête* ⁴...

Ses efforts furent vains et la pluie tombait dru : une vraie pluie diluvienne. L'eau ruisselait tant que notre dormeur fut entraîné avec sa natte jusque derrière la maison. Il dormait toujours et ronflait en chantant :

— *Khanda ndary, yanda ndary... khourête...*

Les chiens aboyaient tous à la fois et semblaient répondre au ronflement du dormeur. On demanda partout :

— Où est l'étranger, mais où est donc l'étranger?

La fille répondit :

— En tout cas je l'avais laissé ici au début de la pluie.

On l'entendit ronfler derrière la maison contre la haie. On alla le chercher, puis on l'attacha après l'avoir réveillé. Il eut si honte qu'il abandonna sa maîtresse et s'en alla pour de bon.

4. MODOU N'DIAYE ET SA FIANCÉE

Il était une fois un jeune homme du nom de Modou N'Diaye, qui avait pour fiancée une jeune fille si jolie qu'on en parlait dans toutes les contrées. La fille n'aimait que Modou N'Diaye, et ce dernier n'avait pas le moindre sou pour célébrer le mariage.

Un beau jour cependant, il décida d'aller voir sa fiancée, en dépit de sa pauvreté. La fille dormait dans une case dont les murs en tiges de mil tressées ne laissaient même pas passer l'eau. Il arriva devant la porte et frappa. La fille se leva. Les perles autour de ses reins chantèrent en chœur.

« Perle, retire-toi, une autre est sur tes pas. »

Modou n'Diaye entra et vint s'asseoir auprès de sa belle. Celle-ci, dans un mouvement de corps sans pareil, s'approcha de son hôte, et lui prenant la bouche, y déposa un baiser bien prolongé. Modou frémit et laissa entendre un bruit dans son pantalon. La fille lui cria :

— Mon bien-aimé, qu'est-ce qui t'arrive?

— Rien du tout; c'est seulement dû à un excès de bonheur.

La belle fille s'esclaffa et la chambre se trouva éclairée d'une éclatante blancheur due à son extraordinaire dentition. Modou la caressa et arrêta un moment sa main sur le sexe qui, par la fermeté de ses chairs, rappelait un melon bien mûr. Il soupira :

— Qu'est-ce que je viens de toucher?

— Tout est pour toi, mon chéri, sinon je le coudrai avec des tendons de singe.

— Que faut-il donc faire?

— Rien d'autre que d'aller travailler.

— C'est tout ce qui me fera plaisir.

Il partit donc à la recherche du travail. Il marcha jusqu'à la tombée de la nuit. Il s'arrêta et le lendemain, continua à marcher. A la fin du troisième jour, il arriva dans un village et rencontra un vieillard :

— Mon père, voici un homme qui cherche du travail. Veux-tu m'employer dans tes champs?

— Qu'à cela ne tienne. Les semences que j'ai

gardées ne s'épuiseront pas cette année, même si j'en prenais cinq comme toi.

— Tu pourras alors me donner quatre cents kilos de semences.

— Et même davantage si le cœur t'en dit.

— Bon, je suis donc à toi.

Le vieux le prit et lui adjoignit cinq autres gailards, ce qui porta le nombre de ses domestiques à six. Modou reçut les quatre quintaux de graines et commença à les décortiquer, refusant même le service des femmes. Pour les défrichages, il travailla nuit et jour sans repos jusqu'aux premières pluies. Il se fit remarquer par son ardeur sur le champ de son patron et chaque fois qu'il avait fini, il continuait aussitôt sur le sien. A l'époque, les semoirs n'existaient pas et tout le travail était fait au *konko* ⁵. Le brave Modou se mit au travail sur son champ, maniant avec adresse le manche de son *konko*. Bientôt, le fer heurta les rebords d'un canari ⁶. L'homme creusa. Mais quelle ne fut pas sa surprise de voir qu'il venait de trouver une immense fortune en pièces d'argent. Il referma le trou, planta un pieu en guise de repère et continua la culture de son champ. A la fin de la récolte, il vendit ses graines, ajouta l'argent à la fortune trouvée, mit le tout dans une outre et le voilà en route pour le village de sa bien-aimée, certain de pouvoir mériter son amour. Il marcha tout un jour, puis toute une nuit avec son précieux fardeau. A l'aube, n'étant plus très loin du village, il eut envie d'aller à la selle. Il déposa son outre sur une touffe de fougère et s'accroupit à côté. Il se soulagea, et prit un morceau de bois pour se nettoyer. Mais à peine l'avait-il cassé qu'il réveilla un

renard qui dormait à côté. Pris de panique, l'animal détala en emportant l'outre précieuse. L'homme le poursuivit comme une flèche, non sans peine à cause de son pantalon qui le gênait. Le renard disparut. Modou, sans son pantalon, arriva dans le village et s'approcha d'une femme en train de piler le mil :

— Hé! bonne femme, veux-tu m'indiquer la place de jeux des renards du village?

— Que dis-tu? As-tu perdu la raison?

— Non, je veux connaître l'endroit où les renards du village vont s'amuser, car c'est juste au moment où j'enfilais mon outre que le maudit animal s'est emparé de mon pantalon pour disparaître.

— Mon bon garçon, tu es en délire, éloigne-toi de moi.

C'est ainsi que Modou N'Diaye est devenu fou avant d'avoir revu sa bien-aimée.

Et le conteur interroge : de Modou ou de sa fiancée, qui a été le moins chanceux?

(Raconté par Amsatou Dieye.)

5. LE FIANCÉ ET LE LÉZARD

Il était une fois un homme qui était entré dans des fiançailles très difficiles avec une jeune fille. Tout le monde chez ses beaux-parents lui rendait la vie impossible. Chaque fois qu'il arrivait chez sa fiancée, on se moquait de lui. Il maigrissait de façon visible tant son chagrin était grand.

Un jour, il rencontra un lézard avec qui il se lia d'amitié. Après lui avoir raconté ses mésaventures,

le lézard lui promet aide et assistance et lui dit :

— Je m'emploierai à te faire prendre ta femme. Cherche une houe que tu vas vendre au village. Suis-moi, nous partirons aux champs, mais auparavant, peux-tu me trouver une termitière, que tu ouvriras pour me permettre de manger à ma faim?

— Oui, cela m'est très facile et je m'engage à le faire.

Les deux compagnons partirent ensemble, l'infortuné fiancé étant derrière avec ses fers de houe à vendre. Ils arrivèrent au village et pénétrèrent chez la fiancée, juste au moment de la prière. Le vieux avait déjà fini ses ablutions. Il quitta son pantalon, se mit sur sa peau de prière, face à l'est. Il commença sa prière, mais à la première prosternation, le lézard sortit de sa cachette et rapide comme un éclair « para kh! » il pénétra dans l'anus et s'y perdit jusqu'à la moitié de la queue. Le vieux se leva et brutalement s'assit en poussant un soupir.

— *Khalo! Mouvaye!* Qu'est-ce donc qui m'arrive?

Tous les yeux se braquèrent sur lui, et les enfants de dire : « Mais qu'a donc notre père? Dans cette prière, qu'il est en train de faire, il ne s'est prosterné qu'une seule fois, et depuis un moment, on le voit assis en tournant en rond. Allons voir. » Tous se mirent autour de lui et chacun lui demanda ce qui se passait.

A chaque question, le vieux répondait :

— C'est le lézard, c'est ... le ... lé ... zard.

— Mais quoi, où est le lézard?

— Le lézard est passé à côté de ma peau de prière, le lézard m'est entré dans les fesses. Oui, le lézard est dans mes fesses.

Tout le monde se tint la bouche et resta coi. Sur ces entrefaites, arriva le malheureux fiancé qui, après salutations dit :

— Je viens vous proposer ces fers de houe.

— Nous n'avons pas le temps de discuter de fers de houe. Nous sommes confrontés à un problème insoluble auquel nous ne pouvons rien. Notre père de famille, notre père que tu connais et que tu vois ici, était en train de prier. Il s'est prosterné une seule fois et brusquement il s'est assis. Depuis, il est dans ce piteux état et chaque fois qu'on l'interroge, il crie : le lézard, le lézard. Sans doute ce reptile lui est-il entré quelque part. Nous sommes tous là impuissants.

Le gars, évidemment, savait parfaitement ce qui se passait. Le lézard lui avait dit : quand je serai dans l'anus de ton beau-père, personne ne pourra m'en extraire sauf toi. Il te suffira alors de t'approcher, de me caresser le bout de queue que je laisserai dehors, je saurais que c'est toi, et je sortirai. Je veux te donner par là un moyen sûr d'avoir ta femme.

Le marchand s'approche et dit :

— Pouvez-vous me laisser essayer de vous être utile?

— Bien sûr, car nous sommes vraiment à bout et le vieux est fatigué.

Il s'approcha du vieux. On l'abrita avec un grand boubou, et il ordonna au vieux de lui montrer l'anus, il caressa le bout de la queue, le lézard sortit et disparut furtivement. Des cris s'élevaient partout :

— C'est le lézard, au lézard! ... au lézard! ...

Le vieux se rassit et se tournant vers son gendre lui dit en lui tendant la main :

— Par la ceinture de mon père, tu prendras ta

femme, je jure que tu la prendras quand tu voudras et sans aucune formalité.

Très content, le vainqueur se leva pour rentrer. En chemin, il rencontra deux de ses enfants qui allaient au secours. L'un d'eux questionna le bonhomme :

— Mais qu'avais-tu donc à extraire?

— C'est un lézard qui était entré ... dans ... dans ...

— Mais quoi donc, veux-tu achever ta parole?

— Le lézard ... le lézard ... était ... Zut!

— J'ai appris la nouvelle, je voulais accourir et tu es incapable de me dire ce qu'il y a!

— Le lézard était entré dans l'anus du vieux.

6. UN MÉCHANT VIEUX

Il était une fois un homme qui avait une fille, une jolie fille en âge de se marier. Les prétendants étaient nombreux, mais le vieux demandait pour dot trois coups de flèche dans les fesses. Tour à tour, les hommes essayaient, mais chacun, à peine était-il monté sur l'arbre que la première flèche le faisait dégringoler dare-dare.

Un courageux bonhomme l'ayant appris, arriva chez le vieux et après les salutations d'usage déclara son intention d'épouser la fille. Le vieux éternua et dit :

— Bon, tu montes sur l'arbre que voici, et armé de mon arc, je t'enverrai trois coups de flèche dans les fesses. C'est tout ce que je réclame sur ma fille. Si tu les supportes, tu seras mon gendre.

— Bon, cela n'est pas difficile, reprit le jeune homme. Je vais essayer.

Il monta, reçut trois coups de flèche dans les fesses, puis il descendit et s'en alla avec son épouse. Dans son village, il commença à malmener la jeune femme, la chargeant de tous les vilains travaux et passant le plus clair de son temps à la battre. Lorsqu'elle fut lasse de recevoir les coups, elle s'en alla voir son père. Mais le mari la suivit aussitôt pour réclamer au père le montant de la dot, c'est-à-dire les trois coups de flèche. Le vieux essaya mais dès qu'il en reçut un, il s'empressa de descendre et d'obliger sa fille à suivre son mari. C'est ainsi que la fille continua sa malheureuse vie, avec un mari dont le comportement était dicté par la méchanceté du beau-père. Quand celui-ci en eut assez, il appela un jour le vieux et lui dit :

— Je te laisse maintenant ta fille; elle a été victime de ta méchanceté, qu'elle a payée bien cher.

(Raconté par Khady Niang.)

7. LA MÈRE DE MAKHTAR

C'était une vieille femme qui vivait avec son fils Makhtar. Chaque fois que le jeune homme épousait une femme, la vieille arrivait auprès d'elle et après avoir défait son pagne, se baissait en disant :

— Regarde ma fille, c'est de là qu'est venu Makhtar ton mari.

La jeune femme pliait bagage aussitôt, en déclara-

rant qu'elle ne pouvait rester avec une belle-mère qui lui montrait d'où venait son mari. Ainsi, le jeune Makhtar ne pouvait garder de femme à cause de sa mauvaise mère. Cependant, il épousa encore une femme, mais une qui n'avait pas froid aux yeux. Quand elle fut arrivée à la maison, la vieille, comme de coutume, l'aborda et l'invita à voir d'où venait Makhtar. La jeune femme quitta ses pagnes se mit nue et se baissant cria :

— Oh! quel sale endroit que celui d'où vient Makhtar! C'est si noir, c'est si rouge, c'est si plein de poils longs!

La vieille prit la fuite et ce fut la dernière fois qu'elle s'amusa à incommoder la femme de Makhtar.

8. LES DEUX COUSINS

Il était une fois un jeune homme qui était tombé amoureux de sa cousine. Celle-ci ne l'aimait pas et préférait recevoir un autre amant. Ce choix ne plut d'ailleurs pas à son père qui aimait plutôt son neveu. La fille s'entêta et finit par épouser son amant. Les noces furent célébrées dans le plus grand faste et, au huitième jour, ce fut la cérémonie du linge. Toutes les lavandières se réunirent au bord du marigot. La nouvelle mariée était parmi les premières. Sur les rives de ce marigot vivait un vieux boa qui, disait-on, se régalaient des jeunes belles femmes qui s'aventuraient dans ces mauvais parages.

Le malheureux prétendant, qui avait prévu le jour où le gros serpent tomberait sur son infortunée cou-

sine, s'était préparé pour lui porter secours malgré le refus qu'elle lui avait opposé. Il prit son fusil à deux coups, sa cartouchière et alla se cacher dans le feuillage épineux d'un arbre qui surplombait le cours d'eau.

Le soleil déjà haut s'apprêtait à entamer la seconde moitié de sa course lorsqu'on entendit un bruit infernal qui déclencha parmi les lavandières un sauve-qui-peut indescriptible. Seule, la nouvelle épouse resta figée auprès de sa pierre à laver. Le boa ne tarda pas à lui prendre la jambe gauche autour de laquelle il commença à s'enrouler, sous l'œil moqueur de son cousin. La femme entonna le chant du désespoir :

— Modane! Modane! Il est en train de m'envelopper. Modane! Modane! C'est pour me briser les os et m'avalier.

L'homme, de son arbre lui cria :

— Non, gros serpent, ne l'étouffe pas! Laisse donc la femme.

Le serpent pendant ce temps continuait à s'enrouler et bientôt il fut autour des reins de la pauvre condamnée. C'est alors que l'homme, ajustant son fusil et profitant d'un moment où la tête du boa était levée, visa et déchargea les deux canons de son *dibi* ⁷. Le serpent fut atteint. Le jeune homme alors se dépêcha de délivrer son infortunée cousine.

De retour à la maison, la femme ne voulut plus rester avec son mari. Elle n'écouta aucune objection, et déclara partout qu'elle préférait rejoindre l'homme qui lui avait sauvé la vie.

(Raconté par Fatim Bogne.)

9. LA PRÉTENDUE MUETTE

Il était une fois une femme que tout le village considérait comme muette. Personne ne voulut l'épouser. Un jour, un chasseur se présenta pour la demander en mariage promettant de lui délier la langue une fois qu'elle serait sa femme. Les noces furent faites et le chasseur prit la muette comme troisième épouse. Celle-ci s'empressa de rejoindre son mari et sa nouvelle vie commença dans le silence le plus complet.

Un jour, le chasseur prit son arc et ses flèches et le voilà en route vers la steppe à la recherche d'un kob⁸. Il ne tarda pas à en trouver un qu'il abattit et dépeça pour se recouvrir de sa peau. Il alla ensuite se mettre en boule, dans son nouvel accoutrement, au pied d'un arbre et attendit. Inquiètes de la longue absence de leur mari, les épouses décidèrent d'aller à sa recherche, la première en tête, la seconde derrière et la muette fermant la marche. La première femme entonna un air nostalgique : *Dioli Ngaye, Ngaye... Soûle dioli ... samba rabi badème reyke soûle dioli, diamoul koba, koba diamko soûle dioli...* (Hôtes de la brousse, écoutez mon message ! Samba le chasseur s'est déplacé pour tuer ! ... Il n'a pas atteint le kob... mais le kob l'a sûrement atteint... Rendez-moi donc ce qui reste de mon mari.) La deuxième répéta le chant et la muette qui ne voulut pas être en reste reprit l'air en murmurant. Elles marchèrent longtemps soutenues par l'espoir fallacieux de retrouver leur bien-aimé. Au plus profond de la brousse, la première chanta encore, la deuxième re-

prit et la muette, à son tour fit entendre quelques paroles intelligibles. Elles marchèrent encore longtemps et arrivèrent au pied de l'arbre où elles trouvèrent l'homme-kob, replié sur lui-même, la tête encornée posée entre les pattes et simulant la mort. Elles firent le tour du cadavre et la première entonna une fois encore son air; la seconde reprit et à la surprise générale la troisième d'une voix douce et suave reprit le morceau en entier. Le chasseur se leva alors et quittant la peau de l'animal, leur dit :

— C'est bien moi qui avais tué le kob; mais c'est toi, ma nouvelle épouse que je voulais faire parler et j'y suis parvenu. C'est uniquement par méchanceté que tu as toujours feint d'être muette.

Tous les quatre revinrent alors au village, chargés de leur gibier.

(Raconté par Khady Niang.)

10. LES TROIS FEMMES ⁹

Il était une fois trois femmes qui avaient un mari commun, trois co-épouses dont les deux premières étaient du village, mais la troisième venait de loin. Elle venait d'un village très éloigné. Elles restaient ensemble pendant très longtemps. Un jour, les deux femmes du village se concertèrent pour chasser l'autre.

— Nous allons tout faire pour expédier cette malheureuse qui retient trop l'attention de notre mari, se dirent-elles. Nous allons seulement attendre son tour et nous mettrons notre plan à exécution.

Vint le jour où la femme étrangère était de tour ¹⁰.

Elle s'occupa dans la cuisine à préparer ses repas et à vaquer aux menus travaux de la maison. Vers le soir, le mari affalé sur une chaise longue se perdait dans des rêveries sans fin. La première femme se para comme une princesse, mettant bijoux et beaux habits en une harmonie très heureuse. Elle vint se mettre auprès du mari et dit :

— Issue de la famille la plus riche du village et possédant tout chez moi, j'estime être en droit de m'approcher de mon mari, même si je ne suis pas de tour.

La deuxième femme, de son côté, se mit une toilette si complète qu'on croyait voir une jeune fille rejoignant le domicile conjugal. Rien ne lui manquait pour paraître la plus belle femme de la maison. Elle arriva, prit un escabeau et s'assit à côté de son mari en disant :

— Puisque mon oncle est le chef du village et qu'à ce titre, je ne manque de rien pour faire ce que je veux, je crois pouvoir me mettre auprès de mon mari, même si je ne suis pas de tour.

Pendant ce temps, la troisième s'affairait en bonne ménagère dans la cuisine, attentive jusqu'aux plus petits détails de la maison. Quand tout fut terminé, elle entra dans la douche, prit un bain, se mit en toilette et vint partager la chaise longue de son mari en disant :

— Moi, qui ne suis point de ce village, moi dont la présence ici n'a d'autre justification que celle de mon mari, après mon travail j'exige de mon chéri qu'il me prenne sur ses genoux.

Parmi ces trois femmes quelle est la plus habile?

(Raconté par Balla Dieng.)

CHAPITRE II

ADULTÈRE

11. LE MARI ET LES TROIS AMANTS

Il était une fois un homme qui était parti en voyage, laissant seule sa femme à la maison. Celle-ci avait trois amants qui ne manquaient pas de lui faire régulièrement la cour. L'homme, au bout d'un certain temps termina son voyage et rentra à la maison, sans que personne s'en fût rendu compte. Les amants ne se doutaient de rien. Ce jour-là, le ciel s'assombrit très vite et vers le soir l'orage éclata. Tout le monde était rentré dans les cases. Le premier des amants qui se trouvait, au début de la pluie, non loin de chez sa bien-aimée, courut très vite et entra brusquement dans la case de la femme.

— Ah! qu'il pleuve à flots ininterrompus, je suis à l'abri!

— Où donc comptes-tu t'abriter? questionna le mari.

— Sur mes talons, mon bon vieux.

En même temps, joignant le geste à la parole, il donna un coup de tête dans la porte et détala comme un lièvre traqué. Le second amant pénétra à son tour dans la case en criant :

— Ah! Dieu merci! me voici à l'abri.

— Que viens-tu faire ici?

— C'est mon père qui m'envoie.

— Que veut-il? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il a dit de m'enfoncer un clou dans la tête.

Le vieux se leva, prit un clou et un marteau et sans pitié fracassa la tête de l'infortuné amant.

Enfin, le dernier des amants s'aventurant dans le village se dit :

— Il est temps d'aller voir ma bien-aimée. Je suis sûr que le mari n'est point rentré; d'ailleurs s'il rentrerait cette nuit, il ne pourrait guère ouvrir la porte que je vais bien attacher.

Sur ces mots, il arriva chez la femme et pénétra sans frapper dans la chambre. Aussitôt; ne se souciant de rien, il referma la porte et commença ses tours de corde. Au quatrième tour, le mari se leva et lui dit :

— Tu n'as pas encore fini d'attacher cette porte?

— De quoi te mêles-tu? N'est-ce pas moi qui dois chercher une issue pour me tirer d'affaire?

Et joignant le geste à la parole, il défonça la porte d'un violent coup de tête et se retrouva dehors filant à toutes jambes en laissant derrière lui une longue traînée de sang.

(Raconté par Amsata Dieye.)

12. LES CAPRICES D'UNE FEMME

Une femme vivait avec son mari. Mais elle avait un amant à qui elle rendait souvent visite. Chaque fois

qu'elle allait porter le repas à son mari, elle ne manquait pas de faire un crochet chez son amant où elle restait longtemps à s'amuser. Un jour, elle passa chez l'homme et déposant son enfant, commença à se distraire. L'enfant rampa et pénétra dans un trou. Quand la mère eut fini, elle chercha vainement son fils et comprit qu'il était entré dans un trou.

— Que vais-je donc faire? Mon fils est dans un de ces trous.

— Va porter le repas, à ton retour j'aurai déjà fini de creuser pour te sortir ton fils, répondit l'amant.

La femme partit et l'homme se mit à creuser. Mais quand il eut atteint le gosse, celui-ci était déjà mort. Il sortit le cadavre. Lorsque la mère se présenta, il lui rendit compte et la pria d'user de ses caprices de femme pour tromper la vigilance de son mari. La femme porta le cadavre sur le dos et arriva chez son mari. Celui-ci lui demanda de venir lui laver son dos. La femme commença à le laver et tout d'un coup lui dit :

— Cette eau va ruisseler jusqu'à ton anus.

— Comment? Qu'est-ce que c'est ce langage ordurier? Si tu le répètes je te frappe.

Elle répéta en insistant. L'homme furieux la prit et la terrassa brutalement

— Oh! le criminel, tu as tué mon fils, cria la femme en montrant son enfant mort. Si je savais que tu devais m'épouser pour tuer mes enfants, jamais je n'aurais accepté ta main.

Puis elle se mit à crier.

13. LA FEMME INFIDÈLE

Un homme avait une femme dont il eut un garçon. Un jour, il décida d'aller en voyage. Dès qu'il fut parti, la femme infidèle fit venir son amant qu'elle invita à partager son lit. En pleine nuit, ils commencèrent leurs ébats. L'enfant ne dormait pas.

— Maman, qui est-ce qui bouge à côté de toi?

— Chut! Couche-toi et fais silence : c'est un voleur qui est dans la chambre.

Quelques instants après l'homme redoubla d'ardeur, au point de casser la ceinture de perles que portait la femme. L'enfant cria :

— Mère, dis-moi qui est à côté de toi.

— Tais-toi, petit curieux; je te dis qu'un voleur est dans la pièce.

— Drôle de voleur, Maman! Un voleur qui remue ton lit jusqu'au point de casser ta ceinture de perles. Sois sûre que je raconterai tout à mon père.

Au retour du père, l'enfant s'empressa de crier :

— Papa! Je...

— Hé! petit bavard viens faire une commission! va dire à ta tante de me prêter une écuelle.

L'enfant s'exécuta, revint très vite et dit :

— Papa! Je...

— Hé! va encore dire à Fatima de me prêter une écuelle.

Une fois de plus l'enfant partit. A son retour il dit :

— Papa, je vais te raconter quelque chose : pendant ton voyage, ma mère avait admis un homme dans la chambre. Ce dernier se coucha avec elle dans

ton lit et la nuit ils se sont mis à lutter jusqu'au point de casser la ceinture de perles que portait Maman.

« Quand je l'ai interrogée, elle m'a dit de me coucher car c'était un voleur qui était dans la chambre.

— Va m'appeler ta mère, répliqua le père.

L'enfant partit, mais revint bientôt, déclarant qu'il n'avait pas trouvé sa mère, mais plutôt une femme devenue folle.

14. LA FEMME ÉPILEPTIQUE

Une jeune femme aimait par-dessus tout les rapports sexuels. Chaque fois qu'elle en avait envie, elle simulait une crise épileptique et criait « suh, suh, suh ¹ ». Un jeune homme aussi amoureux qu'un bouc connut le secret et chaque fois que la femme tombait en crise, il se présentait pour pouvoir la soigner.

— Qu'on la transporte dans la chambre, je vais la soigner et elle ne va pas tarder à s'endormir.

Dès qu'on les enfermait dans la chambre, le charlatan ne se faisait pas prier et commençait aussitôt ses coups de reins. Cela fatiguait la femme au point de l'endormir. C'est ainsi que chaque fois que la femme voulait rencontrer son homme, elle tombait en crise, et criait pour appeler son prétendu guérisseur. Celui-ci ne tardait pas à venir et à faire l'amour avec la coureuse.

Le mari après avoir longtemps patienté, se dit un jour : « Comment se fait-il que ma femme soit sujette à des crises que seul N'Gary Diaw est capable de

soigner? Et le comble, c'est que les soins ne se donnent qu'en privé dans une chambre close. La prochaine fois, je ne manquerai pas d'épier le brave N'Gary Diaw pour savoir comment il soigne ma femme. »

Quelque temps après, la femme tomba de nouveau en crise. A ses cris répondit bientôt le guérisseur, qui se fit enfermer sans tarder avec sa « malade ». Le mari alla près de la case et par un orifice qui se trouvait au mur, put assister à toute la scène. N'en pouvant plus, il se précipita dans la chambre, donna une gifle magistrale à la femme et lui dit :

— Tête de scélérate, tu as toujours fait semblant d'avoir des crises épileptiques : c'était simplement pour commettre des bêtises. Tu payeras cher ton infidélité.

15. BAYE DIAGAL ET SON HÔTE

C'était un cultivateur du nom de Baye Diagal qui vivait seul dans le village. Un jour, il décida d'aller rendre visite à un de ses vieux amis du nom de Tamsir, qu'il avait perdu de vue depuis fort longtemps. Il partit et arriva bientôt chez son ami. Il le trouva parti au champ. Mais sa femme le reçut très amicalement et lui servit à boire du lait au couscous bien sucré. Il ne se fit pas prier et but à satiété. Il donna le reste à la femme et celle-ci après en avoir pris, donna le fond dealebasse à son fils, un jeune enfant paralytique qui était là à côté et qui semblait ne point s'intéresser à la présence de l'étranger.

Baye Diagal, après s'être bien régalé, commença à causer avec la femme de son ami. Mais, tout d'un coup, l'envie de s'amuser avec la femme le prit et il ne put s'empêcher de la renverser, de lui lever les cuisses et de la prendre. Le petit enfant avait suivi tout ce qui s'était passé. Lorsque le mari arriva, il fut content de recevoir cet ami de longue date. Il commanda à sa femme de chauffer de l'eau dans la bouilloire et de préparer le thé de bienvenue pour son illustre hôte. La femme s'exécuta avec diligence. L'enfant s'approcha de son père et commença à murmurer :

— Ah! Baye Diagal! Quel...

— Impoli, veux-tu te taire, répliqua le père. Je t'avais interdit de t'approcher des gens quand il y a un hôte à la maison. Vas-tu t'éloigner, petit garnement?

L'enfant s'éloigna non sans recevoir de l'étranger trois biscuits qu'il prit plaisir à croquer. L'eau dans la bouilloire commençait à bouillir et le père approcha la théière. Au moment où il mettait le thé, l'enfant vint de nouveau près de lui et se grattant la nuque dit encore :

— Ah! Baye Diagal! Qu'il est...

— Tu recommences encore, impertinent! Si tu ne cesses pas de te mêler de notre causerie, je t'infligerais tout de suite une fessée dont tu te souviendras tout ta vie.

De nouveau, l'enfant s'éloigna. Mais au moment où le père, bouilloire en main, s'apprêtait à remplir la théière, l'enfant s'écria :

— Ah! Quel étranger! Baye Diagal et ma mère!

— Quoi donc! Que s'est-il passé?

— Lorsque Baye Diagal est arrivé, maman est

allée prendre la calebasse de lait, elle a moulu le sucre et en a mis beaucoup dans le lait qu'elle a offert à ton hôte. Celui-ci but très abondamment, puis donna le reste à maman. Le fond de la calebasse me fut offert. Pendant que je raclais avec mon doigt, je vis l'hôte soulever maman et la coucher sur le lit; puis il sortit de sa culotte cette baguette noire qu'il introduisit dans le pagne de ma mère. Je crus un moment qu'elle allait crier, mais elle n'en fit rien, au contraire, elle me chassait du regard.

— Assez mon fils, j'ai tout compris, clama le père.

Saisissant la bouilloire remplie d'eau bouillante, il essaya d'en vider le contenu sur Baye Diagal qu'il ne put atteindre à la course. S'épuisant en vain, il lui lança la bouilloire avec de violentes imprécations.

La mère de son côté se retourna vers le petit et le maudit en ces termes :

— Pauvre enfant, tu n'es qu'un piètre rapporteur, puisse le Ciel te faire périr. J'ai bien regretté de t'avoir mis au monde. Tu as allumé un feu que tu ne pourras jamais éteindre.

(Raconté par Amsata Dieye.)

16. LE JALOUX

Il était une fois un vieux roi qui était si jaloux qu'aucun homme n'avait jamais eu accès à sa maison. Il vivait avec sa fille, une princesse dont la beauté était chantée dans toute la contrée. Le roi, un jour, constata que sa fille était tombée enceinte. Il

en fut bouleversé et se demanda comment un tel malheur avait pu lui arriver étant donné qu'il était le seul homme à pouvoir entrer dans la maison. Il décida d'organiser le rassemblement de tous les jeunes gens du village pour leur imposer le serment. Pendant toute une semaine il fit battre le tam-tam pour réunir tout ce que le village abritait comme hommes. Il leur tint ce langage :

— Jeunes gens, vous êtes tous ici rassemblés sur l'ordre de votre souverain. Je demande à chacun de vous de jurer, sur la violence des flots, de n'avoir pas engrossé la princesse Awa Dado, ma fille.

Le plus effronté des jeunes gens s'avança et dit :

— *Beno, beno, beno yéréré!* Que soit englouti par les flots celui qui a jamais été touché par les reins ou les seins de la princesse Awa Dado.

Les flots ne bougèrent pas. Un deuxième jeune homme s'avança et entonna le même refrain. Les flots ne bougèrent pas. Ainsi tous les hommes passèrent tour à tour en entonnant le même refrain. Enfin, il ne restait qu'un seul garçon qui se tenait à l'écart. On l'invita à venir faire comme les autres. Il s'avança et chanta. Alors, la mer gronda et l'eau commença à l'engloutir jusqu'aux hanches. Il chanta encore, l'eau lui recouvrit la poitrine. Il chanta une dernière fois et les flots achevèrent de l'avalier complètement.

Le roi sut la vérité, mais trop tard, car le jeune homme était déjà mort.

(Raconté par Fatim Bogne.)

17. SAMBA MBARY
ET LA FEMME DU ROI

Samba Mbary était un domestique qui vivait chez le roi, une espèce de bouffon, bon à tout faire. Il se contentait pour ses repas, des restes qu'il glanait à droite et à gauche. Parfois, il se régala de son. Cependant, l'épouse du roi était amoureuse de lui et le recherchait. Un jour, le roi partit en voyage. La reine aussitôt prépara un très bon *laakh*² qu'elle recouvrit de lait et de beurre. Elle invita Samba Mbary qu'elle plaça au beau milieu de son lit, non sans lui avoir, au préalable, enlevé toutes ses guenilles. Le bouffon mangea de bon appétit et quand il eut fini, il promit de tout raconter au roi son seigneur. La reine lui dit alors qu'il était trop bavard et qu'il n'avait nullement besoin d'en parler au roi. Le soir, Samba Mbary se régala d'un bon couscous à la viande arrosé de lait frais. La nuit, il fut invité par la reine dans sa chambre à coucher. Elle était toute nue.

— Non, je n'entends rien à cela, protesta le malheureux domestique.

— Tu vas apprendre, répondit la femme.

Elle invita le pauvre bouffon qui passa toute la nuit avec l'infidèle épouse du roi. Le lendemain, délirant de joie, Samba Mbary se mit à chanter, promettant de tout raconter au roi. La reine l'invita alors à l'accompagner pour chercher du pain de singe³ en brousse. Arrivés au pied d'un grand baobab, Samba y grimpa et commença à cueillir les fruits. La femme se coucha sur le dos, après avoir défait ses pagnes. Elle cria à son compagnon :

— Samba Mbary, veux-tu regarder ce qui t'attend?

Perdant tout contrôle, Samba fit une chute vertigineuse du haut de l'arbre, tomba lourdement et mourut sur le coup.

La femme se mit à pleurer et revint à la maison pour raconter à son mari le malheur qui avait frappé Samba Mbary. Mais une vieille femme avait suivi toutes les péripéties de l'histoire. Elle raconta tout au roi qui, sans attendre, répudia la reine après lui avoir pris tout ce qu'elle possédait.

(Raconté par Khady Niang.)

18. LE LAOBE ET SON VASE DE BOIS TAILLÉ

Un bûcheron avait taillé un vase bien lisse qu'il se proposa de vendre. Il entra dans un village et alla de maison en maison pour proposer son joli vase. A toute femme qui lui demandait le prix, il s'empressait de répondre :

— Je l'échangerai contre ce que tu as sous le pagne.

Et la femme ne tardait pas à répondre :

— Passe donc, je ne puis te donner ce que tu réclames car je suis mariée.

Le Laobé alla ainsi de maison en maison et interrogea toutes les femmes du village. Il entra enfin chez le roi, chef du village et s'arrêta devant la case de chacune des épouses. Aucune réponse ne lui fut

favorable. Mais avant de sortir de la maison, il entra dans la case de la dernière femme du chef et lui proposa son vase au prix qu'il désirait.

— Je pourrai l'avoir, car mon mari est allé en voyage, dit la femme.

— Je passerai donc ce soir pour me faire payer.

— Entendu.

Le soir, le Laobé se présenta et fut introduit dans la case. Aussitôt, il coucha la femme et se mit dessus.

Bientôt, on entendit les tam-tam du roi qui revenait. Tout le monde sortit pour la réception. Seule, la chambre de sa nouvelle épouse restait close. Le cortège royal arriva et chacune des épouses de se présenter pour s'accroupir devant le souverain qui ne tarda pas à demander des nouvelles de sa jeune femme.

— Un Laobé s'était présenté pour lui vendre un vase de bois. Sans doute est-elle en pourparlers avec lui.

Le roi envoya tout de suite quelqu'un pour l'appeler. L'envoyé revint et dit au monarque que la reine était dans une situation qu'un simple sujet ne peut se permettre de raconter. Le roi envoya quelqu'un d'autre, mais tous ceux qui s'approchaient de la case entendaient la femme qui se débattait en chantant :

— Laobé impudent, retire-toi d'ici, les tam-tam résonnent et c'est mon mari qui revient.

Et le Laobé répondait :

— Non! Non! Je refuse de te quitter, je t'ai vendu mon vase de bois et je continuerai à te remuer tant que je pourrai le faire.

Finalement, le roi lui-même se leva et s'approcha

de la case de l'adultère et entendit la plainte de sa femme et la réplique du bûcheron. Il n'eut d'autre idée que d'incendier la case.

Et c'est pourquoi une femme doit être sage même si son mari est absent pour longtemps.

CHAPITRE III

GOURMANDISE

19. LE MANGEUR DE GOURKHA ¹

Il était une fois un gars qui aimait par-dessus tout le *gourkha*. Il entra en fiançailles avec une jeune fille. Son père lui dit :

— Mon fils, je connais ton amour exagéré du *gourkha*, mais je te conseille de ne jamais le montrer chez tes beaux-parents.

Il arriva chez sa fiancée accompagné d'un de ses amis. La jeune fille ayant appris le mets préféré de son hôte s'empressa de préparer une bonne calebasse de *gourkha*, qu'elle présenta à ses visiteurs. L'homme se souvenant du conseil de son père dit alors :

— Je vous remercie, mais je suis rassasié.

Après avoir insisté, la fille reprit la calebasse qu'elle alla garder dans un garde-manger placé dans sa chambre, juste à côté de son lit, puis elle alla au puits chercher de l'eau comme de coutume. Quand elle fut partie, le gars se retrouva seul dans la chambre, il considéra longuement la calebasse et son contenu. La salive lui remplit la bouche. Il eut for-

tement envie d'en manger, car tout à l'heure il avait eu honte de paraître gourmand devant sa fiancée. Il se dit : je vais profiter de l'absence de ma chérie pour voler un peu de *gourkha*. Il se leva, s'approcha et se mit sur le bord du lit. Il fit malheureusement un faux pas qui le bascula dans laalebasse juste au moment où la fille revenait du puits. Elle lui demanda de l'aider à déposer sa bassine d'eau. L'homme lui cria :

— Je refuse aussi énergiquement qu'un gars trempé dans du *gourkha*. Je suis tout à fait changeant, car je peux être aujourd'hui noir et demain blanc.

20. LE VIEUX GOURMAND DE MIL

Il était une fois un homme qui vivait avec sa femme. Ils semèrent un champ de mil; mais la récolte ne fut pas heureuse et ils n'eurent que très peu de mil. Le vieux se dit :

— Mon Dieu, que vais-je faire avec une si petite quantité de mil? Ce n'est guère suffisant pour nous assurer la nourriture.

Dans le coin de la maison était dressé un gros baobab. Le vieux alla s'y aménager un gros trou et il commença à y loger son mil à l'insu de tous les membres de sa famille. Quand tout fut fini, il appela sa femme et lui dit :

— Bonne épouse, je me sens faible, mes forces m'abandonnent et le chagrin me ronge. J'ai une recommandation importante à te faire. Quand je mourrai, veille à ce qu'on me place dans le trou

pratiqué dans le tronc de ce baobab. J'y tiens et je sens que ma fin n'est plus loin.

Quelques temps après ces recommandations, le vieux fit le mort. La femme cria et tout le village se rassembla pour la toilette funèbre. La femme leur dit alors que son mari avait manifesté le désir d'être enfoui dans le trou du baobab. Ainsi fut fait et la femme commença sa période de deuil.

Le vieux, dans son trou avait retrouvé toutes ses forces et tous les matins, il pilait son mil, préparait son couscous dont il se gavait seul. Un mois après, son fils s'aventura auprès du baobab et il lui sembla percevoir un bruit insolite. Il s'adossa au tronc et chanta. Du fond du trou, le vieux lui répondit en entonnant un autre air! L'enfant courut vite vers la case de sa mère :

— Maman, c'est mon père qui chante dans le trou de ce baobab, je le jure, c'est bien la voix de mon père que j'ai entendue et reconnue.

La mère furieuse, prit l'enfant et lui administra une très grande fessée pour avoir menti.

L'enfant pleura et le lendemain, il retourna au baobab, entonna le même air que la veille. Du fond du trou s'éleva une fois encore la voix de son père.

— Je t'affirme, mère, que c'est mon père qui chante dans le trou de cet arbre. Tu peux me tuer mais je ne retire pas ma parole. Mon père est là. Tu peux venir avec moi ou me faire accompagner.

La femme, dans ses voiles, suivit son fils et tous les deux arrivèrent au pied de l'arbre. L'enfant chanta, le vieux répondit et la femme resta stupéfaite. Après s'être remise de sa torpeur, elle s'approcha du trou, reconnut son mari et poussa un si long cri que tout le village s'assembla.

Pris de peur le vieux sortit de son trou et tomba. Il mourut cette fois de la vraie mort.

(Raconté par Fatim Pene.)

21. LE CULTIVATEUR ET SON DOMESTIQUE BAMBARA

Un cultivateur avait un jour pris un domestique Bambara qui aimait par-dessus tout le *sanglé*². Tous les matins, le vieux se faisait servir une bonne calebasse de sanglé avant d'aller au champ. Son domestique, pendant ce temps ne manquait pas de se lamenter tout en continuant son travail. Le vieux cultivateur se gavait tout le temps et chaque fois qu'il venait auprès de son domestique, c'était pour se moquer de lui en vantant les qualités culinaires de sa femme en matière de *laakh*³ et du bon lait dont elle l'arrosait.

Un jour, le vieil homme au ventre rebondi, croyant sans doute qu'il pourrait facilement malmener son domestique, le provoqua. A la suite d'une petite altercation, il l'invita à se taire, faute de quoi il lui administrerait une correction. Le Bambara qui en voulait particulièrement à son patron et qui cherchait l'occasion de le lui montrer, refusa de se taire. C'est alors que le vieux s'irrita et lui administra une gifle magistrale.

Le domestique le prit par les genoux et l'élevant jusqu'au-dessus de la tête le laissa retomber lourdement sur le sol. Le prenant par la gorge, il commença à le marteler de coups de poing.

— Aïe! Laisse-moi, mon fils, tu me tues!

— Te laisser, il n'en est pas question. Tous les matins tu te gaves de *laakh*, maintenant tu peux aussi te gaver de coups sans te soucier de la présence de ton domestique.

22. UN MARI PUNI

Il était une fois un homme qui vivait avec sa femme. Chaque fois qu'elle avait fini de piler le mil, elle prenait le chemin du puits où elle allait puiser de l'eau. Mais à son retour, elle ne trouvait pas la farine et elle ne pouvait porter ses soupçons que sur son mari. Ces faits la faisaient maigrir de jour en jour. Bientôt, elle fut totalement décharnée. Une vieille femme l'ayant remarquée, l'aborda en ces termes :

— Qu'as-tu donc ma petite fille? Et pourquoi cette maigreur?

— Mame! A chaque fois que je finis de piler, je vais au puits pour puiser de l'eau, mais à mon retour, je ne trouve plus la farine. Tu sais, Mame, les mauvaises langues ne m'épargnent pas.

— Ne t'en fais pas pauvre innocente, je vais te donner de la poudre, que tu mettras dans trois sachets, le premier sera déposé devant la maison, le deuxième sur la haie et le dernier dans la chambre. Après quoi, tu iras puiser.

La bonne femme suivit exactement les conseils de la vieille et après avoir fini de piler, elle s'en alla au puits, non sans avoir gardé sa farine. A son retour, elle trouva que le mari venait juste de finir la cuisson

de sa bouillie de mil qu'il n'avait pas encore mangée. Elle l'appela alors :

— Tonton, viens donc m'aider à déposer la bassine d'eau.

— Mais comment! tu es déjà de retour?

— Oui, je suis là.

L'homme ne sachant que faire prit le *laakh* qu'il déversa tout fumant dans son pantalon bouffant. Il arriva, se saisit de la bassine et chanta :

— Tu es allée au puits où Sandiaye t'a donné un peu d'eau, sa sœur également, tu en es revenue de sitôt. Tiens donc ta bassine, mon sexe est en train de bouillir.

— Hé! Hé! mais qu'est-ce donc que ces paroles, que dis-tu tonton, et qu'as-tu?

— Je te dis de prendre ta bassine, je ne tiens plus, mes organes vont bouillir.

Pendant ce temps, on le vit tenir son pantalon et trépigner, les jambes écartées, ce qui déclencha un rire général autour de lui.

(Raconté par Anta Niang.)

23. LA MÉSAVENTURE D'UN HOMME

Il était une fois un jeune homme qui allait rendre visite à sa fiancée. Celle-ci le reçut avec tous les honneurs qu'elle lui devait, le plaçant dans sa case au beau milieu de son lit. Elle s'empressa de lui présenter unealebasse pleine de lait caillé. Mais la coutume veut que l'on se retienne quand on est chez ses

beaux-parents et l'étranger s'excusa de ne point pouvoir boire de ce bon lait. Malgré l'insistance de sa bien-aimée, il refusa d'en prendre une goutte. Laalebasse fut donc replacée sur l'étagère et la causeurie reprit de plus belle. Au bout d'un temps la fille sortit pour un moment. L'étranger que l'envie de goûter le bon lait de tout à l'heure, tirailait, se leva pour profiter de la sortie de la femme. Mais dans sa précipitation, il renversa laalebasse et le lait coula sur tout son boubou. Stupéfait et tout penaud, il attendit le retour de sa fiancée. Celle-ci heureusement ne revint pas, mais envoya à la place son petit frère pour lui apporter laalebasse de lait posée sur l'étagère. L'enfant entra dans la chambre et comprit ce qui s'était produit, en considérant l'homme tout confus, blotti dans un coin. Poussant un soupir, l'enfant cria :

— Aïe, je prenais laalebasse, mais elle m'a échappé et s'est renversée sur le boubou de l'étranger.

Sa sœur accourut et fondit en larmes, tout en s'excusant auprès de son hôte de la maladresse de son frère.

Ainsi, l'homme put sortir du village non sans garder un bon souvenir de l'enfant qui l'avait sauvé.

24. L'AMATEUR D'ŒUFS

Il était une fois un homme qui aimait par-dessus tout les œufs. Il acheta des poulets et alla rendre visite à sa fiancée. Celle-ci fut invitée à préparer le

riz. Il lui donna les poulets et beaucoup de riz. Quand elle eut terminé le repas, toutes les jeunes filles du village répondirent à son appel; ce fut une véritable ripaille. A la fin du festin les filles rentrèrent. D'un coin de la chambre, non loin du canari, sortit une poule qui retint l'attention du visiteur. Il pensa qu' à l'endroit d'où sortait la poule, devaient sûrement se trouver des œufs. Il ne put plus désormais rester dans la chambre tellement l'envie de prendre les œufs le tirait. Il décida de rentrer et en avisa sa bien-aimée qui, en vain essaya de le retenir. On lui sella son cheval, mais avant de monter il dit à la jeune femme :

— Tiens-moi le cheval, je vais boire un peu avant de partir.

Il se dirigea vers le canari et ramassa tous les œufs qui étaient là et les mit dans son pantalon. Il revint donc avec sa cargaison fragile. Juste au moment de monter un œuf tomba du pantalon, puis un deuxième, un troisième et un autre encore.

— Oh! Qu'est-ce donc, qui sort de ton pantalon, mon honorable hôte? s'écria la femme.

— Ce n'est rien, répondit l'étranger, dans mon pays, c'est en ce moment-ci que les hommes pondent des œufs.

(Raconté par Tamsir Dieye.)

25. LE VIEIL HOMME ET LA PANTHÈRE

Il était une fois un vieil homme qui avait son champ quelque part, non loin de chez lui. Tous les matins, il

s'y rendait et ne manquait pas de cultiver jusqu'à midi. Dans ce champ se dressait un énorme baobab dont une cavité abritait une abondante compagnie de pintades. Avant de quitter son travail, le vieux avait coutume de plonger la main dans la cavité d'où il sortait deux ou trois pintades qu'il portait à sa femme. Tous les jours, c'était le festin dans la maison du cultivateur. Les gens du village, en parlaient avec envie et ses plus intimes l'interrogeaient sur l'origine de cette aubaine vraiment inattendue.

— C'est une trouvaille que Dieu m'a fait faire et je ne saurais en dire davantage.

La femme, à la fontaine et au marché ne parlait que de l'abondance et de la succulence des mets qu'elle préparait. Le vieux continuait toujours à se ravitailler à son trésor inépuisable.

Un jour, il partit au champ plus tôt que d'habitude et travailla jusqu'aux environs de onze heures. Il se dit alors :

— Ah! il est temps que j'aie voir mes petits camarades. Sans doute sont-ils las de m'attendre. Je vais tout juste achever ce petit coin et m'en aller.

A l'instant même, une perdrix s'envola et passa près de lui.

— A coup sûr, voici la preuve que mes oiseaux sont impatients. Je vais y aller.

Le voilà donc en route vers le baobab creux. Une panthère s'était entre-temps glissée par là et était montée sur l'arbre. Elle était allongée sur une branche, l'œil fixé au sol. Le vieux arriva et comme de coutume plongea la main pour saisir ses proies. Mais levant la tête, ses yeux se fixèrent sur ceux du fauve.

La peur s'empara de tout son être. Il se prit les oreilles et poussa un très long cri :

— C'est... la... panthè... re.

Le cri était si puissant et déchirant que l'animal effrayé tomba raide mort au pied de l'arbre.

CHAPITRE IV

PAIEMENT DE BÉTAIL

26. LA FEMME ET LE BOUCHER

Un homme avait tué un bœuf sur la place du village et il se proposait d'en vendre la viande qu'il mit en tas. Chaque tas devait être échangé contre trois coups de couteau dans les fesses. Une femme dont le mari était absent vint en prendre un tas qu'elle promit de payer dès que son mari reviendrait. Elle alla aussitôt préparer la viande. Son époux ne tarda pas à venir et aussitôt la femme lui présenta une soupière fumante pleine d'une soupe succulente et lui dit :

— J'ai pris cette viande que le propriétaire échangera contre trois coups de couteau dans les fesses.

— Oh! ce n'est pas là un prix difficile à donner.

Il commença à se gaver et lorsqu'il eut fini, il but et s'étala de tout son long sur le lit pour faire un petit somme. A son réveil, il dit à sa femme :

— Belle épouse, je vais sortir un instant, je reviendrai avant l'arrivée de ton créancier.

— Attention! reprit la femme, il sera bientôt là et n'oublie pas que tu dois payer.

Il s'éloigna sans mot dire. Mais à peine était-il sorti

que le propriétaire de la viande arriva, son couteau en main. La femme l'accueillit et lui dit d'attendre que son mari revienne. Le bonhomme attendit en vain et à bout de patience il dit à la femme.

— Puisque c'est à toi que j'avais remis la viande, je suis obligé de te réclamer le prix.

— Oui, tu peux donc me donner un coup de couteau et réserver les deux à mon mari qui sans doute ne tardera pas à être là.

L'homme sans attendre lui enfonça le couteau dans les fesses et partit.

Peu de temps après le mari se présenta et la femme qui pleurait sa blessure encore toute fraîche, le traita de tous les noms.

Le lendemain à la même heure, le mari prétextait encore quelque chose et disparut de la maison quand le boucher arriva. La femme l'invita à attendre encore, mais au bout de quelque temps s'offrit une fois de plus à recevoir le coup de couteau. Le dernier coup de couteau fut encore planté dans les fesses de la femme. Lorsque son mari revint la femme dont les fesses étaient tout en sang, refusa désormais de rester avec lui parce qu'il était à la fois vil et sans vergogne.

(Raconté par Khady Niang.)

27. UNE VACHE AU PRIX CHER

Il était une fois un homme qui avait un bœuf à vendre. Il avait décidé de le vendre à celui qui pourrait péter mieux que lui.

Il se proposa de visiter les sept villages de la contrée. Au premier il salua :

— *Salam Alekum!* Je vous propose un bœuf!

— A quel prix, lui répondit-on?

— Je laisserai mon bœuf à celui qui pourra péter mieux que moi.

— Tu peux donc continuer ton chemin, tu n'auras pas d'acheteur.

Il parcourut ainsi les six villages des environs et au septième, après avoir visité toutes les maisons, il entra dans celle qui se trouvait isolée, loin de tous. Là, il déclara :

— Je donnerai ce bœuf à celui qui pourra péter mieux que moi.

Les enfants, après avoir examiné et admiré le bœuf lui dirent de continuer sa route. Mais dans la maison vivait une très vieille femme plus que centenaire. La femme était si vieille et si maigre qu'on aurait dit un bâton habillé. Entendant les enfants parler, elle s'informa.

— Mame, c'est un gars qui vend un bœuf, mais à un prix que personne n'ose discuter, lui dirent les enfants.

— Quel est donc ce prix?

Le gars s'empressa de lui indiquer le fameux prix. La vieille cria :

— Bandes de fainéants que vous êtes! Pour si peu vous voulez le laisser partir? Qu'il vienne ici avec son bœuf et je vais l'acquérir.

Le gars arriva, vit la vieille et s'étonna. La vieille femme dit :

— Tournez-moi mes fesses et braquez-lui l'anus puis laissez-moi faire.

On la prit par les cuisses et on lui plaça les fesses juste en face du vendeur.

— Bon! pète maintenant, dit-elle.

— Non, répondit le gars, pète d'abord car je suis sûr que si je pète tu seras balayée comme un fétu de paille.

— Au contraire, si je t'envoie mon pet, on ne pourra ramasser aucun morceau de tes restes.

L'homme accepta et se mit en position :

— *Diamka Kati! Diamba Kati Salamoune... N'DRR!* ¹.

La vieille dans sa position couchée répondit :

— *Matou Coudou Kalamba Toss* ¹!

— Encore vieille femme, envoie un autre pet.

— Non, c'est à ton tour.

— Oui, mais je crains de te faire disparaître.

— Ne t'inquiètes pas de mon sort, car tu es beaucoup plus à plaindre.

Le gars se prépara de nouveau et envoya son gaz :

— *Sama Diassi Silâma ... TOSS* ¹!

La vieille lui dit alors :

— Prépare-toi, j'arrive avec toute ma puissance : *Adinasi Yâna Bambang* ¹!

28. L'HOMME LE PLUS GROS

Il était une fois, un homme gigantesque qui avait un bœuf à vendre. Il allait de village en village et déclarait :

— J'ai un bœuf à vendre!

— A combien le vends-tu? lui dit-on dans le premier village.

— Oh! je le donnerai à l'homme qui sera plus gros que moi.

— Tu peux donc continuer ton chemin car dans notre village tu n'auras pas d'acquéreur.

Il parcourut ainsi six villages et au septième s'arrêta dans une maison et dit :

— Ce bœuf est à vendre; je le donnerai à l'homme qui sera jugé plus gros que moi.

Le chef du village lui répondit :

— Les jeunes sont allés en brousse, mais tu peux quand même l'attacher à ce pieu en attendant leur retour; ils ne vont pas tarder.

Il s'éloigna un peu et voulut attacher l'animal. Il se baissa vers une masse noire qu'il croyait être un tronc d'arbre abandonné. La masse bougea, à la surprise du vendeur : c'était en effet la jambe d'un vieillard qui était assis là.

L'homme comprit qu'il allait vers sa perte et sans dire un mot s'éloigna avec sa vache.

CHAPITRE V

POLTRONNERIE

29. UN CADAVRE DE NUIT

Il s'agit d'un village où l'on avait l'habitude de n'inhumer les morts qu'en plein jour. Chaque fois que quelqu'un mourait le soir, le cadavre était gardé dans la mosquée où il passait la nuit. Le matin, le griot crieur public s'approchait et assis devant la mosquée, battait son tam-tam trois fois de suite. Les fidèles s'assemblaient pour aller à l'enterrement. C'est ainsi qu'on procédait dans le village.

Un jour, quelqu'un mourut à la tombée de la nuit. Comme de coutume on porta le cadavre dans la mosquée. Dans la nuit, un voleur s'aventura dans le village. Après avoir commis son larcin, il fut surpris par un violent orage et alla se réfugier dans la mosquée. Le sommeil le prit et bientôt il s'endormit.

Vers le petit jour, le griot s'approcha de la mosquée et battit son tam-tam funèbre. A peine avait-il fini de donner le troisième coup que le voleur bondit sur lui, croyant qu'il était découvert. Pris de panique par ce corps à corps inattendu, le griot se défendit

tant bien que mal. A la fin, le voleur s'échappa, mais quelqu'un avait relâché ses intestins.

On demande lequel des deux lutteurs avait ainsi manifesté sa frayeur?

(Raconté par Dame.)

30. UN VANITEUX POLTRON

Il était une fois, un homme qui avait rendu l'âme au crépuscule, dans un de nos villages. Les gens s'assemblèrent et après la toilette funèbre, le cortège s'ébranla en direction du cimetière. La tombe avait été creusée depuis longtemps mais le fossoyeur n'avait pas pris la précaution d'y poser des traverses de bois. Un jeune veau blanc, encore tout frais, bati-fofant dans les parages, tomba dans la fosse d'où il ne put sortir. Parmi les gens qui formaient le cortège funèbre, il y avait un vieux fanfaron qui aimait par-dessus tout se faire remarquer à l'occasion des cérémonies. Habillé d'un grand boubou blanc fortement empesé et repassé au point d'en être brillant, le vieux prit la tête du cortège avec un frou-frou qui attirait l'attention de nombreux passants. Arrivé devant le cimetière, tout le monde se déchaussa et c'est dans un concert de chants religieux que l'on se dirigea vers la tombe, le vaniteux toujours en tête. Le bruit que faisait le boubou effraya le veau qui d'un suprême effort réussit à sortir. Pris de panique, le vieux s'enfuit, donnant l'alarme aux autres qui abandonnèrent le cadavre pour se disperser dans toutes les directions. Comme il faisait assez sombre, le veau ne

pouvait suivre que l'homme habillé de blanc. Celui-ci s'enfuyait dans un frou-frou impressionnant, tout en criant :

— O! Ange Abdou N'Diambar ¹! Pourquoi me poursuis-tu? Un ange ne doit pas chercher à nuire aux gens! Cesse donc de me poursuivre!

Le petit veau continuait à sauter, emboîtant le pas au fugitif.

Arrivé au village, il se rendit sous l'arbre à palabres et cria de nouveau :

— Quoi donc! Est-ce possible qu'Abdou N'Diambar me poursuive? De quoi suis-je coupable? Sauvez-moi, mes amis! Mais non, ne vous en approchez pas, c'est un ange, un ange destructeur.

Tous les gens accoururent et chacun de dire :

— Mais c'est un veau, un tout petit veau blanc.

— Non, vous dis-je, c'est un ange, c'est l'ange qui doit m'enlever!

On le fit entrer dans une chambre, mais là aussi, le délire ne le quitta point et il continua à crier au sujet de l'ange. Pendant ce temps, le cadavre gisait seul à côté de la fosse dans un cimetière tout à fait désert.

(Raconté par Amsata Dieye.)

31. LE LAVEUR DE CADAVRES

Il y avait un homme qui ne travaillait pas et qui n'avait rien. Un jour, il se leva, acheta un grand turban et se mit en route vers un village. Là, il trouva un vieillard couché bien malade. On lui dit :

— Visiteur, quel est donc ton métier?

— Je n'ai pour métier que la toilette funèbre des morts. Je ne fais que laver des cadavres.

Il resta dans ce village et trois jours après le vieillard mourut. On appela l'étranger et lui dit :

— Puisque tu n'as pour métier que de procéder à la toilette funèbre, voici du travail — nous avons un cadavre — dis-nous ton prix.

Il leur demanda 1 500 Francs CFA ². Alors, on lui prépara de l'eau, on fit un abri dans lequel on étendit le défunt. Il s'approcha, s'agenouilla devant son cadavre et resta longtemps pensif, car c'était la première fois de sa vie qu'il voyait un cadavre humain de si près. C'est seulement l'appât du gain qui l'avait poussé. Il resta longtemps à examiner son cadavre, pensant à tout et ne sachant que faire. Tout à coup, une idée lui traversa la tête. Il dit tout bas :

— Tout ce que j'ai à faire c'est de me tenir debout sur ces jambes inertes et d'un coup, je lui verserai toute l'eau de cette bassine. Après quoi, je me retournerai vers ces gens pour leur dire de prendre la dépouille, la toilette étant terminée.

Il retient donc son idée et commença à la mettre à exécution. Il se mit donc sur les jambes et prit la bassine. Mais à peine avait-il fini de l'arroser que le cadavre d'un vif mouvement se redressa, saisit l'homme par les oreilles et lui envoya un violent coup de tête. Il prit alors ses jambes à son cou et poussa un cri à la fois lugubre et strident. Les gens se précipitèrent sur lui pour le secourir. Alors, solennellement, il leur déclara :

— Messieurs, sachez, qu'un cadavre qui crie, je suis incapable de lui faire sa toilette funèbre.

32. LES DEUX POLTRONS

Deux poltrons avaient été expulsés de leur village respectif. Ils se rencontrèrent et marchèrent ensemble. Ils allèrent jusqu'au plus profond de la brousse. Là, ils décidèrent de fonder un foyer hors de la portée de Dieu. Ils habitèrent là jusqu'à la veille de l'hivernage³. Ils décidèrent alors d'aller chercher des manches de houe. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent à l'ombre d'un *Raat*⁴. L'un dit :

— Tu vas monter sur l'arbre pour surveiller la brousse pendant que je vais creuser pour trouver deux bonnes racines. Dès que tu apercevras quelqu'un, tu m'avertiras.

— D'accord, mais toi aussi s'il t'arrive de voir quelque chose, ne manque pas de me faire signe.

Le guetteur monta à l'arbre tandis que l'autre se mit à creuser. Bientôt, il trouva deux belles racines bien droites et si longues qu'il ne peut s'empêcher de crier :

— Ah! en voici deux enfin.

A ces mots, le guetteur dégringola et prenant ses jambes au cou, s'élança comme une flèche. L'autre voyant son camarade sur la piste se débarrassa de sa pelle et emboîta le pas au premier. Ils coururent pendant longtemps et lorsqu'ils se crurent sauvés, ils s'arrêtèrent. L'un questionna :

— Qu'as-tu donc vu?

— Non, c'est à moi de te poser la question, car j'ai pris la fuite dès que j'ai entendu ton alerte.

— Non, j'en ai pas donné d'alerte. J'étais juste en

train de couper les deux belles racines que j'avais rencontrées. Je n'ai fait que pousser un soupir de joie.

— C'est justement ce soupir qui m'a fait peur.

— Et moi, j'ai pris la fuite dès que je t'ai vu t'élan-
cer.

Lequel des deux était le plus poltron ⁵?

(Raconté par Khady Diouf.)

33. COMMENT GUÉRIR LA PEUR

Il était une fois un homme qui marchait seul dans la brousse. Il marcha si longtemps que la faim le prit. Il s'arrêta dans un village. Là, on lui donna à manger. Il se régala copieusement et renonça à poursuivre sa route. Après avoir épousé une jeune femme dans le village, il y élut domicile et ne songea plus à partir.

Un jour, après avoir bien mangé, le vieux s'aventura dans la brousse qui, malheureusement, était infestée de fauves, notamment de lions. Le vieux n'était pas au courant. A peine s'était-il éloigné que le roi de la forêt surgit en poussant un long rugissement. Stupéfait, le vieux ne tarda pas à alourdir son pantalon tout en tremblant sur place. Le lion fit un pas et le vieux s'engouffra dans un buisson épineux. Le lion chercha en vain, sans retrouver l'homme. Il resta aux aguets pendant une semaine et dégoûté, il s'en alla. Le vieux resta seul dans son buisson tout étonné de son sort. Un chasseur vint à passer dans les environs. L'homme entendit le pas et questionna :

- Qui va là?
- C'est moi.
- Qui êtes-vous?
- Je suis chasseur à la recherche de gibier.
- Ami chasseur, veux-tu me porter secours pour me tirer d'ici?
- Mais comment as-tu fait pour y pénétrer?
- C'est une peur bleue qui m'y a conduit.
- Eh bien! une peur bleue t'en sortira bientôt.
- Et que vas-tu faire?
- Tu le sauras le moment venu.

Et le chasseur commença à entasser de la paille sèche sur le buisson. Tout à coup, il mit le feu à plusieurs endroits du buisson. Pris de frayeur, le vieux s'élança et par un violent coup de tête dans les épines se mit hors de danger.

Le chasseur l'accueillit avec un large sourire. Ils s'embrassèrent et se lièrent d'amitié.

(Raconté par Amsata Dieye.)

34. LE POLTRON ET SON AMI

Il était une fois un homme qui était si poltron qu'on en parlait de pays en pays. Il alla un jour chez sa fiancée, se coucha avec elle dans la case, puis la conversation s'engagea. Tout à coup, un chat se mit à gratter la porte. Le poltron se leva et saisit son coupe-coupe, tremblant de peur. Juste à ce moment, la jeune fille qui était sortie pour pisser revenait dans la chambre. Mais à peine avait-elle ouvert la

porte que le coupe-coupe lui trancha la tête, l'homme croyant avoir affaire à un ennemi. Il se recoucha tranquillement et attendit. Son ami vint lui dire :

— Tu n'as pas l'air de comprendre la gravité de l'acte que tu viens de faire? C'est ta fiancée que tu viens de tuer.

Stupéfait, le poltron se tint le menton et resta bouche bée. Quelque temps après, un charognard, passant par-dessus le toit fit irruption dans la chambre et dit :

— Ne t'effraye pas mon cher ami, si tu consens à me donner un de tes testicules, tout de suite, je ressuscite ta fiancée.

L'homme réfléchit un moment, puis saisissant son ami par le pantalon lui cria :

— Prête-moi un de tes testicules, je te les rendrai à la maison.

— C'est dommage! Je n'en ai apporté aucun, lui répondit l'autre.

35. LES LIMITES DE L'AMITIÉ ⁶

Il était une fois un homme qui n'avait au monde qu'un ami du nom de Mor. Ils vivaient en parfaite communion de pensée et de cœur. Un matin, à la surprise générale, la mort vint faucher Mor.

— Que vais-je donc faire au monde, puisque mon ami est mort? Je ne saurais lui survivre. Je vais mourir, car ma vie, désormais, est tout à fait inutile. Oh! Fossoyeurs, je vous en prie, quand vous serez

au cimetière, creusez deux tombes contiguës — mon amitié pour Mor ne peut s'arrêter ici-bas.

— Insensé! Que dis-tu? Prie plutôt pour le repos de l'âme de ton ami et attends ton tour. Sache que la mort ici bas n'épargnera personne, lui dirent les gens.

— Je dispose de ma vie comme je l'entends. Faites ce que je vous dis et creusez-moi une tombe à côté de celle de Mor.

Un des fossoyeurs s'écria alors :

— Mais pourquoi tant de peine? Je lui ferai une fosse attenante à celle de son ami.

On prit donc la dépouille de Mor qu'on mit sous un abri pour faire la toilette funèbre. L'homme vint s'étendre à côté de son ami et demanda à être lavé lui aussi. Les gens refusèrent, mais il insista tant et si bien qu'il finit par obtenir ce qu'il voulait. Le cadavre fut enveloppé dans son linceul et déposé devant la mosquée pour la prière. L'homme en fit autant et vint se coucher sur la bière de Mor pour attendre la prière.

— Eh bien! dirent les gens, on les ensevelira en même temps. Cet homme est décidé à ne plus rester au monde après la disparition de son ami.

Ainsi fut fait. On enterra Mor et à côté, on enterra son ami. Les gens revinrent à la maison et on commença la distribution des biscuits et des dattes, pratique habituelle après l'inhumation d'un musulman.

L'homme dans la tombe, perçut tout à coup un bruit lugubre qui fendait la terre en direction de Mor. C'était l'arrivée de l'ange interrogateur. Il regroupa ses forces et d'un bond, il fendit la tombe et dévala tout nu vers la maison. Dans la cour, il s'affaissa lourdement et poussa un gros soupir.

Tout le monde accourut et chacun de demander :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Peuple d'ici-bas, écoutez-moi : ce que Mor va subir tout à l'heure, il ne le racontera à personne, j'en suis sûr.

DEUXIÈME PARTIE

L'EXPLOIT

CHAPITRE I

JALOUSIE ET SÉDUCTION SEXUELLE

36. L'ÂNE ET LES FEMMES AU PUIITS

Des femmes s'étaient rassemblées au puits pour leur corvée d'eau quotidienne. Le puits était profond et la conversation allait bon train. Les seaux sortaient pleins d'eau, se déversaient dans les canaris, puis repartaient au fond dans le grincement assourdissant des poulies.

Tout d'un coup on entendit deux ânes se mettre à braire : un gros âne poursuivait une ânesse pour s'accoupler. Juste à la hauteur du puits, l'âne atteignit sa femelle et déployant son pénis, il l'enfonça dans le vagin de l'ânesse sous le regard intéressé des femmes qui, oubliant qu'elles puisaient, laissèrent tomber les seaux au fond du puits et commencèrent à battre des mains en chantant :

— Oui, pour être homme, il faut être âne; c'est bien l'âne qui est le véritable homme.

37. LE TAALIBE ¹ET LA VIEILLE FEMME

Il était une vieille femme, si vieille que, pour se lever, il lui fallait prendre appui depuis ses orteils jusqu'à ses cuisses et cela par étape : une femme vraiment ratatinée.

Un soir, au crépuscule, elle voulut faire sa prière. Après de multiples efforts, elle se leva et se mit sur sa natte, la face tournée vers l'est. Elle avait autour des reins un vieux pagne en bandes de coton, un de ces pagnes rapiécés en cent endroits. Il laissait un gros trou placé juste au niveau de la commissure inférieure des fesses. La vieille commença sa prière. Derrière elle, venait d'arriver un taalibé qui cherchait l'aumône. Ce taalibé était si voyou et si téméraire qu'il n'avait pas d'égal. Après avoir récité la *Fatya*, la vieille se tint les genoux et dit :

— *Alla hou akbar* ².

La fenêtre de son pagne laissa alors apparaître dans son entier le sexe de la vieille femme. Le taalibé déposa saalebasse, empoigna son pénis et dit trois fois :

— *Tam Raca Dia!*

en pénétrant profondément la vieille femme. La prenant par les jambes,

— *Sakadiou! Sakadiou! Sakadiou!*

il lui envoya trois coups de reins avant de se retirer rapidement pour se cacher. La vieille se retourna et dit :

— Ehèm! Ehèm, quel est donc ce voyou qui s'enfuit alors que personne ne l'a chassé! Je dis encore :

Alla! Alla! Alla, pourvu seulement que tu viennes recommencer ce que tu considères comme aumône.

C'est par là que le conte est allé s'évanouir dans la mer, le premier nez qui l'aura flairé ira au paradis.

38. LE FAUX MARABOUT

Il était une fois un marabout qui prétendait fuir la compagnie des femmes. Il alla s'installer loin du village, sous un tamarinier touffu. Là, il étendit sa peau de prière, ouvrit son Coran et commença ses lectures.

Une jeune femme l'ayant appris, se mit en toilette, de la poudre, du parfum; rien ne manquait. Elle porta ses plus beaux habits et alla trouver le marabout :

— Hé! Lecteur, je demande le chemin qui mène à Missirah, dit-elle.

Le marabout la regarda furtivement et tout en lisant à haute voix lui dit :

— Houn! houn! va plus loin... on te montrera le chemin qui mène à Missirah.

La jeune femme s'éloigna un peu et revint plus belle, laissant paraître un peu le petit pagne blanc qu'elle portait autour des reins.

— *Sérigne*³, dit-elle, quel chemin donc mène à Missirah?

Le marabout leva les yeux, la considéra un instant et dit :

— Pour le chemin de Missirah... ra... tu peux attendre un peu... je vais te le montrer...

Tout d'un coup, oubliant le Coran qu'il avait

entre les mains, le marabout se leva et bondit sur la femme, tel l'épervier sur le poussin. Puis la possédant sans plus attendre, il déclara :

— Ma bonne femme, voici le chemin qui mène à Missirah...

(*Raconté par M'Baye Dieye.*)

39. LE PETIT CHIEN

C'était une belle fille que tous les jeunes gens aimaient mais que personne ne pouvait fréquenter à cause de la jalousie de son père. Un jeune homme la vit et dit à ses camarades :

— Je m'emploierai à engrosser cette belle fille.

— Comment pourras-tu faire?

— Laissez-moi faire et observez seulement.

Il se transforma en un petit chien et alla se mettre au champ à l'ombre d'un petit arbuste. La fille alla ramasser des arachides et bientôt aperçut le chiot qu'elle ramassa pour l'emmener à la maison. Arrivée, elle dit à ses parents :

— Maman! J'ai ramassé un chiot. Papa! J'ai ramassé un chiot.

— Tu peux l'élever, lui répondirent son père et sa mère.

Elle le plaça dans un abri et commença à s'intéresser à lui. A l'heure du repas, elle prit un morceau de vase et lui mit sa part, le chiot chanta :

— *Coumba N'Gone ya rafeté coumba n'gone douma leck thie gale, Coumba n'gone* (Maîtresse, ma bien jolie maîtresse, je regrette car je ne mange pas dans un morceau de vase).

La fille répondit :

— Maman, écoute bien, papa, écoutez bien ce que mon chiot vient de dire, il a dans son chant, déclaré qu'il ne mange pas dans un morceau de vase.

La maman lui dit alors :

— Mets lui son repas dans cette petite assiette, cela ne fait rien.

La fille lui présenta son repas dans une assiette bien propre. Au repas du soir, le chiot chanta encore et la mère ordonna que le repas lui fût servi dans une assiette propre. La fille, une fois encore s'exécuta. Quand vint l'heure du coucher, le petit entonna encore son air pour dire qu'il ne se mettrait pas dans un coin de la chambre. La fille avec le consentement de sa mère le mit sur un petit lit dans sa chambre. Une fois de plus, le petit air du chiot se fit entendre pour dire qu'il n'avait pas l'habitude de coucher seul. la mère dit encore :

— Oui, tu peux le jeter derrière toi, ce n'est qu'un petit chiot.

Le chiot couché derrière la fille dans le même lit entonna son refrain, déclarant qu'il ne pouvait pas se coucher sans caresser.

— Bon, laisse-le te caresser, d'ailleurs, je m'étonne d'un chien qui parle, répliqua la mère.

Le chiot se mit à caresser la fille partout. Il s'arrêta longuement sur le bas-ventre, puis il chanta son refrain pour dire qu'il avait l'habitude de goûter à tout ce qu'il touchait. La jolie fille avertit encore ses parents, et la mère s'empressa de lui répondre :

— Tu peux le laisser goûter ce qu'il veut goûter, car je me demande bien ce qu'un chiot peut faire.

L'animal se mit aussitôt sur la fille et ne la quitta qu'au matin. Bientôt la grossesse fut constatée et le chiot disparut.

(Raconté par Aminata Sall.)

40. LA VEUVE PEULH

Il était une fois une jeune femme peulh dont le mari était mort, lui laissant comme héritage d'immenses troupeaux de bœufs. Elle décida de ne pas se remarier pour rester fidèle à son époux. Un jeune homme peulh l'ayant appris prit la décision de conquérir cette femme à nulle autre pareille. Il chercha à savoir par où passait la jeune femme pour aller vendre son lait et bientôt découvrit le chemin. Un matin, il alla se coucher au milieu du chemin en dressant haut son sexe luisant. La jeune femme passa et le remarqua. Elle s'arrêta à côté, les yeux fixés sur le sexe dressé, et dit :

— Inh! Sampeul! Que fais-tu là dans cette position? Veux-tu qu'on te mette quelque chose dessus?

Elle s'agenouilla, prit un peu de beurre, en frotta entièrement le sexe de Sampeul et s'en alla. Le lendemain, le jeune homme revint au même endroit, se coucha dans la même position son sexe toujours dressé et bien luisant.

A l'heure habituelle, la jeune femme repassa et brusquement s'arrêta en soupirant :

— C'est bien toi, Sampeul, qui est toujours là dans ta position. Tu ne peux pas te lever, me prendre par les jambes, me soulever jusqu'en haut, me laisser

tomber et faire sur moi un aller et retour, puis un aller et un retour? Walaye! si tu le fais, à chaque aller-retour, tu auras une de mes vaches.

Le jeune homme ne se fit pas prier et terrassant la jeune femme, commença ses aller-retour, acquérant à chaque fois une vache. C'est ainsi qu'il accapara tout le troupeau de la jeune femme, qu'il finit par épouser.

(Raconté par M'Bene Guye.)

41. L'HOMME TRÈS JALOUX

Il était une fois un homme dont la jalousie était si grande qu'on en parlait dans tout le pays. Pendant l'hivernage, il était seul à cultiver ses champs, car il ne voulait jamais s'adjoindre un sourga⁴, par crainte de voir chez lui un homme autre que lui-même.

Un jeune homme très turbulent, l'ayant appris, décida de jouer un vilain tour à ce vieux jaloux.

— Moi, j'irai passer la saison chez le vieux, dit-il à ses camarades.

— Le pourras-tu? Tu serais vraiment un héros.

— Laissez-moi faire.

Il commença par couper son sexe qu'il se planta sur la nuque, prit ses outils, et le voilà en route pour le village. Il arriva et après les salutations d'usage, dit :

— Père, je suis à la recherche d'un patron qui pourrait utiliser mes services pour l'hivernage.

— Comment te nommes-tu?

— Samba sans sexe.

— Se peut-il que tu t'appelles Samba sans sexe?

— Oui, c'est ainsi que je me nomme car je le suis effectivement; d'ailleurs, si tu as des doutes, je te permets de vérifier avant de m'engager.

— J'aime mieux vérifier si tu y consens.

Ils allèrent ensemble dans un petit réduit et là, le vieux soumit son hôte à une véritable visite. N'ayant rien trouvé, il se frotta les mains et dit :

— Bon, je pourrai te garder et nous pourrons travailler ensemble.

Il lui donna un grand lougan ^s que le jeune homme s'empressa de défricher. Dès les premières pluies, il reçut ses semences et le travail commença. La maison du vieux était barrée à la porte d'entrée par un énorme pieu à deux branches que seuls les hommes pouvaient franchir. Les femmes devaient être aidées.

Un jour, le vieux se leva au premier chant du coq pour aller au champ. Mais avant de partir, il réveilla Samba sans sexe et lui dit d'attendre le réveil des femmes, de les aider à franchir la porte et de le suivre au champ. Samba s'exécuta et quant toutes les femmes furent levées, il prit la première et la plaçant à califourchon sur la nuque lui enfonça son sexe où il fallait. Elle sursauta et chanta :

— Père m'a toujours portée sur la nuque, jamais je n'ai eu pareille chose, mère également, grand-père également, jamais je n'ai goûté pareille chose.

Le jeune homme lui dit alors :

— Arrange bien tes jambes, sinon je te laisse tomber.

Ce fut ensuite le tour de la deuxième femme, puis de la troisième et de la quatrième. Toutes entonnèrent le même refrain avant de franchir le pieu. Il ne

restait des femmes que la vieille mère du patron. Le bandit s'approcha d'elle en ces termes :

— Grand-Mère, mieux vaut que je te prenne sur le dos ou par les mains.

— Non ! Tu me feras franchir la barrière exactement de la même façon qu'aux autres : sur la nuque.

Le jeune homme n'insista pas et se saisissant de la vieille, la plaça à califourchon sur la nuque. Le sexe droit comme un i, traversa le pagne et alla se loger au bon endroit. La vieille à son tour, entonna le refrain de ses compagnes. Après cela, le groupe arriva au champ où le vieux était à pied d'œuvre depuis fort longtemps. Mais la vieille maman n'avait pas eu assez de ce que le jeune homme lui avait fait goûter, elle s'approcha de son fils et dit :

— J'ai oublié une partie de mes semences chez moi, je voudrais que Samba sans sexe m'accompagne pour m'aider à franchir la barrière.

— Mère, nous sommes en plein dans le travail, Samba ne pourra pas bouger.

— Fils maudit, tu as l'habitude de me contrarier, mais cette fois-ci j'y tiens, il faut que tu accèdes à mon désir. Tu laisseras Samba m'accompagner, car il me faut aller chercher mes graines de pois d'angol⁶, et je ne puis aller sans lui. Je ne peux pas franchir seule le pieu fourchu de la porte d'entrée.

Samba continua ainsi sa vie avec les femmes et les filles du vieux pendant tout l'hivernage. A la fin de la saison, chacune des femmes était enceinte. Le vieux les rassembla et leur dit :

— Une chose par-dessus tout m'étonne et vous me devez des explications. Dans la maison je vis seul avec Samba sans sexe, je ne puis comprendre pour-

quoi et comment vous êtes tombées enceintes. Dites-moi qui vous a engrossées.

— En vérité, nous sommes toutes engrossées par ton domestique Samba. Il prétend n'avoir pas de sexe, mais son pénis bien solide est planté sur sa nuque et tous les matins, il entre en rapport avec chacune de nous au moment où il nous aide à franchir le pieu fourchu de la porte d'entrée. C'est lui qui nous a toutes mises enceintes, car c'est un homme dans le plein sens du terme.

C'est depuis cette époque que les hommes ont cessé d'être visiblement jaloux ⁷.

42. LE VIEUX JALOUX

Il était une fois un père de famille dont la jalousie sortait de l'ordinaire. Il était si jaloux qu'il refusait de manger de la friture, si jaloux qu'il ne pouvait vivre avec personne. Il se retira et alla s'établir loin du village. Il y installa sa forge et commença son travail. Un gars ingénieux par-dessus tout et voyou à l'excès l'apprit et prit la décision de perturber la vie de ce grand malade. Il alla non loin du village et commença à y creuser un long canal fermé, aboutissant dans la demeure du jaloux et s'y ouvrant par un petit orifice, juste assez large pour laisser passer son sexe. Il le ferma par une feuille d'arbre et s'en alla. Un jour, il s'attacha le sexe par une ficelle et le tira entre les fesses pour le fixer aux reins. Il alla ensuite chez le vieux et dit :

— Je suis un navétane ⁸ venu de loin et cherchant un patron.

— Hé, je ne prends pas de sourga, homme!

— Hé, mon pauvre vieux, tu dis bien homme, pour ma part, Dieu seul sait ce que j'ai avec moi. D'ailleurs, si tu veux vérifier, je peux bien te permettre de tâter et si tu n'es pas satisfait, je te montrerai.

L'entretien avait lieu au crépuscule et le vieux, prenant confiance, lui demanda de s'approcher, le gars s'offrit aux doigts de son hôte qui ne balayèrent qu'une surface toute lisse.

— Houm! Houm! Je crois que je pourrai te donner asile.

Il appela son fils :

— Va ouvrir telle chambre, nettoie-la et fais y entrer cet étranger. Nous pourrons cohabiter.

Notre bonhomme fut installé et commença à se familiariser avec la famille. Celle-ci comprenait le vieux, la mère et six demoiselles plus ou moins potelées. Un jour, le père lui demanda de porter les enfants à califourchon sur la nuque. Il s'empressa d'étendre son sexe jusqu'à sa nuque et fit monter la première des sœurs. Il la pénétra profondément. La fille croisa les jambes et dit :

— Ha! la bonne façon de me porter! Mon père m'a toujours portée, ma mère m'a toujours portée... Jamais je...

L'homme remua les épaules dans un mouvement de bas en haut et dit :

— Belle enfant, écarte donc tes jambes, sinon tu risques une chute.

Il continua ainsi jusqu'à ce que la fille fût enceinte. Il en prit une autre, puis une autre encore. Il fit ainsi le tour des filles et les engrossa toutes. Il revint alors chez lui et triomphalement déclara :

— J'ai engrossé toutes les filles du vieux jaloux,

maintenant, je vais essayer d'avoir la vieille femme.

Il entra dans son canal, y rampa jusqu'à l'endroit où il avait percé un orifice. Il y passa son Mor Counta⁹ et le tint droit dressé vers le haut. Le forgeron cria :

— Maman, viens donc actionner mes soufflets.

La vieille arriva dans la forge et remarqua ce petit piquet à tête rouge dressé tout droit. Elle le considéra longuement et alla s'y asseoir.

— Non, ne t'assois pas par terre, maman, viens te mettre ici, dit le forgeron.

— Ne t'inquiète pas mon fils, la peau est sèche et très dure, laisse-moi me mettre à terre, je pourrai mieux tirer les soufflets.

Elle écarta légèrement les jambes et s'enfila carrément le Mor Counta. Elle commença à se tordre en suivant les rythmes du soufflet et en chantant.

Bientôt, ses mouvements de hanche furent si rapides que le Mor Counta sortit de sa loge. La vieille parut visiblement préoccupée et chercha très adroitement à se replacer en entonnant un air nouveau :

— Tu ne m'atteins plus, oh! Momar Thiam, tu ne m'atteins plus.

Le vieux s'en aperçut et comprit. Il dit alors :

— Mais maman, qu'as-tu donc et que fais-tu ainsi?

— Rien, mon fils, je me rappelle seulement nos airs de jeunesse, ceux que nous chantions dans notre enfance. Ce n'est rien.

Elle commença ses chants.

Le voyou se retira et partit. La vieille revint dans la forge et chercha vainement à retrouver le sexe. Elle finit par dire :

— Ici, vivait une petite souris que j'ai envie de chercher, je vais creuser.

Elle commença à creuser et bientôt elle aperçut au fond du trou le petit bout rougeâtre de tout à l'heure. Les filles également s'en aperçurent et chacune demanda à la vieille de continuer à creuser. La vieille refusa et dit :

— Non! laissez-moi achever, je sais autant que vous ce que je fais.

Elle continua à creuser et bientôt saisit le sexe qu'elle tira fortement. Toutes les filles crièrent en chœur :

— Grand-mère, donne-le, donne-le, donne-le!
Rompant le silence, la vieille dit :

— Je ne le donnerai à aucune d'entre vous!
Mettez-vous en ligne et je vais vous le faire goûter.

Les jeunes filles se mirent e rang et la vieille entonna un air et chanta longtemps, puis dans un tumulte général, elle se mit le sexe dans le vagin en disant :

— Khou! Khou! Khou!

CHAPITRE II

L'EXTRAORDINAIRE

43. SAMBA DE LA VALLÉE, SAMBA DE LA MONTAGNE ET SADINGHALE

Il était une fois, Samba de la vallée, Samba de la montagne et Sadinghale. Ils étaient tous chasseurs et chacun d'eux avait un chien. Ils allèrent à la chasse, chacun de son côté. Samba de la vallée s'en alla avec son chien et pendant toute la journée il chassa. Il trouva la brousse giboyeuse et chassa avec succès. Vers le soir il s'arrêta sous un baobab si énorme qu'on ne pouvait faire le tour du tronc en une semaine de marche. Il s'assit et commença à préparer le repas. Mais ce qu'il ne savait pas c'est que ce baobab était la demeure d'un diable qui y habitait avec son chien.

Le chien du diable vint à toucher la marmite et aussitôt fut malmené par le chasseur.

— Qui donc a frappé mon chien? cria le diable.

— C'est moi qui l'ai frappé, répondit le chasseur. Aussitôt la lutte s'engagea entre le diable et le

chasseur. A un moment donné, le diable terrassa le chasseur et l'attacha par les poils du pubis à une branche du baobab.

Samba de la montagne quant à lui passa la journée à chasser. Vers le soir, il arriva au baobab et dit :

— Ah! Quel bel arbre et que de feuillage pour un baobab.

Il s'installa et commença à faire cuire une partie de son gibier. Bientôt le chien sortit et toucha la marmite. Le chasseur le malmena. Aussitôt, le diable sortit et la lutte s'engagea au même instant. Ils luttèrent jusqu'à ce que le diable prenne le chasseur par les poils du pubis et il l'attacha à une branche du baobab.

Il ne restait plus que Sadinghale qui dit :

— Bon, nous allons voir demain.

Le lendemain, il alla chasser. Il resta en brousse jusqu'au soir. Il tua trente éléphants. Il en porta quinze sur la tête, et les quinze autres il se les attacha autour des reins et prit le chemin du retour. Il arriva au baobab. Quand il arriva, les quinze éléphants qu'il avait autour des reins étaient déjà mangés par ses poux. Il déchargea donc les quinze autres et les chargea dans une marmite pour préparer la cuisson. Au moment où il allait vider sa marmite, le chien sortit toucha la marmite et déclencha la colère du chasseur qui lui administra une bonne correction. Le diable sortit, s'approcha, et la lutte s'engagea. La lutte fut âpre et se passa toute la journée. Vers le soir Sadinghale prit le diable et l'attacha par les poils du pubis à une haute branche. Il déracina le baobab et le prit entre les mains. Il alla trouver une vieille femme qui ramassait des graines, le buste penché. Il lui

enfonça sa charge dans le derrière. La vieille eut un sursaut et dit :

— Mais qu'est-ce donc que cette fourmi qui me frôle le derrière?

44. LE MANCHE DE HOUE MAGIQUE

Il était une fois un homme du genre de Mor Diaw. Chaque fois qu'il cultivait, au moment de la moisson, il n'avait rien. Pendant trois années successives, il ne put avoir de son champ, la moindre graine. Il alla s'en ouvrir à son marabout. Celui-ci lui dit :

— Bon, va défricher ton champ et laisse-moi faire mes prières.

Le gars alla défricher son champ, lança ses graines et revint au village :

— Sérigne ¹, j'ai tout fait, et j'ai même confié à la terre mes graines, me voici de retour.

— Bien, maintenant va déterrer un manche de houe. Mais attention! La première racine que tu auras rencontrée, quelle que soit sa forme et sa laideur, il faudra la prendre et en faire un manche de houe.

Le bonhomme prit le chemin de la brousse et se trouva bientôt sous un grand Raat ².

Il commença à creuser; quelques instants après, il rencontra une grosse racine méandree et bosselée un peu partout, une racine vraiment vilaine. Il se dit :

— Ce n'est quand même pas cette racine multi-forme que je vais prendre? Oui! je la prendrai tout de même, car le marabout m'avait ordonné de couper la première racine trouvée.

Il s'en saisit et retourna à la maison. Il redressa son manche, y mit le fer et le voilà chez le marabout qui lui dit :

— Tu peux à présent attendre la première pluie. Dès que tu auras fini de semer tes graines, mets-toi dans ton champ à mil avec ce manche. Cultive avec confiance.

Le cultivateur s'en tint à ces recommandations. A la première pluie, il alla après ses semis d'arachides, dans son champ de mil et prit la houe. Seurr! c'est la première poussée! Roussête! c'est le retrait de la houe. A la première pousse : Tartt! il dégagea un pet léger. Roussête³! un gros pet se dégagea. En même temps, ses testicules chantèrent :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année.

A chaque poussée et à chaque retrait de la houe, les pets se succédèrent et le chant des testicules se fit entendre. « Tartt... Roussête... Toutt... Roussête Toutt. » Le manche magique allait et venait, et le refrain original et comique accompagnait les mouvements du laboureur. La journée se passa ainsi, le lendemain et le surlendemain. Un jour, il se chamailla avec sa femme. Celle-ci lui dit :

— Tu vas voir, aujourd'hui, je connaîtrai ta façon de cultiver. Tu as l'habitude de me renvoyer chaque fois que tu empoignes ce vilain manche de houe. Mais aujourd'hui, il n'en sera pas de même. Je ferai tout pour savoir comment tu cultives!

Auparavant, notre fameux cultivateur attendait toujours le départ de sa femme avant de se mettre au travail.

Ce midi-là, la femme arriva à pas de loup, équilibrant laalebasse de *lakhe*⁴ sur sa tête. S'étant

approchée de son mari, elle s'arrêta interloquée, l'oreille tendue :

— *Seurr! ... Tartt! ... Roussête! ... Toutt! ...* Heureusement, le mil sera abondant cette année!

La femme poussa un cri et dit :

— Comment, c'est ainsi que tu passes ton temps toi? Quelle manière de cultiver! Elle faisait claquer ses mains.

Le mari répondit :

— Tête de vaurienne! Les bonnes femmes ont l'habitude d'aider leur mari quand elles arrivent au champ. Prends le manche et essaie un peu.

La femme prit la houe et poussa : « *Tartt* », un léger pet se dégagea. Elle retira... « *Toutt!* » c'est un gros pet qui se fit entendre. En même temps, son vagin chanta :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année!

La femme se sauva en criant et en pleurant. Sa mère l'ayant aperçue sauta sur son gendre pour lui reprocher en termes véhéments d'avoir porté la main sur sa fille. Le bonhomme se leva et dit :

— Calme-toi belle-mère, je ne l'ai pas frappée, viens voir un peu comment elle m'aidait à cultiver.

La vieille prit le manche et commença : *Tartt! Seurr! ... Roussête! ... Toutt! ...*

Elle jeta sa houe et cria en se sauvant. Furieux, le père arriva et cria :

— Ah! il y a de l'abus, tu exagères, tête impudente! Quoi, non content de bastonner ta femme, tu oses battre sa mère. Tu vas voir tout de suite de quel bois je me chauffe!

— Du calme, mon beau-père, je n'ai porté la main sur personne. Elles ont voulu m'aider tout court. Je

les ai vues crier et pleurer. Tu peux venir voir et essayer.

Le vieux prit le manche et poussa : *Seurr! ... Tartt! ... Roussête! ... Toutt! ...* et ses testicules de chanter :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année.

Il s'arrêta net, brisa le manche en morceaux qu'il jeta par terre.

Le gars se leva alors et prit le vieux par les jambes qu'il souleva haut avant de le laisser tomber lourdement. A l'emplacement de la chute se forma aussitôt une grosse gerbe de mil. Il le souleva encore, il y eut une autre gerbe de mil. Sept fois de suite, il le jeta à terre, sept fois de suite il obtint une grosse gerbe de mil. Se tournant vers sa femme, il dit :

— Est-ce suffisant? Avons-nous assez de mil? La femme répondit :

— Non, tu peux continuer, car abondance de biens ne nuit pas.

45. L'ÂNE DIFFICILE

Il était une fois un homme qui avait un âne si intraitable, si plein de défauts qu'il décida d'aller le vendre pour s'en séparer. Il arriva dans un village et après les salutations d'usage, proposa son âne à la vente. Un gars se présenta et dit :

— Quel bel âne! Comme il est gros! Comme il est grand! Combien le vends-tu?

— Je voudrais avoir...

A ces mots, l'âne se détendit, renversa l'acheteur et d'un coup lui faucha les poils du pubis. L'homme releva et dit :

— C'est donc à cause de ce défaut que tu veux te débarrasser de ton âne?

— Pas du tout, puisque je ne lui ai jamais connu un tel défaut.

— En tout cas, si ce n'est pas son défaut, pour ma part, je ne puis plus l'acheter. Je ne puis me décider pour un âne qui me fauche des poils alors que je ne suis qu'à des pourparlers d'achat.

Le propriétaire de l'âne continua sa route et bientôt arriva dans une maison où ne vivait qu'une pauvre vieille femme. Il salua :

— *Salam Alekum!*

— *Malékum Salam!* lui répondit la vieille. Que désire ce parent étranger?

— L'étranger désirerait vendre son âne.

La vieille se leva, se mit près du bourricot, le tâta, l'examina et dit :

— J'avais bien entendu mon fils dire qu'il avait besoin d'acheter un âne. S'il était là, je suis sûre qu'il aurait marchandé la bête.

— Oui, s'il m'avait rencontré, il aurait fait une bonne affaire.

— Étant une femme, je ne sais rien de la qualité des bêtes, cependant, je constate que ton âne est grand et fort, donc sûrement il est bon.

A ces mots, l'âne bondit sur la vieille, la terrassa et lui faucha les poils du pubis. La maman s'enfuit avec son pagne.

Le gars continue sa route en se disant : « Quel malheureux âne! Avec un tel défaut, jamais je ne pourrai le placer! Ah! c'est vraiment navrant. »

Il arriva dans une maison où il trouva un jeune homme et sa mère. Après les salutations, il proposa son âne à la vente.

— A combien vends-tu cet âne?

— A deux mille cinq cents francs.

— N'a-t-il pas de défauts?

— Je ne lui en connais aucun.

— Est-ce qu'il ne mord pas? Est-ce qu'il ne se cabre pas?

— Non, il n'a jamais soulevé ses pattes postérieures et il ne mord pas non plus. Il est tout doux. Le plus petit des enfants peut le conduire.

Le jeune homme l'acheta et alla l'attacher dans la cour, derrière la case de sa mère. Un moment après, l'âne se détacha et commença à cabrioler dans la cour. La vieille était assise devant sa porte. Elle cria :

— Hé! Hé! Venez attraper votre âne, le voilà qui court partout, venez l'attraper avant qu'il ne me blesse.

Son fils se leva et dit :

— Comment maman, l'âne s'est déjà détaché, alors que je viens à peine de le mettre au pieu?

Pendant ce temps, l'âne continuait ses sauts par-ci, par-là, un peu partout. Tout d'un coup, il fonça sur la vieille, la renversa et lui faucha les poils du pubis. La maman cria :

— Haro au baudet! Il vient de m'arracher les poils du bas-ventre!

Tout le monde accourut et chacun de dire :

— Ce maudit âne ne se nourrit que de poils! Qu'il s'en aille.

46. LE PEULH ET LE SEXE ⁵

Un Peulh était propriétaire d'un grand troupeau de vaches. Chaque fois qu'il avait fini de traire, un sexe se pointait devant lui et criait :

— Peulh, donne ici le lait, je veux boire.

Saisi de peur le berger se débarrassait de ses gourdes non sans amertume et le sexe vidait d'un trait tout le lait.

Un jour, le lion rencontra le berger et lui demanda pourquoi il ne pouvait plus avoir de lait et pourquoi il était si malheureux.

— Chaque fois que je finis de traire les vaches, un sexe tout nu se pointe pour m'arracher tout mon lait et le boit entièrement.

— Comment! Si tu ne peux réagir, donne un bœuf et je me chargerai de te défendre contre ce malfaiteur.

Le Peulh lui donna un bœuf, et au moment de la traite, le fauve vint se mettre à côté de son protégé. Bientôt, le sexe, soutenu par des testicules, se présenta tout droit et demanda le lait. Le lion s'étira et rugit. Les crocs bien saillants il se lança sur le sexe, décidé à l'anéantir. La lutte s'engagea et devint acharnée. A la fin, le roi de la forêt, fut étendu, raide mort. Et une fois de plus le lait fut vidé.

Le lendemain, l'hyène ayant rencontré le Peulh lui dit :

— Mais toi, berger, qui donc te prend ton lait tout le temps?

Le berger lui raconta le tout et Bouki ⁶ s'empressa de déclarer :

— Tu es vraiment poltron, mon pauvre Peulh. Tu ne peux même pas venir à bout de ce sexe. Tu me donneras un bœuf et je te garantis que demain tu ne le reverras pas là-bas.

Le Peulh, une fois encore donna un bœuf et le lendemain, Bouki arriva au lieu de traite.

Mais à peine le berger avait-il fini de remplir ses gourdes que le sexe se pointa encore pour réclamer le lait. L'hyène le regarda longuement, puis se tournant vers son protégé :

— Peulh, donne-lui ce qu'il demande, car si j'étais à ta place, je n'aurais pas dit un mot. Le berger s'exécuta et sa malheureuse vie continua ainsi jusqu'à ce qu'un jour le coq l'apprît.

— Peulh, lui dit-il, si tu m'apportes du bon couscous et du lait pour me régaler, je t'aiderai à te débarrasser de ce maudit sexe pour qui tu travailles.

— Impertinent coq, répliqua le berger, penses-tu pouvoir réussir là où le lion et l'hyène ont échoué? Va donc, tu n'es qu'un petit prétentieux.

— Essaie seulement, rien ne vaut l'expérience.

Le berger donna du lait et du couscous et après s'être bien gavé, le coq se plaça près du Peulh qui allait traire. Le sexe se présenta et le coq engagea la bagarre. Au bout d'un moment il réussit à faire disparaître son adversaire.

C'est depuis ce jour-là que les Peulhs aiment et élèvent les poulets.

(Raconté par Khady Niang.)

47. UNE FILLE INCOMPARABLE ⁷

Il était une fois une fille dont le père possédait d'immenses troupeaux de bœufs. Les bœufs étaient si nombreux qu'on ne pouvait trouver d'endroit pour les faire paître. La nouvelle parvint au roi de l'Orient, au souverain de l'Occident, à celui du Nord et à celui du Sud. Chacun de ces puissants décida d'aller s'emparer des troupeaux. Le vieux n'avait qu'un enfant unique, c'était une fille; elle était dans la maison. Son père n'avait aucun garçon, elle seule était là.

Un jour, le souverain du Djoloff ⁸ arriva et prit toutes les bêtes. Vers le soir, comme de coutume, le vieux vint voir ses animaux. Il eut la désagréable surprise de ne trouver aucune vache. Il suivit la trace et comprit aux empreintes des chevaux que c'était une véritable armée qui était venue en razzia. Il retourna chez lui alors et fondit en larmes, le cœur plein d'amertume et de désespoir. Il pleura, pleura, tant et si bien que son visage enfla et devint une masse informe d'où les yeux avaient disparu. La fille s'approcha de lui et dit :

— Mais Papa, qu'as-tu donc à pleurer ainsi? Que se passe-t-il?

Le père d'une voix émue répondit :

— Ma fille je suis déçu. Tous mes bœufs ont été enlevés.

— Par qui?

— Je ne saurais le dire, mais en tout cas les traces laissées par les chevaux montrent qu'il s'agit d'un homme puissant et soutenu par une forte armée. Tu

sais que tout mon espoir reposait sur ces animaux qui du reste servaient à nous entretenir, ta mère, toi et moi-même. Or, je n'ai personne pour me venger, je n'ai pas de garçon, je n'ai que toi et tu es une fille. Tout mon espoir est parti et je vais mourir.

La fille lui répliqua :

— Père, tu n'as pas besoin de tant de lamentations, veux-tu me donner un cheval et me permettre d'aller à leur poursuite?

— Non, ma fille, ne pense jamais à cela. Perdre mes bœufs, mon cheval et toi-même, jamais je ne saurais souscrire à une telle idée. Laisse-moi me morfondre en regrets jusqu'à la mort et ne songe jamais à te lancer à une poursuite sans issue. Je ne te laisserai jamais le faire.

Après avoir insisté sans succès, la fille décida de passer outre. Prenant par une porte dérobée, elle entra dans l'écurie, prit le cheval, pénétra dans la chambre, prit le fusil, la cartouchière chargée, la corne à poudre, sella sa monture qu'elle enfourcha, se fraya un passage derrière et disparut au galop de son étalon :

— *Maca Bane Mag Diégui Ab Naig, Sondiane May Daral* ⁹, tel était le chant que traduisaient les pas du cheval à travers la brousse.

Poursuivant son galop, le cheval passa la nuit à courir jusqu'au petit matin. L'amazone aperçut au loin le nuage de poussière soulevé par les bœufs en marche. Elle descendit de son coursier, souffla un peu, resserra les harnais, chargea son fusil. Après être remontée à cheval, elle partit au galop vers les pilleurs. Les pas du cheval recommencèrent leur chant jusqu'au moment où la fille arriva tout près des ennemis. Elle déploya alors le drapeau rouge qu'elle

avait et les interpella. Tous se retournèrent et le souverain dit :

— Cette fille qui cavale derrière nous avec son drapeau rouge n'a pas l'air de vouloir la paix, mais quand elle sera là, je la réduirai en poussière, je la ferai disparaître comme un fétu de paille.

L'amazone arriva en trombe, traversa l'armée du Djoloff, puis se retourna pour leur faire face et dit au roi :

— Que je ne vous surprenne pas ! Vous êtes des hommes et je suis une femme, mais vous allez voir aujourd'hui que je suis une femme au pagne bien serré.

Le roi lui répondit :

— Je connais des genres de femmes comme toi, on les nomme Ndiadiry ¹⁰, seulement, tu verras qu'ici tes actions seront nulles. Chez moi, le chat n'a jamais bu de lait. A ces mots, la femme guerrière épaula son fusil et Boum-Boum la balle partit et chanta :

— *Faradia Marédia Bou Thi Benne dou Desse* ¹¹.

Quand toute l'armée ennemie fut anéantie, elle se donna une petite tape sur la cuisse et tout le troupeau la suivit jusqu'à la maison. De retour chez elle, la brave fille cria :

— Père, viens donc attacher les bœufs et voir les vaches que tu pourras traire.

— Ah ! ma fille te moques-tu de moi ? Les bœufs, je ne compte plus les revoir, pourvu seulement que les ravisseurs ne reviennent pas.

Sur ces entrefaites, les vaches meuglèrent, de même que les bœufs et les veaux, toute l'atmosphère se remplit de cris. La mère sortit et dit :

— Pourtant la demoiselle a bien raison, les bêtes sont bien là.

D'un coup, le père se leva et porta les doigts aux yeux. Il se les frotta énergiquement, riti... riti... Huit biches et un petit faon en sortirent, et il les écarquilla pour voir ses troupeaux. Il esquissa un sourire si large que tous les arbres se déracinèrent pour tomber dans la bouche du vieux.

Alors, il vint traire celles des vaches qu'il pouvait traire et les autres, il les laissa là-bas.

Le lendemain, le souverain du Nord vint prendre les troupeaux.

Le père suivit les traces et comprit très vite qu'un malheur lui était encore arrivé. Il recommença ses pleurs; heurtant les cailloux et tombant dans les buissons jusqu'à la maison. Il trouva sa fille en train de préparer les condiments pour le repas du soir. En voyant son père dans ce piteux état, la fille cria :

— Père, qu'y-a-t-il encore et pourquoi ces pleurs?

— Oh, ma fille, les bœufs ont été de nouveau enlevés.

— Cesse tes pleurs, père. Tes ennemis sauront que tu comptes sur un sûr défenseur.

Elle se leva, reprit son armement, enfourcha son cheval et s'élança en direction des ravisseurs. Les pas du cheval résonnèrent dans leur chant d'espoir et bientôt l'amazone se trouva encore à côté de l'armée ennemie. Elle déploya comme de coutume son drapeau rouge. Ils se retournèrent tous et le roi déclara :

— Cette cavalière qui nous tend son drapeau rouge est une ennemie qui cherche la bagarre. Mais attention, quand un combattant se fait surprendre, il ne mérite même pas la poignée de nourriture qu'il se porte à la bouche.

Un griot surenchérit en disant :

— Oui Sire, lorsqu'un lutteur entend une semaine

durant, l'annonce de son combat, s'il est terrassé, il ne peut attribuer sa défaite à la surprise.

Ils prirent donc la décision de combattre. La fille prit encore son fusil et, d'un coup, elle déchargea les deux canons sur ses ennemis. La balle partit et comme la première fois, elle toucha et étendit tous les guerriers ennemis. Les bœufs firent encore le retour sous la direction de l'incomparable fille.

Ainsi donc, tous les souverains y passèrent jusqu'au dernier. Celui de l'Occident, ayant appris l'anéantissement de tous ses collègues se dit :

— Il paraît que ce vieil éleveur a une fille extraordinaire qui met en déroute toutes les armées qu'on lui oppose. Pour ma part, j'irai razzier cette famille omnipotente. Mais, auparavant, je ferai décapiter le père, la mère et la fille. Je prendrai les bœufs que j'amènerai dans mon royaume sans autre forme de procès.

La nuit, la fille vit en rêve ces projets machiavéliques. Le lendemain elle raconta tout à son père et leur dit de désertier la maison et d'aller passer la journée là-bas dans les buissons, en pleine brousse.

— Ce perfide saura que je ne suis pas une femme qui peut être maniée par n'importe qui, ajouta-t-elle.

L'armée pillarde arriva donc et commença par fouiller la maison. Personne! On fureta dans tous les coins : pas une vie. Le roi dit alors :

— Mais ces gens ont pris la fuite. Ils ont eu peur et se sont enfuis abandonnant leurs bœufs.

Les troupeaux furent encore pris et en route vers le royaume du ravisseur. La fille guerrière vint à son père et lui dit :

— Père, le souverain de l'Occident vient de s'emparer de toutes nos bêtes. Mais ne te fais pas de

mauvais sang, car je ne suis pas une personne à me laisser faire. Avant le dîner, il saura qui je suis.

Elle entra aussitôt dans l'écurie et sella son cheval Maga Nelh ¹², se mit dessus armée de son fusil et de sa corne à poudre. En route et au galop. Les sabots résonnèrent une fois de plus dans leur chant singulier jusqu'au soir. Elle atteignit les ravisseurs et les interpella. Tous se retournèrent et reçurent l'ordre d'attaquer sans attendre. Mais un gros bosquet flanquait la route à cet endroit. L'amazone le contourna comme une flèche, se retrouva par derrière, épaula et Boum-Boum, la balle partit en sifflant, *Faradia Maradia Bou Thie Benne Dess*, (pan, pan, qu'il n'en reste pas un seul), jusqu'à ce que tous les guerriers soient exterminés. Alors, elle reprit ses troupeaux et se dirigea vers le village. Sur le chemin du retour, elle sentit des malaises, car elle était enceinte. Comprenant qu'elle était au travail, elle prit deux pagnes qu'elle s'attacha fortement l'un sous le bas-ventre, l'autre au niveau du cœur et accéléra son allure. Quand elle fut arrivée à la maison, elle descendit de cheval et demanda à sa mère de lui donner de l'eau. Elle but et aussitôt accoucha : c'était un garçon.

Le nourrisson poussa trois cris : *Ou hais! Ou hais! Ou hais!* La mère accourut très vite et félicita sa brave fille :

— Que Dieu te bénisse ma fille. Les services que tu as rendus à ton père sont inoubliables. Sois sûre qu'avec les prières de tes parents, tu vivras toujours dans des flots de bonheur.

Au même moment, il y avait dans la maison une poule et son petit poussin. Partout où cette poule grattait avec son poussin il en sortait de l'or et de l'argent. Au moment où la mère de l'accouchée s'ap-

prêtait à prendre le nouveau-né pour le baigner et lui couper le cordon, un aigle plongea sur le précieux poussin et l'emporta. Le poussin se débattait et poussait des cris :

— *Thipe! Thipe! Thipe!*

L'aigle volait toujours et bientôt couvrit une distance énorme.

Alors, brusquement le bébé se leva, prit le fusil, épaula et tira. Le rapace, touché, tomba. Le poussin était délivré. La grand-mère lui dit :

— Oui, je savais bien qu'après ta naissance tu ferais parler de toi.

Le conteur demande à l'assistance, laquelle de ces deux personnes (la mère ou son fils) a accompli la plus grande prouesse?

48. UN MENTEUR RENOMMÉ ¹³

Il était une fois un homme fort réputé pour le mensonge. Sa femme accoucha d'un garçon. Le père se mit à pleurer. On lui demanda la raison. Il déclara qu'il pleurait parce qu'il savait qu'il n'aurait jamais d'héritier capable d'incarner ses talents de menteur. L'enfant se leva et lui dit :

— Papa, ne t'en fais pas, tu viens d'avoir le digne héritier que tu attendais.

L'homme se rassura et éleva son enfant en lui apprenant tout ce qu'il savait en fait de mensonge. A sa mort, l'enfant prit le cheval qu'avait laissé son père et se proposa d'aller le vendre au roi. Auparavant, il prit trois perles d'or que sa mère avait gardées

et les enfonça dans l'anús de son animal. Le voilà chez le roi où il déclara que son cheval avait des excréments en or et qu'il le vendait très cher. Le roi s'offrit pour l'acheter.

— Tu me donneras, Sire, la moitié de tes biens et tant que le marché ne sera pas conclu, je prendrai tout ce que l'animal pourra laisser tomber comme or.

— Nous sommes d'accord, répliqua le roi.

Il commença à faire creuser un grand trou pour recueillir les précieux excréments de son cheval. Celui-ci ne tarda pas à produire une perle d'or que l'enfant empocha sous le regard intéressé du roi. Une deuxième perle sortit, puis une troisième, achevant de convaincre le monarque qui abandonna la moitié de ses biens au menteur. Il s'employa alors à nourrir son cheval et au bout d'une semaine, il envoya ses lieutenants voir la quantité d'or produite par l'animal. A leur arrivée, aucune trace d'or; le trou était bourré de fumier! Ils en rendirent compte au roi.

— Qu'on m'amène ce menteur. Il paiera cher son forfait, car je lui ferai couper la tête.

On alla cueillir le menteur, qui, humblement se présenta chez le roi en compagnie de sa femme.

— Qu'as-tu fait, fils de menteur? Tu as osé tromper le roi, ta tête va tomber!

— Sire que votre Majesté ne s'emporte pas! Me couper la tête ne servirait à rien car j'ai avec moi une touffe qui bien vite me redonnerait la vie. Si vous ne me croyez pas Sire, je vais égorger mon épouse et, devant vous, grâce au pouvoir magique de cette touffe, vous allez la voir ressusciter sans peine.

Il décapita sa femme et la frôlant trois fois avec la fameuse touffe, la femme éternua et aussitôt, se releva. La femme portait au cou un sachet de sang

que le mari avait percé, donnant l'impression de décapiter sa compagne.

Le roi émerveillé lui dit, la figure détendue :

— Vends-moi cette touffe.

— Je veux bien Sire, à condition que votre Majesté accepte de m'abandonner le reste de ses richesses.

Le roi accepta et aussitôt l'échange fut fait; le menteur s'éloigna avec ses biens et ses sujets. Le roi ne tarda pas à expérimenter sa nouvelle trouvaille en faisant sauter la tête de sa femme. En vain, il ne put la ranimer. Fou de rage, il demanda qu'on lui amène le menteur. Mais comme il n'avait plus ni sujets, ni richesses, il fut déchu et le menteur devint roi à sa place.

(Raconté par une femme.)

CHAPITRE III

LES TROIS PHÉNOMÈNES ¹

49.

Il était une fois trois hommes. Le premier était si réputé dans l'art de donner des coups de pied, qu'on l'expulsa de son village. L'habileté du second dépassait toute mesure, ce qui lui coûta d'être chassé. Quant au troisième, il était trop malin. Ils se rencontrèrent et lièrent amitié après avoir narré chacun la raison de leur expulsion. Ils allèrent ensemble et marchèrent pendant très longtemps à travers bois. Bientôt la soif les prit mais ils ne purent trouver aucune source, aucune rivière. Ils s'arrêtèrent et se concertèrent.

— Eh bien! Que chacun fasse preuve de ses possibilités et nous verrons comment éviter une mort due à la soif.

Le premier se leva et sans attendre donna un coup de pied si violent qu'il forna un puits dont l'eau très abondante scintillait tout au fond. L'homme habile inclina aussitôt le puits et chacun d'eux put se désaltérer avec plaisir. Au moment de partir, le malin

réussit à enlever le puits qu'il prit sur l'épaule pour, dit-il, ne plus avoir à tomber en détresse à cause de l'eau.

On demande lequel de ces trois hommes mérite le plus l'admiration ².

50.

Ils étaient trois compagnons qui allaient en voyage. Ils marchèrent pendant longtemps dans la brousse, loin de toute vie. La soif les prit et ils ne purent trouver la moindre source :

— Qu'allons-nous donc faire? dit l'un deux. Mourrons-nous de soif?

Le premier proposa :

— Je puis par un coup de talon au sol, forer un puits.

— Quand tu l'auras fait, dit le second, je l'inclinerai pour permettre à tout le monde de se désaltérer.

Le troisième dit à son tour :

— Quand nous aurons fini d'étancher notre soif, je m'engagerai alors à porter le puits et ainsi nous aurons toujours de l'eau avec nous.

Ainsi dit, ainsi fait, et l'on demande lequel des trois a accompli la plus grande prouesse?

(Raconté par Rotti Sy.)

51.

Il y avait trois hommes expulsés de leur village respectif.

Le premier avait les yeux si rouges qu'il lui suffisait de regarder une case pour qu'aussitôt elle prît feu.

Le deuxième pouvait faire une mare d'urine chaque fois que l'envie l'en prenait.

Le troisième, quant à lui, avait un pénis si long qu'il pouvait le tendre sur plusieurs mètres.

Les trois hommes se rencontrèrent et décidèrent de vivre ensemble. Ils construisirent une belle case.

Dès qu'elle fut achevée, le premier y jeta un coup d'œil, ce qui eut pour conséquence de l'incendier.

Le second l'arrosa aussitôt et finit par noyer les ruines dans une mare immense.

Le troisième étendit son sexe qui leur servit de pont pour passer sur l'autre rive.

Lequel des trois phénomènes a le plus de mérite ³?

(Raconté par Aby Niang.)

52.

Trois jeunes gens s'étaient rencontrés dans un village. Le premier venait de M'Backe, le second de

Diourbel, le dernier de Kaolack ⁴. Ils se firent héberger ensemble et commencèrent à dormir dans une case. Ils dormirent ainsi jusqu'en plein jour, et se réveillèrent. Ils se posèrent mutuellement des questions. C'est au premier qu'on demanda :

— Compère, quel est donc le but de ton voyage?

— Moi, j'ai les yeux si rouges qu'on m'a chassé de mon village.

— Et toi, camarade?

— Moi, je pisse si abondamment que les habitants de mon village ont fini par m'expulser.

Le troisième quant à lui avait le sexe si long qu'il ne pouvait plus vivre dans son village.

Nous pouvons donc aller ensemble, dirent-ils.

Ils marchèrent ensemble toute la journée. Vers le soir, ils arrivèrent devant un tourbillon qui n'a jamais eu d'égal. Ils s'arrêtèrent stupéfaits, ne sachant que faire. Ils se concertèrent et décidèrent chacun de faire preuve de leur talent. L'homme aux yeux rouges les écarquilla et des gerbes de flammes en jaillirent, qui incendièrent la brousse et en firent un immense brasier qui fit l'étonnement de toute la contrée. Le pisseur s'accroupit et déversa des flots tels qu'une immense mer couvrit tous les lieux environnants. Il était désormais impossible de passer. C'était maintenant le tour de l'homme au sexe démesuré. Il défit son pantalon et en sortit un pénis si long et si gros qu'il en fit un collier dont il s'enroula. Les deux montèrent dessus et ainsi ils purent traverser la mer et continuer leur route.

Quel est parmi ces trois champions, celui qui a fait la plus grande prouesse?

53.

Trois hommes allaient de compagnie.

Le premier avait été chassé de son village à cause de son amour trop exagéré pour les femmes.

Le second en raison de son adresse incomparable dans le maniement des sabres.

Et le troisième à cause de sa gourmandise.

Ils allèrent ensemble et marchèrent longtemps dans la forêt. Fatigués, ils s'arrêtèrent au pied d'un baobab dont le tronc était si énorme qu'on ne pouvait en faire le tour. Là, ils s'assirent pour se reposer. Au bout d'un temps, l'amoureux travailla en imagination et se mit en érection. Il alla planter son sexe dans le trou du tronc et l'arbre bascula sous l'effet de la pression.

Le second saisit son sabre et ne manqua pas de réduire le baobab en menus morceaux, que le troisième s'empressa d'avalier entièrement.

Lequel de ces trois hommes a accompli la plus grande prouesse?

54.

Il était une fois trois jeunes gens.

Le premier était tellement bagarreur qu'il ne pouvait plus rester dans son village et en était sorti.

Le second était si gourmand qu'on le fit sortir de son village.

Le dernier avait un penchant très exagéré pour les femmes.

Ils se rencontrèrent en pleine brousse et chacun raconta le motif pour lequel il avait été expulsé de son village. Ils s'assirent à l'ombre d'un arbre. Vint à passer un vieux qui demanda à chacun ce qu'il désirait. Le premier dit :

— Moi, j'aime trop me battre et c'est ce qui m'a valu d'être chassé de France.

L'autre déclara :

— Moi, je suis si gourmand qu'on m'a chassé de M'Backe.

Et le dernier dit :

— Moi, je suis tellement amoureux que j'ai été expulsé de Saint-Louis.

— Bon, dit le vieux, je me ferai fort de donner à chacun de vous ce qu'il aime le plus et cela jusqu'à l'excès.

Ils se mirent en marche vers le village. A environ cinq kilomètres, le vieux les fit attendre sous un baobab. Il alla au village et fit battre le tam-tam :

— Que tous les hommes s'arment de fusils, de lances et de couteaux, que toutes les jeunes femmes se parent de la plus belle manière et qu'on fasse sortir de toutes les cuisines un plein plat de nourriture. Ensemble, suivez-moi!

A un kilomètre, c'est l'amoureux qui, le premier aperçut le cortège. Il souleva son pénis, le planta dans un baobab qu'il fit basculer.

Le bagarreur prit son sabre et d'un coup découpa le baobab en petits bouts.

Quant au gourmand, en un rien de temps il avala tous les morceaux qui jonchaient le sol.

Le roi se retourna vers eux et dit :

— Messieurs, regagnez vos villages, je ne puis vous satisfaire.

55.

Il y avait une fois trois hommes.

Le premier était si friand de viande qu'on ne put s'empêcher de l'expulser de son village.

Le deuxième avait un penchant si exagéré pour les arachides qu'on ne pouvait pas non plus le tolérer dans son village.

Quant au dernier, son amour des femmes dépassait toute mesure : ce qui lui valut d'être chassé de chez lui.

Ils se rencontrèrent et contèrent chacun le motif de leur expulsion. Scellant leur amitié, ils décidèrent de rester ensemble. C'étaient tous des hommes. Ils marchèrent toute une journée avant d'entrer dans un village où ils passèrent la nuit. Le lendemain soir au moment du coucher, ils allèrent trouver le chef du village pour lui demander asile.

— Mais pourquoi donc avez-vous été chassés de chez vous? leur demanda le chef du village.

Et chacun de dire :

— Moi, j'aime trop la viande, et les gens de mon village ne peuvent plus me supporter.

— Mon penchant pour les arachides est tel que mes concitoyens m'ont expulsé.

— Quant à moi, dit le troisième, c'est à cause des femmes que j'ai été chassé de chez moi.

— Bon, dit le chef; je pourrai vous héberger. Restez avec moi et vous serez satisfaits.

Le lendemain, il fit battre le tam-tam et rassembla ses administrés :

— J'ai trois étrangers, leur dit-il, et chacun d'eux m'a raconté le motif pour lequel il a été chassé de chez lui. Je crois être en mesure de leur donner satisfaction et je les héberge.

Pour le premier, je veux que chaque chef de carré fasse sortir la plus grosse de ses marmites, qu'on la remplisse de viande que l'on fera cuire pour mon hôte.

Pour le deuxième, qu'on ouvre le grand hangar d'arachides et qu'on l'y enferme.

Quant au troisième, qu'on lui prépare une grande case, qu'on y installe dix couchettes avec sur chacune une jeune fille de dix-huit ans, forte et résistante.

Ainsi dit, ainsi fait et chacun des hôtes fut invité à montrer ses capacités.

Le lendemain, l'homme de la viande avait déjà fini de vider les dix marmites où bouillait la viande.

L'homme du hangar avait croqué toutes les graines.

Quant au troisième, chacune des demoiselles était en train de crier :

— Qu'on me donne une houe, je préfère aller passer la journée au champ.

Stupéfait, le cultivateur poussa un cri si long et si lugubre que les trois hôtes furent chassés, non sans amertume, parce qu'ils venaient de réveiller leur appétit.

(Raconté par Dame Niang.)

56.

Ils étaient trois.

Le premier avait un goût très exagéré des arachides.

Le deuxième aimait par-dessus tout le mil.

Quant au troisième, on l'avait expulsé à cause de son penchant pour les femmes.

Ils allèrent ensemble trouver le roi et lui contèrent chacun le motif de leur expulsion. Le roi se proposa de les satisfaire.

L'amoureux fut placé dans un enclos rempli de jeunes femmes.

Le mangeur de mil fut enfermé dans un grand magasin.

Et pour le troisième, on ouvrit les portes d'un grand entrepôt d'arachides.

Chacun passa la nuit dans son endroit.

Le lendemain, l'homme des femmes avait réussi à donner à chacune un bébé.

Chez l'homme du mil, on ne trouva plus que du son.

Et chez le troisième, on ne pouvait même plus trouver une coque d'arachide.

Lequel de ces trois personnages vous paraît être le plus fameux ⁵?

(Raconté par M'Bene Niang.)

TROISIÈME PARTIE
RIVALITÉS ET PUNITIONS

CHAPITRE I

CHEZ LES ANIMAUX

57. LE SINGE ET LE CHIEN

Le singe et le chien décidèrent un jour de cultiver un champ en commun. Ils défrichèrent un bon lopin et aux premières pluies semèrent du mil. Ils se mirent à cultiver et à bien s'occuper de leur champ, lequel promit une belle récolte. Juste au moment où les épis commençaient à paraître, le singe dit au chien :

— Compère, j'ai envie de prendre ma part que je veux saccager.

Le chien lui donna une partie du champ qu'il ne tarda pas à détruire. Le chien quant à lui s'occupa de sa part qu'il entretint jusqu'à la moisson. Le singe se présenta encore et dit :

— Compère, je veux avoir ma part.

Le chien, encore une fois s'exécuta et le singe se donna de nouveau le malin plaisir de détruire ce qu'il avait reçu. Après la récolte, le chien mit son mil en gerbes et prépara ses greniers. Une fois de plus le singe se présenta devant le chien pour réclamer sa part. Le chien, sans mot dire lui donna encore sa part

qu'il saccagea avec ravissement. Quant à son compagnon, il mit son mil dans des greniers, qu'il plaça en lieu sûr.

Pour la quatrième fois, le singe vint demander sa part. Le chien lui dit alors :

— Singe, j'estime que tu n'as plus aucune part à me réclamer. Lorsque les pieds de mil ont grandi, je t'ai donné ta part, que tu as saccagée. A la veille de la récolte, je t'ai donné ta part, que tu as saccagée. Une fois formées les gerbes de mil, je t'ai donné ta part que tu as vite fait de détruire. A présent ne me réclame plus rien, car le reste m'appartient.

Le singe n'eut rien d'autre à faire que de monter sur le grenier pour commencer son action néfaste. Le chien aboya et tous les chiens d'accourir autour du grenier. Le singe poussa alors un cri qui rassembla tous les quadrumanes de la région. Le plus gros d'entre eux et sans doute le plus impertinent sauta sur le grenier et saisissant de ses deux mains les épis de mil s'exclama :

— *Seukh né wessar*¹.

Les chiens alors engagèrent la bataille et le premier de la meute, prenant un singe comme bâton, fit s'enfuir tous les autres. Le gros singe, se voyant seul et entouré de tous côtés par des crocs menaçants, glissa rapidement jusqu'à terre et se sauva, poursuivi par un chien. Tout en courant, il cria :

— *Sibi ga thia walo*².

Arrivé au pied de cet arbre géant, bien vite il fut au sommet. Le chien ne pouvant monter se coucha par terre et attendit les yeux à demi clos. Il resta si longtemps dans cette position que le côté qui touchait terre fut la proie des termites. Le singe croyant son ennemi mort, eut le courage de descendre. C'est

ce qu'il ne fallait pas faire. A peine avait-il posé le pied par terre qu'il fut balayé comme un fétu de paille.

58. LE SINGE ET LE CHIEN

Le Chien et le Singe rivalisaient pour la main d'une fille qu'ils aimaient tous deux. Quand le chien arrivait chez la bien-aimée, il demandait toujours des nouvelles du singe :

— Tante, disait-il, le singe n'est-il pas venu ici?

— Si mon fils, il était là hier soir.

— Ah! je plains ce malheureux le jour où je le rencontrerai ici, il regrettera d'être venu au monde.

De son côté, le singe aussi, à chacune de ses visites ne manquait pas de dire :

— Tante, le chien continue-t-il à fréquenter ta fille?

— Bien sûr, il vient d'ailleurs de nous quitter.

— Mon Dieu! j'ai bien pitié de cet impudent, car le jour où nous nous rencontrerons ici, ce jour là, tante, tu verras que je suis digne d'être né.

— Pour sûr?

— Naturellement attendons la fin et tu verras.

Un beau jour, la rencontre eut lieu. C'est le chien qui arriva le premier. On le fait entrer dans la chambre et la causerie commença, allant du tout au rien. Bientôt, on aperçut le singe de loin dans sa démarche déséquilibrée. Le chien ne se fit pas prier pour se cacher sous le lit où il resta couché. Le singe arriva et les salutations s'engagèrent. La journée fut ainsi pas-

sée dans l'allégresse générale. Le soir, quand il voulut rentrer, sa belle-mère, lui dit :

— Non, mon fils, nous n'avons pas assez de toi, aujourd'hui tu vas passer la nuit avec nous.

— A Dieu ne plaise ! C'est bien là ce que je souhaitais le plus.

— Que veux-tu manger ce soir ?

— Tu me connais bien, mon plat préféré est le couscous au bassi³.

La vieille acheta donc ses trois kilos d'arachide et deux morceaux de poisson sec, prépara une sauce sans pareille et apporta le repas. Le singe en mangea avec beaucoup d'appétit. Il prit le crachoir tout en se caressant le ventre. Au beau milieu de la conversation, le chien se tira de sa cachette et fit une tape à l'épaule de son rival. Celui-ci d'un saut sans égal s'éleva et retomba lourdement devant son ennemi, les fesses mouillées et il n'avait encore rien fait. Ils se regardèrent fixement et le singe s'écria :

— Chien, te voilà, ah ! tu vas voir aujourd'hui que je te suis supérieur, avec ta gueule rougeâtre hérissée de longues dents et tes oreilles basses. Tu crois me faire peur mais tu sais bien que tu ne peux rien me faire et je vais tout de suite te le prouver.

Pendant qu'il parlait ainsi il glissait à reculons vers la porte pour s'enfuir.

Mais le chien restait vigilant et le surveillait étroitement. Tout d'un coup, vlan, le singe sauta du lit et tomba en direction de la porte. Le chien le saisit et l'envoya à terre d'un violent coup de tête. Ils s'empoignèrent et le singe laissa tomber quelque chose. Il s'échappa et s'éloigna de quelques pas quand l'animal aux crocs le trouva encore là-bas et lui asséna de nouveau un violent coup de tête. De nouveau, il

laissa tomber une crotte. Trois fois de suite, il s'épancha. Ils se séparèrent ainsi et s'en allèrent jusqu'au lendemain.

Le singe se présenta à la maison et déclara :

— Tante, as-tu assisté à la lutte d'hier soir? C'était vraiment tumultueux!

— Je sais en tout cas que ma cour est remplie de crottes.

— Elles proviennent sans aucun doute du chien, car il était vraiment fatigué.

— Ne le dis pas mon fils, le chien n'est pas là.

— Je te l'affirme avec force.

— Je puis pourtant vous départager.

— Et comment? Que vas-tu faire?

— J'ai avec moi une poudre magique. Si je la verse dessus, l'auteur des crottes verra tout de suite ses fesses brûler et devenir aussi rouges que des braises.

— Très bien, tante, allons mettre la poudre.

Ils arrivèrent sur le premier dépôt. La vieille se pencha pour verser la poudre quand vivement le singe lui tint la main en disant :

— Attention, tante, fais doucement, quand on a de la famille on ne s'empresse pas. Tu vois ici, quand je me suis pris avec le chien, la lutte était âpre, car on se terrassait mutuellement. Un moment je me suis touché les fesses qui étaient mouillées, c'est alors que je me suis rappelé que je m'étais régalé de bassi. Je crois que c'est moi, allons voir l'autre.

Ils arrivèrent sur le deuxième tas et la vieille prit une poignée de poudre qu'elle s'appropriait à verser :

— Que tu es pressée tante! L'empressement n'a jamais rien coûté que des regrets. Attends, là aussi quand nous étions en plein dans le feu de l'action, j'ai terrassé le chien, il a voulu se relever, l'effort que j'ai

fourni pour le maintenir m'a coûté, je crois, cet épanchement, allons encore voir l'autre.

Ainsi, ils allèrent de dépôt en dépôt, et le singe eut le même refrain. La vieille finit par crier à son hôte :

— C'est de toi, pauvre menteur que viennent toutes les crottes ⁴!

59. LES CHÈVRES ET L'HYÈNE

Des chèvres, un jour, avaient décidé d'élire domicile dans un endroit où la présence de Dieu ne se ferait pas sentir. L'hyène un jour, vint à passer. On lui apprit l'existence d'un village où vivaient des chèvres qui fuyaient la protection de Dieu. L'hyène décida d'aller leur rendre visite et prit son tam-tam. Arrivée devant ses hôtes, elle salua et battit du tam-tam en chantant :

— *Bandi Khole, Bandi khole* ⁵, c'est le diable qui vous a inspiré l'idée de vivre hors de la protection de Dieu.

Joignant le geste à la parole, elle dansa et fit danser les chèvres. Puis elle en abattit une qu'elle mit hors du cercle. Au bout d'un temps, elle leur dit :

— Bon, il fait nuit, allons nous coucher, demain nous continuerons.

Quand les chèvres furent parties, l'hyène retourna sur les lieux pour dévorer celle qu'elle avait abattue.

Le lendemain, ce fut la même chose. Tous les jours, l'hyène s'octroyait quelques victimes. Bientôt, le troupeau diminua sensiblement et les chèvres se concertèrent :

— Notre étranger a là un pouvoir magique et son tam-tam est en train de nous décimer. Il est temps de trouver une solution pour nous sauver. Où donc sont N'Dame, Sosette, Gnonle bate? Toutes sont disparues et chacune de nous peut les rejoindre. Nous allons donc quitter de lieu pour aller habiter ailleurs.

C'est depuis ce jour que les chèvres ont cessé de vivre à l'état sauvage pour se mettre sous la protection des hommes.

60. LA CHÈVRE ET SES PETITS

Il était une fois une chèvre qui avait mis bas cinq chevreaux, elle en aimait quatre. Son aversion pour le cinquième était totale. Chaque fois qu'elle revenait du pâturage, elle appelait :

— Sindakhe N'Dakhité, viens têter, Thienkête N'Dakhité, viens têter, Seynidienghé, viens têter, Alassane N'Daghème, viens têter, Yalla Séré ⁶ reste là, car lorsqu'on est empêché par Dieu on secontente de son sort.

A ces mots les quatre cabris vinrent tous têter à leur faim, puis s'en retournant, sautèrent autour du petit malheureux dont ils se moquaient, en lui disant :

— Pauvre petit malheureux, tu mourras de faim. Chaque fois que maman revient du pâturage, ses mamelles sont gonflées de lait que nous suçons à satiété pendant que toi tu te morfonds dans ton pitieux état.

A cela, le résigné répondait toujours :

— Dieu est grand, je suis là.

La mère chèvre continua à mener cette vie avec ses autres préférés qui ne cessaient de se moquer de leur misérable frère. Un jour, la grand-mère hyène l'ayant appris, vint se rendre compte elle-même de ce qui se passait. Elle se cacha derrière un buisson et attendit. Vers le soir, avec une traînée de lait derrière elle, la mère chèvre aux mamelles rebondies, s'avança et chanta :

— Sindakhe N'Dakhité, viens têter, Thienkète N'Dakhité, viens têter, Seynidienghé, viens têter, Alassane N'Daghème, viens têter! Yalla Séré, reste là, car lorsqu'on est empêché par Dieu, on se contente de son sort.

C'est alors que l'hyène vit quatre gros cabris luisants de graisse accourir pour têter. Bien vite, elle s'en retourna et dit à son fils :

— Je viens de faire une trouvaille sans pareille. Seulement, si tu ne fais pas vite tu risques d'être devancé par ceux de Thongor⁷. Ils vont arriver avant toi et alors tu auras perdu à jamais.

— Bon, maman, dès demain, nous irons voir ce que tu as trouvé et que tu qualifies d'exceptionnel.

Le lendemain, la mère hyène et son fils arrivèrent sur les lieux et attendirent le soir pour assister au même spectacle que la veille. L'hyène se dit :

— Je n'en crois pas mes yeux, est-ce là une chance ordinaire? Dieu seul est capable de m'offrir une aubaine si inattendue. Quelle chance!

Le lendemain, munie d'un gros sac, elle arriva la première, et entonna le chant d'appel de la mère chèvre. Les petits cabris au fur et à mesure de leur arrivée étaient étranglés et envoyés au fond du sac. Après le dernier, l'hyène toute heureuse s'en re-

tourna bien chargée. Peu de temps après, la mère chèvre, comme de coutume arriva et entonna son chant. Elle fut amèrement surprise d'entendre le petit malheureux lui répondre par cet air lugubre.

— Sindakhe N'Dakhité, l'hyène l'a dévoré, Tienkète N'Dakhité, l'hyène l'a dévoré, Seynidienghé, l'hyène l'a dévoré, Alassane N'Daghème, l'hyène l'a dévoré. Seul Yalla Séré est resté là. Celui que Dieu protège se contente de son sort.

A ces mots, mère chèvre comprenant son malheur se mit à sangloter. Elle pleura longtemps avant d'inviter le survivant à venir têter ses lourdes mamelles. Celui-ci répondit :

— Mère, je refuse la têtée, car tu me l'as toujours refusée. Maintenant, que tu as perdu tes enfants chéris, tu te retournes vers moi. C'est à mon tour de te dire non.

La mère chèvre fut fort embarrassée et pendant trois jours elle traîna ses mamelles gorgées de lait dont elle ne savait que faire.

A la fin du quatrième jour, le cabri eut pitié de sa mère et alla lui têter son lait.

La haine n'a jamais rien payé et il vaut mieux aimer son prochain plutôt que de le haïr.

(Raconté par Amsata Dieye et Deme Niang.)

61. LA VENGEANCE DU LIÈVRE

L'hyène et le lièvre, un jour, décidèrent de cultiver ensemble un champ de haricots. Ils se mirent à l'œu-

vre et bientôt apparurent les fleurs. Un jour, le lièvre arriva aux champs et eut la désagréable surprise de constater qu'une horde d'oiseaux pillards s'était abattue sur les champs et avait détruit la plupart des fleurs.

— Oh! s'écria-t-il, quel malheur pour nous. Les oiseaux auront tout pillé avant la moisson si nous ne prenons garde. Hyène, qu'en penses-tu?

— Eh! prenons la peine de le clôturer, c'est à mon avis le seul moyen de conserver ce qui reste.

— Bon! dit le lièvre, dès demain nous ferons la clôture.

Le lendemain, l'hyène, de bonne heure se leva et commença à couper des épineux qu'elle traînait sur les pieds de haricots, lesquels étaient naturellement tous arrachés. Elle continua ainsi jusqu'au dernier pied de haricots. Elle alla trouver son coéquipier, le lièvre qui, avait réussi à abriter ses haricots sans les arracher.

A la récolte, le lièvre eut un bon grenier qu'il remplit de graines de haricots. Bouki ⁸ de son côté, récolta trois graines qu'il s'empressa d'aller jeter dans le grenier de son compère en lui déclarant :

— Ami, je t'apporte le fruit de mon travail. Mets-le avec ce que tu as et le grenier nous appartiendra à deux.

— Parbleu! Tu m'apportes trois graines et tu veux que nous partagions mon grenier?

— Écoute-moi bien! Je t'ai apporté toute ma récolte. Ne me parle pas de trois graines.

— J'accepte, faute de pouvoir faire autrement. D'ailleurs, s'il en est ainsi, je te laisse avec toute la récolte dont tu peux disposer comme il te plaira.

— Louange à Dieu. On dit bien que la chance sourit à tout le monde, au moins une fois dans sa vie. Pour ma part, elle vient de me sourire et j'entends en profiter au maximum.

Bouki ne tarda pas à voir sa femme :

— Femme, puisque les vivres se réduisent désormais aux haricots, et que Dieu nous a donné une si belle récolte, achetons un fût d'huile et la vie sera belle.

Le lièvre, de son côté, réfléchit un peu et alla se payer un tam-tam. Chaque fois que Madame Bouki avait fini de préparer le repas, il s'approchait de la maison et battant du tam-tam, il chantait :

— *Koundoung!* c'est le roi qui m'envoie, *Koundoung!* chez Bouki, *Koundoung!* pour lui casser la tête, et lui boire la cervelle!

A ces mots, Bouki ne tardait pas à se lever pour crier à sa femme :

— Hé, ma bonne épouse, je n'attendrai pas qu'on me casse la tête. Si tu préfères attendre à cause du repas, je te dis adieu.

Aussitôt, il se sauvait. Le lièvre arrivait alors et prenant la marmite, il mangeait tout et s'en allait. Il continua ainsi à chasser l'hyène qui, visiblement maigrissait. Un jour, une vieille femme l'interpella :

— Mon fils, j'ai pitié de toi. Je vais te donner un conseil. Si tu l'acceptes, tu pourras te débarrasser de ton épouvantail « *Koundoung* ».

— Ma bonne mère, ne me trompe pas.

— Tu vas appeler l'éléphant à ton secours. Si tu arrives à le faire venir, tu lui prépareras un bon repas et sois sûr que tu ne verras plus ce qui te fait peur.

— Bon, merci bonne mère, je le ferai.

Aussitôt, Bouki alla quérir Nièye l'éléphant qu'il

invita chez lui. L'éléphant arriva et Bouki ne tarda pas à lui demander ce qu'il réclamait.

— Avant de dire quoi que ce soit, je te demande d'abord de me préparer un bon repas. Après quoi l'on verra.

Madame Bouki se mit aussitôt à la cuisine et bientôt le repas fut prêt. Le lièvre s'approcha avec son tam-tam. Il entonna son chant. L'éléphant, à peine avait-il entendu le chant et les coups de tam-tam qu'il s'élança, emportant la carcasse de la case en guise de chapeau. Bouki et toute sa famille le suivirent. L'éléphant fuyait à toutes jambes. C'est alors que l'hyène s'écria :

— Quel malheur, moi qui croyais trouver un protecteur! J'avais bien raison de fuir ce buveur de cervelle.

62. LE LIÈVRE ET L'HYÈNE

C'était au temps de la grande famine. On apprit qu'à N'Bakob, le marché était bon et qu'on y trouvait tout ce que l'on voulait en mil et niébés⁹. On pouvait aussi y écouler facilement tout ce qu'on avait à vendre. C'était juste en cette période d'hivernage où les gens n'ont rien à manger jusqu'aux prochaines récoltes. Le lièvre, un jour, se présenta chez l'hyène sa voisine et lui conta la nouvelle. Celle-ci s'écria :

— Ah! quelle bonne nouvelle tu m'apportes ici! Comme dit le proverbe : c'est un breuvage sucré, quiconque s'amuse à lever la tête risque de maigrir. Qu'allons-nous donc faire? questionna-t-elle.

— Eh bien! puisque nous n'avons rien à vendre, nous allons y conduire chacun notre mère.

La mère de Bouki ayant appris les propos des deux camarades s'empressa de dire à son fils :

— Tu as la fâcheuse habitude de m'emmener partout où tu crois pouvoir trouver quelque chose, mais je te mets en garde, aujourd'hui, je n'irai nulle part.

— Mère, je t'en prie, ne me tiens pas un tel langage; il faut que nous allions ensemble. Tu sais que dans la maison il n'y a plus rien à se mettre sous la dent. Tu le vois d'ailleurs, chaque fois que c'est au tour de ma femme de cuisiner, elle n'épargne rien et pourtant nous n'arrivons pas à goûter quelque chose.

Le lièvre de son côté prit sa mère et les voilà prêts pour le départ. L'hyène acheta dix mètres de corde pour attacher sa mère et son compère acquit une pelote de fil de coton cardé. Chacun attacha sa mère et ils arrivèrent au marché et déclarèrent ce qu'ils avaient à vendre. Pour chaque mère, un âne chargé de mil suffira. Un acheteur se présenta et après marchandage leur demanda de fixer à un prix chaque animal.

Leuk ¹ sortit sa pelote qu'il tendit à Bouki en lui disant :

— Attache ta mère avec ce fil.

— Non, j'ai une corde pour ma mère. Tu peux t'en servir pour ta mère.

A peine avait-on fini d'attacher la mère lièvre, qu'elle fit deux bonds, cassa la ficelle, et, ventre à terre s'élança en direction de la maison.

Leuk, se tournant vers son compagnon lui cria :

— Quel malheur! mon frère! Que ferons-nous? Cette maudite mère vient de s'échapper. Comme je suis désolé.

— Ne t'afflige pas outre-mesure, lui dit l'hyène, ma mère suffira au moins pour cette fois-ci.

Bientôt, on leur donna un âne bien chargé et les voilà sur le chemin du retour. Tout à coup, l'hyène aperçut sur le bas côté de la route un cadavre de cheval. Elle ne se fit pas prier et sauta dessus. Sa gourmandise légendaire la détourna complètement de la charge de mil que le lièvre s'empressa de diriger vers sa maison. Une fois arrivé, il déchargea l'âne, lui coupa la queue et aussitôt rebroussa chemin, courant à la rencontre de son compagnon de route. Il s'arrêta au bord d'une termitière et après avoir introduit la queue dans un des trous, commença à faire semblant de s'épuiser en effort inutile.

Au bout de quelque temps, Bouki, se rappelant qu'il était avec quelqu'un s'écria :

— Ah! il est maintenant grand temps de partir; je suis sûr que Leuk est en train de s'inquiéter de mon sort.

Elle partit comme un trait et bientôt aperçut le lièvre qui lui lança :

— Hé! Bouki! Au secours, viens vite, un malheur nous est arrivé, J'ai suivi l'âne jusqu'à cette termitière où il s'est engouffré avec la charge de mil. Je n'ai eu que le temps de me cramponner à la queue et je suis à présent à bout de force; fais vite et vole à mon secours.

A ces mots, l'hyène arriva et saisissant la queue, tira de toutes ses forces. Elle se retrouva avec une queue fraîchement coupée entre les mains. Leuk battant des mains lui cria :

— Malheur! tu lui as coupé la queue! Nous voilà perdus, l'âne est parti pour de bon. Qu'allons-nous faire?

— C'est très simple, répliqua l'hyène. Nous allons emprunter des pelles et démolir la termitière. Il n'est pas question d'abandonner une charge de mil qu'on ne peut avoir qu'en vendant sa mère.

Ils prirent donc chacun une pelle et se mirent au travail. Vint à passer un lion qui leur demanda ce qu'ils faisaient. Ils lui racontèrent leur mésaventure, et il proposa de les aider. Prenant la pelle, le lion se baissa, écarta les pattes en laissant pendre un bon gousset de testicules tout luisants. Le lièvre qui était muni d'un couteau tranchant examinait attentivement les testicules du lion qui commençait à transpirer. Un instant après, il les lui trancha net. Le lion s'éleva d'un bond et retomba.

— C'est toi qui les lui as coupés, lança le lièvre à l'hyène qui n'eut pas le temps de s'expliquer. Le roi de la forêt l'avait déjà réduite en bouillie.

Le lièvre perfide s'était déjà éloigné. Arrivé chez lui, il chercha un petit tam-tam dont il remplaça la peau par le cuir obtenu en tannant la peau des organes du lion. Muni d'une baguette, il tapa sur le tam-tam et chanta :

— Ce petit tam-tam que j'ai avec moi, il n'est pas fait avec une peau de bouc, pas plus qu'avec une peau de vache. C'est avec les testicules d'oncle Gaïndé ¹¹ que je l'ai recouvert, ces testicules que je lui ai dérobés quand il creusait la termitière.

Une hyène l'ayant entendu s'approcha et dit :

— Hé! lièvre, j'ai appris que tu as un tam-tam extraordinaire. Veux-tu me le vendre?

— Ha! non! pas question. Mon tam-tam est trop original.

— Si! tu vas me le céder, car je dois affronter le

lion dans un combat de lutte ¹² que tout le monde attend avec impatience. Il me faut ce tam-tam.

Au cours de ce combat, elle devait s'opposer au lion dont on avait arraché les testicules. Elle insista tant et si bien que le lièvre finit par lui laisser le tam-tam contre trois colliers en perles de nacre.

— Dis-moi maintenant comment on bat ton tam-tam.

— C'est très simple, mon frère, tu attendras d'être dans l'arène. Quand tu verras le lion battre son tam-tam et se faire applaudir, tu profiteras d'un moment de silence pour donner trois coups de baguettes avant de chanter : Ce petit tam-tam que j'ai avec moi, il n'est pas fait avec une peau de bouc, pas plus qu'une peau de vache. C'est avec les testicules d'oncle Gaïndé que je l'ai recouvert, ces testicules que je lui ai dérobés quand il creusait la termitière. Puis tu battras très fort pour danser.

— Bon, cela est très facile à retenir. Je comprends et je n'oublierai pas. Merci.

Vint le jour du combat. La place publique était noire de monde. Le lion se trouvait déjà dans l'arène depuis un bon moment. On le vit danser et faire plusieurs tours de piste au rythme des tam-tam, tout ruisselant de sueur. Quand il eut terminé, les gens dirent :

— Bouki, avant d'engager le combat, nous espérons que tu vas danser et nous faire entendre le son de ton tam-tam, comme ton adversaire vient de le faire.

— Bien sûr, qu'à cela ne tienne ! Je veux bien vous montrer ce que je puis faire à mon tour.

L'hyène commença à sauter, à danser, puis elle s'arrêta net.

Elle prit son tam-tam et donna trois coups de baguette. Puis elle entonna son chant. Mais à peine avait-elle fini que le lion lui administra une gifle qui la fit disparaître jusqu'au fin fond de la terre ¹³.

(*Raconté par Amsata Dieye.*)

63. LE LIÈVRE ET L'HYÈNE ¹⁴

Il était une fois une hyène, bête que tout le monde connaît pour sa gourmandise et son penchant exagéré pour la chair. Ayant appris un jour qu'à Sara les chevaux étaient nourris de viande, elle alla trouver son ami, le lièvre, et l'invita à la prendre comme monture, à la harnacher et à la monter en direction de Sara. Le lièvre ne se fit pas prier et le voilà sur son cheval improvisé qu'il faisait cabrer jusqu'au village. Là, il descendit et attacha son cheval à un pieu. L'hyène toujours empressée, se mit à hennir :

— *Yakh, Yakh! Yakh!* Des os! Des os! Des os!

Pendant ce temps, son cavalier est l'objet de marques de sympathie très attentives, de la part des hôtes.

L'hyène commença à faire tant de bruit que le lièvre fut obligé de venir la voir et lui dire :

— Mais hyène qu'as-tu donc? Qu'est-ce que tout ce tapage?

— C'est parce que je n'ai encore rien vu de ce que tu m'avais signalé et des odeurs me parviennent jusqu'ici. Je suis sûr que tu es en train de te régaler.

— Oui, seulement on vient de dire tout de suite

que le stock de viande ne suffit pas. On se prépare à égorger ce fameux cheval que tu vois là-bas en train de manger.

— Dans ces conditions, cher Ami, tu peux reprendre ton cheval, quant à moi, je demeure ici le reste de l'année.

64. LE CHAROIGNARD ET L'HYÈNE

L'hyène un jour apprit qu'au village de Lam Sarr, la viande était en abondance. C'était au temps de la famine. Elle invita le charognard à aller avec elle chercher pâture à Lam Sarr. Ils partirent ensemble et marchèrent pendant longtemps. L'hyène galopant et son compagnon planant vers le village d'abondance. Au bout de quelques jours, Bouki harassé, n'en pouvant plus, s'arrêta au pied d'un arbuste pour se reposer. Le charognard quant à lui continuait son vol vers le village. Tout à coup, se rendant compte que sa compagne ne le suivait plus, Tann ¹⁵ fit demi-tour et bientôt retrouva Bouki étendue au pied de son arbuste. Il chanta pour exhorter sa compagne de route au courage. Bouki chanta à son tour et se remit en route. Mais comme elle était gagnée par la fatigue, elle ne tarda pas à se recoucher au pied d'un arbre. Cette fois, malgré l'insistance de Tann, elle demeura épuisée et se contenta de demander au charognard de lui apporter sa part de viande et un peu d'eau.

Le charognard arriva seul à Lam Sarr, se régala de bonne chair, prit un morceau et revint sur ses pas.

Bouki était presque agonisante. Le charognard lui jeta le morceau de viande, qu'elle mangea très rapidement. Puis elle mourut. Le charognard se posa sur le cadavre, le dévora puis s'en alla vers son village, déclarant partout que les informations qu'il avait reçues de Lam Sarr, étaient très exactes.

(Raconté par Al-Hadj N'Diaga Niang.)

65. LA CHÈVRE, LE MOUTON,
LE CHAMEAU, L'ÂNE ET LA TORTUE

Ils décidèrent un jour de s'établir dans un village ensemble. Mais auparavant, chacun décida de se donner un rôle : la tortue serait chargée de la surveillance du feu, la chèvre de la recherche de l'eau et le mouton de préparer les repas. L'âne de son côté garderait la paille de mil et le chameau aurait sous sa responsabilité le grenier. Ainsi fut fait et chacun s'occupa de son rôle à la satisfaction de tout le village. Un jour, la chèvre étant allée au marigot, y rencontra l'hyène qui lui demanda d'où elle venait :

— C'est, lui dit-elle, du village que nous avons fondé depuis peu et qui prospère à la joie générale de tous.

— Et quels sont tes cohabitants dans ce merveilleux village?

— Je vis avec le mouton, l'âne, le chameau et la tortue.

— Bon, prochainement, je passerai vous rendre visite.

Dès que la chèvre fut partie, l'hyène courut chez le lion, lui conta ce qu'elle venait de savoir et le décida à aller piller le village, dont les habitants ne pourraient jamais se défendre. De retour à la maison, la chèvre raconta sa mésaventure en même temps qu'elle annonçait la visite de l'hyène. Ils se concertèrent et décidèrent de préparer une bonne marmite de viande pour leur futur hôte. Quelque temps après, l'hyène entra dans le village avec le lion. Tous les habitants disparurent, chacun dans sa cachette, et l'animal au pelage roux, se dirigea vers la marmite. Il prit un morceau et entendit une voix lui dire :

— Cette viande n'est point à toi.

Il chercha et finit par découvrir la tortue sous la cendre. Il la saisit, la tua et la mit dans le sac. La chèvre et le mouton s'étaient enterrés dans un trou, près de la porte. Mais la chèvre avait laissé une de ses cornes hors du trou et le lion au moment de sortir la heurta. Se retournant, il prit sa hache pour, dit-il, enlever ce pieu qui venait de le blesser. Un coup de hache, un autre, et la chèvre, ne pouvant supporter la douleur, bêla et le lion creusa, prit ses deux victimes tuées et les mit dans son sac. L'âne, de l'endroit où il s'était caché poussa un gros rire accompagné d'un pet rententissant, ce qui attira le fauve, qui le tua et le mit dans son sac. Enfin, le chameau voulut savoir si les deux carnivores étaient partis, fit un faux pas et le grenier se renversa avec lui. Aussitôt, le lion l'assomma et le mit dans son sac.

Ainsi prit fin la vie des paisibles habitants du merveilleux village.

CHAPITRE II

CHEZ LES HOMMES

66. LA FEMME DU ROI ET L'OISEAU

Une nuée d'oiseaux s'était abattue sur le village. Après y avoir séjourné quelque temps, toutes les familles d'oiseaux s'en allèrent à l'exception d'un seul volatile qui s'était attardé avec sa couvée. Ne sachant que faire, l'oiseau chanta :

— Tanghor! tanghor! Tous les oiseaux sont partis, tanghor! Ils m'ont laissé sous le baobab, tanghor! Les oisillons répondirent : « Riti, Riti, le bon roi Riti. »

Le roi s'intéressa au chant de l'oiseau et l'emporta avec ses petits. Il les plaça dans son palais et parcourut le royaume pour inviter les gens à venir écouter le doux chant de son oiseau. Mais pendant son absence, sa nouvelle épouse est venue voir l'oiseau.

— Oiseau, chante pour moi.

— Je veux bien, mais à condition que tu ouvres toutes grandes les portes et fenêtres de ce palais.

La jeune femme s'exécuta sans attendre. L'oiseau chanta, puis s'envola avec toute sa progéniture. La jeune reine mit à la place de l'oiseau une salamandre. Au retour, le roi se présenta devant la cage et dit :

— Bel oiseau, chante pour ton roi.

La salamandre répondit :

— Je ne puis chanter, guefeur! guefeur! Tel est mon art.

Le roi se fâcha et dit :

— Qui donc a osé venir ici pour laisser passer mon oiseau?

— C'est ta dernière épouse qui s'est présentée à l'oiseau après ton départ.

Fou de colère, le roi expulsa sa femme après l'avoir répudiée.

(Raconté par Khady Niang.)

67. LA FEMME AUX PETS

Il était une fois un homme qui vivait avec sa femme. Un jour, un grand tam-tam fut organisé. La femme se prépara et s'y rendit sans avoir averti son mari, qu'elle croyait absent. Elle commença à danser, mais chaque fois qu'elle était lasse, elle revenait à la maison, entrait dans sa chambre pour y laisser éclater un pet. Elle le fit plus de trois fois et à la fin, elle s'attarda dans la chambre. Le mari était là, allongé dans son lit.

— Comment, depuis quand es-tu ici, toi? Tu t'y trouvais tout à l'heure lorsque je faisais mes entrées et sorties?

— Bien sûr, le premier et le dernier pets m'ont bien trouvé ici.

La femme fondit en larmes et eut vraiment honte.

Le mari qui cherchait l'occasion de manger seul ses repas, fut tout heureux de trouver un motif pour chasser sa femme et l'empêcher désormais de manger. Chaque fois que le repas était prêt, la bonne femme s'approchait pour manger. C'est alors que le mari lui disait :

— *Coumba coucasse n'dadié* ¹.

Aussitôt, la femme se levait pour aller pleurer. Ils continuèrent ainsi cette vie et la malheureuse femme maigrissait de jour en jour. Une vieille femme l'ayant remarqué lui demanda de quoi elle souffrait si visiblement. La malheureuse lui raconta sa mésaventure et les vilains tours que lui jouait son mari. La vieille lui indiqua une plante de haute puissance purgative et lui conseilla de prendre des feuilles pour la mélanger au *lakh* qu'elle allait lui préparer. La femme suivit à la lettre les conseils de la vieille et servit un lakh bien gluant à son mari qui, comme de coutume mangea avec appétit. Une heure après la femme demanda à son mari de l'accompagner cueillir des pains de singe. L'homme s'exécuta et dès qu'ils furent en brousse, il monta sur le baobab. Mais à peine était-il en haut que l'envie le prit d'aller faire ses besoins. Il n'eut pas le temps de descendre et souilla sa culotte et ses jambes en présence de son épouse.

De retour à la maison, la femme servit le repas et se mit à côté pour manger. L'homme s'empressa de dire :

— *Comba coucasse n'dadié!*

— *Samba yar yar yar* ^{2?} répliqua la femme.

— Hé! faisons la paix et mangeons désormais ensemble car un repas doit se manger à deux ³.

(Raconté par Khady Niang.)

68. LE VIEUX ET SA FEMME

Un vieux vivait paisiblement avec sa femme, dans leur maison commune. Un jour, ils se mirent à converser. Le vieux dit alors :

— Ma femme, il n'existe pas de tour que tu puisses imaginer sans que je le sache.

— Ne le dis pas, mon mari.

— Si! je dis que je suis capable de déjouer tous tes plans. Je t'affirme que j'ouvrirai toute porte que tu auras fermée.

— Bon, je relève le défi et je te montrerai les caprices de ta femme. Tu es très confiant car tu ne soupçonnes pas tous les tours que la femme garde en tête.

Dans le village, les gens avaient l'habitude de se partager de temps en temps un bœuf qu'ils achetaient en commun. Ce jour-là, un bœuf bien gras avait été immolé et le vieux en prit un bon gigot très onctueux. Il s'empressa de le remettre à sa femme qui en fit une bonne soupe. Avant d'aller aux champs la femme en fit goûter à son mari. Celui-ci ne tarda pas à louer les excellentes qualités culinaires de son épouse et prit congé d'elle pour le champ. Mais à peine fut-il sorti que la femme alla acheter un gigot exactement pareil à celui qu'elle venait de préparer. Elle le plaça tout saignant à la cuisine; elle versa la soupe dans une soupière qu'elle ferma soigneusement. Après quoi, elle se couvrit la tête et alla s'aliter. Elle prit soin d'envoyer chercher son amant, lui demandant de venir lui rendre visite vers neuf heures. Le vieux

resta au champ jusqu'au soir puis revint à la maison vers le crépuscule. Il fit ses ablutions et entra dans la mosquée pour la prière. A la fin de la prière, les gens sortirent et chacun d'inviter ses voisins pour le dîner. Le vieux se fit accompagner de ses convives et rentra chez lui.

— Fatou, nous voici de retour. Tu peux te lever et servir le repas.

— Eh bien! je sais que ta haine à mon égard s'accroît de jour en jour, mais je ne pensais pas à cette outrecuidance. Tu me vois depuis ce matin couchée, luttant avec la mort et tu oses me demander un service. Que tu es méchant!

— Quels propos me tiens-tu là? Cesse de plaisanter et sers le repas car je suis avec mes hôtes.

— Oh! quel malheur! Il insiste encore et ose me donner des ordres malgré mes souffrances.

— Tu n'as qu'à te lever pour nous donner à manger. Je n'aime pas les plaisanteries.

La femme pleura et dit :

— O bonnes gens, soyez sûrs que mon mari présente des signes de folie. Si vous nous laissiez ensemble, mon heure a sonné, il va me tuer. Ligotez-le.

— Bandes de scélérats! Que personne ne me touche, je suis parfaitement lucide et je suis certain de ce que je dis. Cette femme n'a rien et elle n'a qu'à s'exécuter et me servir mon repas. C'est tout.

Continuant à pleurer la femme déclara :

— Pour te prouver ta démente, je demande à ces gens d'aller vérifier à la cuisine si le gigot de viande que tu m'avais donné à préparer y est encore intact. S'ils le trouvent entamé, je conviendrai que tu n'as rien d'anormal, mais si jamais ils le retrouvaient à l'endroit où tu l'avais posé, ils n'hésiteront pas à

t'attacher de cordes, car ta folie ne fera plus alors l'ombre d'un doute.

Les gens reprirent en chœur :

— C'est une bonne idée, nous allons tout de suite à la cuisine.

Sitôt dit, sitôt fait, et ils se retrouvèrent tous dans la cuisine. Le gigot était là, tout rouge et laissant suinter quelques gouttes de sang. La nouvelle de la folie commença donc à faire le tour de la maison et le pauvre mari fut ligoté et attaché au pied du lit.

— Vous me portez un grand préjugice, car je suis très conscient. Cette femme a bel et bien préparé une soupe de viande qu'elle m'a même fait goûter. J'en suis absolument conscient.

— Attachez-le sinon il va me tuer, il a perdu la raison.

Quand tout le monde fut parti, la femme fit entrer dans la chambre son amant. Il pleuvait ce jour-là. L'homme entra en trombe dans la case. Fatou s'empressa d'allumer la lampe et de sortir la soupière toute fumante en travers de laquelle deux pains dorés étaient posés côte à côte. S'installant au milieu du lit, ils commencèrent à manger tandis que le mari cocu éclatait en imprécations :

— Oui! je vois pourquoi ces méchants m'ont attaché ici alors que je n'ai rien. Bandes de scélérats, votre impudence sera payée cher!

Les voisins dans leurs cases murmuraient :

— Pauvre homme, sa folie est vraiment instantanée!

La femme accoudée sur la cuisse de son amant lui donnait de très bons morceaux de viande et de pain, ce qui ne manquait pas de faire crier le mari :

— Oh! toute cette masse de viande! Jamais tu ne pourras l'avalér, pauvre gourmand!

Chacun de ses cris confirmait son entourage qu'il était devenu fou. Après leur festin, la femme refit le lit, sortit un joli pagne de valeur qu'elle tendit à son amant. Ce geste mit la rage au cœur du mari déchu.

— Ce n'est pas possible, tu ne vas pas lui donner ce pagne que je n'ai jamais eu le privilège de prendre.

L'homme prit son pagne, se déshabilla et s'étendit de tout son long sur le lit, tandis que la femme en chemise de nuit, ne se fit pas prier pour se coucher à côté. Les caresses commencèrent. Bientôt, sous les yeux de l'infortuné mari, dont les lamentations se répandaient dans les profondeurs de la nuit, le couple entra en action. Quand il eut terminé, l'homme eut l'audace de se lever pour nettoyer son sexe sur le crâne du pauvre cocu.

— Oh! comme je suis malheureux! L'homme le plus infortuné que la terre ait jamais supporté, c'est bien moi. Que la mort vienne me délivrer des tortures que je suis en train de subir!

— Pauvre homme, il est bien fou! On ne peut en douter, dirent les voisins.

La femme ouvrit la porte, laissa partir son amant et alla ramasser des ordures. Elle s'adressa à son mari et lui dit :

— Tu vois ces ordures, je les ferai manger à tous les notables du village.

— Et pourquoi donc?

— Telle est ma volonté.

Elle alla acheter du bon lait caillé, du sucre en poudre et du couscous. Elle convia tous les notables à une offrande qu'elle voulait faire pour la santé de son mari. Sortant de la chambre elle fit un trou, y

enfouit les ordures qu'elle venait de montrer, fit son couscous au lait et attendit. Les notables au grand complet se présentèrent et la femme s'empressa de leur servir le repas non sans leur demander de prier pour la santé de son mari. Chacun commença à boire, ce qui excita au plus haut point le prétendu fou.

— Bandes de scélérats, vous êtes en train de vous délecter d'ordures puantes. S'il y a des fous, il faut les chercher parmi vous. Cette mauvaise femme vous gave de crottes et vous êtes heureux de vous en régaler! Que je vous plains!

Mais personne ne pouvait attacher la moindre importance aux paroles d'un dément. Avant de partir la femme leur demanda de prier pour son mari.

— Laissez-moi en paix, je ne veux pas que la salive de vos bouches puantes me touche.

Les prières furent prodiguées et la bonne femme fut bien remerciée.

Enfin, on le fit détacher et la femme continua de vivre avec lui jusqu'à la moisson. L'homme vendit ses arachides, fit confectionner cinq ensembles dans de jolis tissus qu'il apporta à son épouse en lui disant :

— Ma femme, je veux que tu ailles faire un petit séjour chez tes parents. Je t'ai acheté tous ces effets pour que tu ne penses pas que je t'ai répudiée. D'ailleurs, je vais t'accompagner jusqu'au village.

La femme ne se fit pas prier et aussitôt prépara ses bagages. Les voilà en route. A l'approche du village, l'homme s'arrêta et dit :

— Ma bonne femme, je suis vraiment déçu.

— Et pourquoi?

— Tous les habits que je t'ai achetés sont des

habits de valeur. Comment se fait-il que tu n'en portes pas pour entrer dans le village?

— Oh! ne te fais pas de souci, je vais tout de suite accéder à ton désir.

Elle posa son fardeau, arbora le plus joli de ses ensembles et se mira. Le mari qui était armé d'un bon couteau 108⁴ très tranchant, lui dit :

— Mais ma femme, j'ai l'impression que tu as un corps étranger sur ta langue.

— Enlève-le, lui répliqua la femme qui lui tendit la langue.

L'homme, avec beaucoup de précaution sortit le couteau, saisit la langue, la tira et d'un coup sec la trancha nette.

La femme se renversa et commença à crier des paroles inintelligibles, tandis que son mari s'éloignait vers sa demeure. Elle resta un bon moment à crier avant de rejoindre le domicile de son père. Là, elle tomba et continua à crier avec son moignon de langue. Tous les voisins accoururent et chacun de se plaindre du malheureux sort de cette jeune femme.

— Cette femme a dû rencontrer des brigands car ce qu'elle a subi ne peut être que l'œuvre de ces bandits de grand chemin. Qu'on aille chercher son mari.

Vite, un enfant fut dépêché et l'instant d'après l'homme arriva, stupéfait, dans la maison de son beau-père. Dès que la femme l'aperçut, elle cria et s'élança vers lui. L'homme dit alors :

— Attachez-la, sinon je ne pourrai rien dire aujourd'hui. C'est dans ses habitudes, chaque fois qu'elle est malade, ma vie est menacée, si je ne la fais pas attacher. Je ne vous l'ai jamais dit, mais le moindre mal de tête la met dans un état de démence totale

et l'envie la prend presque toujours, en pareil cas, de me supprimer.

On s'empessa d'attacher la pauvre femme qui criait toujours d'interminables paroles inintelligibles.

— Savez-vous ce qu'elle est en train de dire?

— Non, nullement, personne ne peut dire le sens de ses cris.

— Je vais vous l'expliquer. Elle dit que si jamais j'avais été présent au moment où on lui coupait la langue, son agresseur n'aurait jamais échappé. Je l'aurais mis en morceaux.

— Tu es seul capable de deviner les paroles de ta femme.

La malheureuse se débattait pendant ce temps dans ses entraves qui la retenaient solidement au poteau.

Ainsi, la vengeance du mari fut totale.

On demande lequel des deux conjoints a porté le plus rude coup à l'autre?

(Raconté par Amsata Dieye.)

69. LE VOYAGEUR ET SA FEMME

Il était une fois un homme qui voyageait avec sa femme à pied. Celle-ci portait unealebasse pleine de couscous, tandis que celui-là était habillé d'un vieux pantalon qui laissait paraître son sexe long et gros. En pleine brousse, ils rencontrèrent trois jeunes gens qui s'arrêtèrent devant la vieille pour lui dire :

— Bonne mère, sais-tu ce que nous voulons de toi?

— Nous voulons que tu nous donnes de ton couscous, car nous avons besoin de vivre.

La vieille hocha la tête en signe de refus et se retournant vers son mari, le regarda fixement. L'homme lui dit alors :

— Tu peux leur donner du couscous, car tout le monde sait que je suis plus rapide qu'un éclair, et ma méchanceté dépasse largement celle d'un tigre affamé. Tu peux leur en donner car nous devons être magnanimes.

— Eh bien! ta réponse me surprend.

Elle posa son fardeau et donna tout le couscous aux jeunes gens qui se régalerent, cependant que les deux voyageurs continuaient leur route. Quand ils eurent fini ils se concertèrent pour se dire :

— Au fond, nous avons obtenu le couscous sans aucune difficulté. Pourquoi, n'irions-nous pas demander à la femme de coucher avec nous?

Sitôt pensé, sitôt décidé et les voilà près des voyageurs.

— Hé! bonne femme! nous nous sommes bien régalez de couscous, à présent, il faut que tu acceptes de coucher avec chacun de nous.

— Oh! les impertinents, soupira la vieille.

Et se tournant vers le vieux, elle l'interrogea des yeux et attendit sa réaction.

— Consens à leur donner ce qu'ils désirent, car tu sais que chaque fois que quelqu'un te demande une chose, c'est qu'il en a vraiment besoin. Donne-leur satisfaction, car tout le monde connaît mon caractère : je suis plus rapide qu'un éclair et plus méchant qu'Abdou Diambar⁵.

La vieille se coucha donc, non sans amertume, et le premier des bandits commença. Le vieux mari se baissant pour l'aider, un des bandits lui plongea son doigt dans l'anus. Le vieux bondit et se mit à la poursuite du polisson qui filait à toutes jambes. Quand il l'eut atteint, par un croc-en-jambes, il le fit rouler à terre. Lui prenant la tête, il lui cassa le cou. Puis il s'élança à la poursuite du deuxième qu'il atteignit rapidement. Après l'avoir fait rouler par terre, il lui prit les pieds et d'un geste l'écartela en un rien de temps. Enfin, il alla vers sa femme et trouva le jeune parti depuis longtemps. Il fureta partout... rien.

Ainsi, le vieux couple put continuer tranquillement sa route, s'arrêtant dans les villages pour se désaltérer ou pour faire ses besoins. Bientôt, l'homme aperçut le fugitif et comme un éclair, s'élança après lui et le rejoignant au bord d'un tertre, il le prit par les jambes et d'un coup sec lui fracassa la tête contre le tertre.

Sa femme comprit enfin que chaque chose a son temps.

(Raconté par Amsata Dieye.)

CHAPITRE III

70. LE MARABOUT ET SON DISCIPLE ⁶

Il était une fois un marabout qui allait voir sa nouvelle épouse en compagnie de son disciple. Il prit soin d'acheter beaucoup de viande que le disciple devait mettre dans un sac qu'il portait. Mais ce polisson s'arrangea en chemin pour déposer la viande et la remplacer par des rouleaux de fibres. Quand ils furent arrivés chez la bien-aimée, le vieux s'empressa de lui dire :

— Va vider ce sac. C'est de la viande que je t'ai achetée.

Quelle ne fut sa déception lorsque la femme ouvrit le sac! Le petit polisson s'empressa de dire :

— Mais n'est-ce pas toi qui m'avais dit d'apporter des rouleaux de fibres pour la tromper?

Le vieux ne put dire un mot, tellement il avait honte.

La femme prépara et servit le repas. Mais le marabout ordonna à son taalibé de s'éloigner et d'aller chercher l'aumône. Le taalibé s'appelait Bismilaye ⁷, formule de souhait que l'on prononce chaque

fois qu'on mange. A peine le gosse était-il parti que le vieux s'approcha du plat et dit :

— *Bismilaye!*

— Me voici, père, ne vous inquiétez pas! répondit le gosse.

Il arriva sans attendre et s'accroupit auprès du vieux, puis commença à manger. Le vieux eut la rage au cœur mais ne put rien dire, car selon les règles de bon usage un étranger ne doit rien dire. Bismilaye mangea gloutonnement, et le soir, se coucha dans la même chambre que son marabout. En pleine nuit, il eut la diarrhée et s'épancha. Il se leva alors et enduisit d'ordures le marabout et sa femme. Vers l'aube, la femme se réveilla, constata que son pagne était bien sale, en avisa son mari, qui à son tour constata que cela lui était arrivé à lui-même. Il réveilla le jeune Bismilaye et lui dit d'aller leur chercher de l'eau, et beaucoup d'eau. L'enfant s'élança dans les rues du village en clamant partout que son marabout et sa femme s'étaient abondamment épanchés dans leur lit, la nuit passée. On lui donna de l'eau qu'il porta au marabout. Après s'être bien lavé, le vieux fit seller son cheval et reprit le chemin du retour avec son mauvais disciple. Au beau milieu de la route, la soif les prit et ils arrivèrent au bord d'un séane ⁸, plein d'eau; le vieux descendit et dit au gosse :

— Prends cette corde, attache-la sur cet arbuste. Je vais descendre dans le puits et la corde pourra me servir de support.

Mais dès que le marabout fut dans le puits, le gosse cassa la corde et le vieux fut projeté au fond du puits et s'y noya.

Le polisson prit alors son cheval et s'en alla ⁹.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Sur les Wolofs et les Mourides*

MONTEIL (V.), « *Ésquisses sénégalaises* », *Initiations et Études Africaines*, n° 21. I.F.A.N., Dakar, 1966.

PELISSIER (P.), *Les Paysans du Sénégal*. Fabrègue, Saint-Yrieix, 1966.

A. B. DIOP, « La Culture wolof : traditions et changements », *Notes africaines* (I.F.A.N.), n° 121, janvier 1969.

D. CRUISE O'BRIEN, *The Mourides of Senegal, The political and economic organization of an islamic Brotherhood*, Oxford U.P., 1971.

J. COPANS, Ph. COUTY, J. ROCH, G. ROCHETEAU, « Maintenance sociale et changement économique au Sénégal, 1. Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides », *Travaux et Documents de l'ORSTOM*, n° 15, Paris, 1971.

2. *Recueil de contes ouest-africains*

BASSET (R.), *Contes populaires d'Afrique*, Collection de contes et chansons populaires, vol. n° 47, Maisonneuve, 1903 ou 1904, Paris.

BOILAT (Abbé), *Grammaire de la langue owolove*, Imprimerie Impériale, 1858, Paris.

BERENGER-FERAUD (L. J. B.), *Recueil de contes populaires de la Sénégambie*, Leroux, 1885, Paris.

EQUILBECQ (F. V.), *Essai sur la littérature merveilleuse des Nègres*, suivi de *Contes indigènes de l'Ouest africain*, Collection des contes et chansons populaires, volumes n° 51, 52, 53 (3 tomes), Leroux, Paris, 1913, 1915, 1916. — Nouvelle édition augmentée d'une partie inédite, Maisonneuve-Larose, 1972.

MONTEIL (Ch.), *Contes soudanais*, Collection des contes et chansons populaires, volume n° 28, Leroux, Paris, 1905.

ROGER, Le Baron, *Fables sénégalaises, recueillies de l'Owolof et mises en vers français*, Firmin-Didot, Paris, 1828.

SAUVAGEOT (S.), « Deux contes wolof » (PP. 221 à 237) in « Description synchronique d'un dialecte wolof : le parler du dyolof. » *Mémoires de l'I.F.A.N.*, n° 73, Dakar, 1965.

ZELTNER (Fr. de), *Contes du Sénégal et du Niger*, Collection des contes et chansons populaires, volume n° 40, Leroux, Paris, 1913.

3. Études — Éléments d'analyse structurale

KANE (M.), *Les contes d'Amadou Coumba : du conte traditionnel au conte moderne d'expression française* (Cf. l'importante bibliographie), Thèse de 3^e cycle, Dakar, 1967.

LEVI-STRAUSS (Cl.), 1. *Anthropologie structurale*, Chapitres XI et XII, Paris, 1958.

2. La structure et la forme, réflexions sur un ouvrage de V. Propp, chapitre VIII, *Anthropologie structurale 2*, Paris, 1973.

3. *La geste d'Asdiwal*, chapitre IX, *Id.*

PAULME (D.), 1. « Littérature orale et comportements sociaux en Afrique Noire », *L'Homme*, T. I, n° 1, janvier-avril 1961.

2. « Une légende africaine du conquérant », *L'Homme*, t. VI, n° 3, juillet/septembre 1966.

3. (Éd.) — *Littérature orale et Folklore africain*. Sur un thème de contes africains : l'impossible restitution ou le cadeau prestigieux.

4. « Thèmes et variations : l'épreuve du « nom inconnu » dans les contes d'Afrique noire », *Cahiers d'études africaines*, n° 42, vol. XI, 2, 1971, pp. 189-205.

5. (Éd.), « Recherches en littérature orale africaine, morphologie du conte africain », *Cahiers d'études africaines*, n° 45, vol. XII, 1, 1972, pp. 131-163.

RETEL-LAURENTIN (A.), *Structure et symbolisme : essai méthodologique pour l'étude des contes africains*. *Cahiers d'Études africaines*, volume VIII, n° 2 (30), 1968.

NOTES

AVANT-PROPOS

1. Prenez-en le plus possible, vous ferez partie de la crème; bien vivre, c'est vivre dans l'abondance! (B. Brecht, *Die Ballade von angenehmen Leben*, Gedichte, Verlag Philipp Reclam Jun. Leipzig, s.d.)

INTRODUCTION

1. Comme nous le rappelle opportunément Cl. Lévi-Strauss (2) : « En matière de tradition orale, la morphologie est stérile à moins que l'observation ethnographique directe ou indirecte ne vienne la féconder. »

(Les numéros renvoient à notre bibliographie.)

2. On estime généralement qu'il y a peu de mythes en Afrique noire et que leur *équivalent* se trouve dans les contes. La discussion de ce point n'a pas sa place ici. Sur les rapports entre mythes et contes, Cf. Lévi-Strauss (2) : « L'expérience ethnographique courante incite à penser que mythe et conte exploitent une substance commune, mais le font chacun à leur façon. Leur relation n'est pas d'antérieur à postérieur, de primitif à dérivé. C'est plutôt une relation de complémentarité. Les contes sont des mythes en miniature où les mêmes oppositions sont transposées à petite échelle et c'est cela d'abord qui les rend difficiles à étudier. »

3. Cf. pour une information moins schématique, bien que générale, les ouvrages de V. Monteil et P. Pélissier.

4. C'est la région où nous travaillons. Cf. la carte. Les villages où nous enquêtons n'ont pas 60 ans.

5. En matière musicale et picturale par exemple.

6. Du moins antérieurs à la naissance du mouvement mouride.

7. Cf. le portrait d'Amsata Diye.

8. Cf. Bibliographie.

9. F.V. Equilbecq, p. 66. Cette opinion date de 1913.

10. Les chants religieux (mourides) sont cependant et de loin la manifestation culturelle la plus appréciée.

11. Nous avons essayé, sans trop d'illusions de nous faire *expliquer* certains contes. Ces explications seront citées en note des contes concernés.

12. Toubab : le Blanc. Ceci n'est qu'une hypothèse. Un seul des contes recueillis, non publié ici d'ailleurs, mettait en scène le « boy » d'un Blanc et ce dernier.

13. Cf. Bibliographie.

14. La manière de dire est difficile à rendre dans un texte écrit. Néanmoins, chaque fois que cela est possible il en a été tenu compte dans la transcription du texte.

15. *Op. cit.* p. 51 (Tome I). Nous citons ces jugements comme exemples d'une certaine mentalité. Évidemment, ce n'est absolument pas notre point de vue.

16. D. Paulme (3). Cf. également Lévi-Strauss, note 1, p. 5.

17. Même cet objectif est difficilement réalisable. Comme le souligne encore une fois Lévi-Strauss (2) : « Le conte offre plus de possibilités de jeu, les permutations y deviennent relativement libres et elles acquièrent progressivement un certain arbitraire. Or, si le conte travaille avec des oppositions minimisées, celles-ci seront d'autant plus difficiles à identifier et la difficulté s'accroît du fait que déjà très petites, elles marquent un flottement qui permet le passage à la création littéraire. » Cf. L'article de A. Retel-Laurentin *in* D. Paulme (3) pour une brillante tentative d'une telle analyse.

18. En ce qui concerne les principes généraux de ces démarches structurales, Cf. la troisième partie de notre bibliographie.

19. Nous ne savons si celui qui dit « Ne t'informe de rien, Tante, sache seulement que tu as un homme digne d'être ton gendre » sera effectivement choisi comme époux puisque le conte s'arrête-là. Mais l'intérêt que le conteur met à décrire ses aventures nous laisse deviner toute l'importance qu'il faut accorder à ce personnage.

2

20. Comme dans la plupart des contes de ce recueil. Rappelons la symbolique des contes — épreuve de fiançailles, lézard dans

l'anus du beau-père — meilleur péteur — femme enroulée par un serpent, etc.

21. A tous les sens du mot.

22. Du moins recueillies il y a plus de soixante ans.

23. Les Khassonké et les Bambara sont des ethnies soudanaises (Mali). On trouvera une version assez complète (et complexe) dans une édition récente « pour enfants » : Andrée Clair et Bou-bou Hama, *Kangué Izé*, éditions La Farandole, 1974.

24. Une des différences entre ces différentes versions concerne la façon dont le héros « ressuscite » sa mère. Dans le conte rapporté par de Zeltner, le couteau qu'utilise le héros pour tuer sa mère est le même instrument qu'il utilise pour la ressusciter. Ici, il se sert d'une touffe (de poils?) spéciale. On retrouve cette touffe chez Monteil qui la décrit comme une queue de vache. Ce serait l'insigne des magiciens.

25. Il fait le marabout et il recueille le maximum de dons des fidèles.

26. Le héros a bien acquis ses capacités puisqu'il les a héritées de son père; ce qu'il reçoit provient de *dons normaux*.

27. Ils sont toujours du sexe masculin.

28. Comme pour excuser ou mettre en valeur cet excès qui ici est marqué socialement (en plus de l'adultère dont il est le signe), le conteur fait s'enfuir le héros avec cette femme et il leur arrive une série d'aventures qui forme un tout à part.

29. Bien que le comportement de ceux-ci soit apparemment modelé sur celui des êtres humains.

Ce thème de l'association impossible entre des espèces animales différentes est à rapprocher de certains contes de Grimm, entre autres celui intitulé *Katz und Maus in Gesellschaft*, pp. 8-10, in *Kinder und Hausmärchen, gesammelt durch die Brüder Grimm*, Reutlingen, 1954.

30. Ou de moralité.

31. La constatation de Ch. Monteil selon laquelle « les animaux se comportent tout à fait comme des êtres humains » simplifie donc de façon exagérée la signification de ces contes.

32. *Op. cit.* p. 144 (tome I).

33. Et, par extension, le scatologique ou la nourriture.

34. C'est l'âge minimum du mariage, ne l'oublions pas. D'autre part, le choix que nous présentons ici est entièrement *spontané*. Ce sont les conteurs et les conteuses qui d'eux-mêmes ont décidé de nous dire plutôt ces contes que d'autres. Ou cet échantillon est

représentatif de tous les types de contes Wolof ou bien ce *choix* est lui-même largement significatif de certaines tendances symboliques.

35. Cf. Lévi-Strauss, *les Structures élémentaires de la parenté*, Mouton, 1967, p. 14. « ... Si la réglementation des rapports entre les sexes constitue un débordement de la culture au sein de la nature, d'une autre façon, la vie sexuelle est, au sein de la nature, une amorce de la vie sociale : car, parmi tous les instincts, l'instinct sexuel est le seul qui pour se définir, ait besoin de la stimulation d'autrui. Nous devons revenir sur ce dernier point : il ne fournit pas un passage, lui-même naturel, entre la nature et la culture, ce qui serait inconcevable, mais il explique une des raisons pour laquelle c'est sur le terrain de la vie sexuelle, de préférence à tout autre, que le passage entre les deux ordres peut et doit nécessairement s'opérer. »

36. Les multiples rapprochements cités dans cette introduction nous induisent à nuancer cette affirmation : certains thèmes sont tellement généraux à l'Afrique-Occidentale que l'origine ethnique de certains contes paraît accessoire.

37. C'est-à-dire évidente et faisant partie de la nature.

PORTRAIT D'AMSATA DIEYE. CONTEUR

1. Derniers rois Wolofs qui résistèrent aux Français et qui sont de véritables héros nationaux.
2. Amadou Bamba, fondateur du mouridisme.
3. Caste des travailleurs du bois.

1. L'EXCÈS

Fiançailles et mariage

1. *Bara* : Arbre géant du Cayor.

2. Le thème du concours matrimonial (Cf. le conte n° 6, *Un méchant vieux*, p. 46) semble être assez fréquent. Dans le recueil de F.V. Equilbecq, deux contes notamment, traitent de ce thème (n° 81 et 112). L'épreuve proposée étant dans un cas de piler le mûl et dans l'autre de vider la fosse d'aisance. Les connotations sexuelles de ces deux contes sont très développées.

3. Onomatopées.

4. Onomatopée indiquant le ronflement.

5. *Konko* : Houe à semis. Espèce de bâton à fouir.

6. *Canari* : Jarre en terre séchée, employée habituellement comme réservoir pour l'eau dans les cases.

7. *Dibi* : Petit fusil utilisé pour tirer les petits animaux, qui n'utilisait pas les cartouches mais la poudre avec des morceaux de fer comme projectiles.

8. *Kob* : Grande antilope.

9. A rapprocher d'un conte (n° 10) du recueil de Ch. Monteil, où la meilleure épouse est définie comme « moyenne » : elle ne vient pas de l'intérieur, mais n'est pas une trop proche voisine : elle est du même village mais du côté opposé au nôtre.

D'après le public, la meilleure femme serait la troisième, car « elle ne sait rien du village, elle est obéissante envers son mari ».

10. Lorsqu'un homme a plusieurs épouses, chacune (à tour de rôle) assure pendant un ou plusieurs jours, l'ensemble des tâches ménagères (cuisine, lessive, etc.) et matrimoniales.

Adultère

1. *En wolof* : onomatopée qui indique l'envie.

2. *Laakh* : Bouillie de mil relativement épaisse, appelée également *sanglé*. (Ce dernier mot serait d'origine française selon les informateurs.)

3. Pain de Singe : *goui* : c'est le fruit du baobab (*Adansonia digitata*.)

Gourmandise

1. *Gourkha* : Mixture faite de farine de mil, d'eau et de sucre.

2. *Sanglé* ou *laakh* : Cf. Note 2 in *Adultère*.

Paiement de bétail

1. Onomatopées.

Poltronnerie

1. *Abdoudiambar* : L'ange qui vient chercher les morts.

2. 1 franc CFA = 0,02 F. F.

3. Période de la saison des pluies (juillet-octobre).

4. *Raat* : *Combretum glutinosum*. D'après Kobes, arbre à propriétés médicales.

5. D'après le public, c'est celui qui était sur l'arbre. « Car celui qui creusait n'a vu que deux racines. »

6. A rapprocher du thème de la pièce de l'auteur sénégalais contemporain, Birago Diop, *l'Os de Mor Lam*.

II. L'EXPLOIT

Jalousie et séduction sexuelle

1. *Taalibé* : Disciple d'un marabout.
2. Formule de la prière musulmane.
3. Titre donné aux marabouts.
4. *Sourga* : Travaille le matin pour son patron et l'après-midi pour lui-même, sur un champ alloué par celui-ci. Il dispose du vendredi en entier.
5. *Lougan* : champ.
6. Cayanus Cayan.
7. A rapprocher du conte (n° 70), *la Précaution inutile*, du recueil de F.V. Eguilbecq.
8. Un navétane (de *navet* : hivernage) est une espèce de semi-métayer qui vient travailler uniquement pendant la période des cultures : le matin il travaille sur les champs de son patron et l'après-midi sur ceux que son patron lui a prêtés. Il a tout le vendredi pour lui.
9. Nom de plaisanterie donné au pénis.

L'extraordinaire

1. *Serigne* : Titre donné aux marabouts.
2. *Raat* : Cf. note 4, *Poltronnerie*.
3. Onomatopées désignant les péts.
4. Bouillie de mil.
5. D'après le public wolof, ce conte est wolof et inconnu des Peulhs.
6. Nom courant de l'hyène.
7. Dans le recueil de Ch. Monteil, il y a un conte (Samba le Lâche) où il est question d'une femme amazone dont les prouesses sont semblables.
8. Djoloff : Région historique du Sénégal.
9. Je saute la clôture d'épines, je traverse les jachères débroussaillées.
10. Femme qui n'a peur de rien.
11. Pan, pan, aucun de vous ne survivra.

12. « Il est bon d'avoir un frère » ou « c'est un frère qui l'a donné ».

13. Ce thème doit être très populaire. On le retrouve chez Monteil (*le Fils du voleur*), Zeltner (*Histoire de Koli*) et Equilbecq (*le Fils du maître voleur*).

Les Trois phénomènes

1. Ce type de contes où trois héros rivalisent avec des moyens surhumains permet le développement de connotations très sexualisées. Il y a un conte similaire à cette série chez Monteil (*les Trois Insatiables*) où les domaines de la prouesse sont : l'amour des femmes, du mil et de la course à cheval.

2. En ce qui concerne ce conte, il semble que ce soit le premier qui emporte les suffrages du public.

3. D'après le public ce serait le dernier.

4. Villes du Sénégal.

5. D'après le public, ce serait naturellement *L'homme aux femmes*.

III. RIVALITÉS ET PUNITIONS

Chez les animaux

1. Saccager le tout n'en déplaît à qui veut.

2. Au gros arbre du Walo (région du Sénégal).

3. Espèce de mil.

4. Dans un conte du recueil de Ch. Monteil, il est également question d'une telle poudre (*le Lion, l'Hyène et le Lièvre*).

5. Donne — lui à manger (car il ne peut manger lui-même).

6. Dieu nous surveille.

7. Nom de lieu.

8. *Bouki* : Nom de l'hyène en wolof.

9. Espèce de haricots.

10. *Leuk* : Nom du lièvre en wolof.

11. *Gaïndé* : Nom du lion en wolof.

12. La lutte est un sport très populaire au Sénégal.

13. Dans un conte de recueil de Ch. Monteil, se retrouve l'épisode de la vente de la mère avec l'hyène et le lièvre (*le Lièvre, l'Hyène et l'Aurouche*).

14. Un conte du recueil de Ch. Monteil présente un épisode identique (*le Lièvre et l'hyène à la pêche des mares de Doro*).

15. *Tann* : Charognard en wolof.

Chez les hommes

1. Coumba la péteuse.

2. Onomatopée suggérant la diarrhée.

3. Un conte du recueil de F. V. Equilbecq (n° 37), (*les Incongrus*) raconte également les méfaits d'une Coumba la péteuse.

4. Couteau dont la lame peut se replier ou être fixe.

5. *Abdou Diambar* : Ange interrogateur.

6. Ou taalibé.

7. Au nom de Dieu! Expression dont se servent les marabouts pour sanctifier certaines actions. Exclamation de surprise.

8. *Séane* : Espèce de puits aux parois abruptes.

9. D'après le public, le marabout a eu tort de descendre dans le puits : il devait dire à son taalibé de le faire.

C'est la morale de : « On récolte ce que l'on a semé. »

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	7
Avant-propos	8
Introduction	11
Portrait d'Amsata Dieye, conteur	35
Contes	39

I. L'EXCÈS

<i>Fiançailles et mariage</i>	43
<i>Adultère</i>	61
<i>Gourmandise</i>	74
<i>Paiement de bétail</i>	84
<i>Poltronnerie</i>	89

II. L'EXPLOIT

<i>Jalousie et séduction sexuelle</i>	101
<i>L'extraordinaire</i>	114
<i>Les trois phénomènes</i>	133

III. RIVALITÉS ET PUNITIONS

<i>Chez les animaux</i>	145
<i>Chez les hommes</i>	165
Bibliographie	179
Notes	182

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE
ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A.
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS U.G.E
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 12 MARS 1976

Imprimé en France
Dépôt légal : 3^e trimestre 1976
N° d'édition : 855 — N° d'impression : 8164

Au cours d'une saison de pluies, à la veillée, deux chercheurs français ont enregistré des histoires racontées par les habitants d'un village proche de Touba, la ville sainte des Mourides sénégalais. La simplicité facétieuse de ces contes fait revivre une société paysanne, réaliste et pleine d'humour, qui rit de sa pauvreté en célébrant ironiquement l'abondance et l'exploit.

***Publié avec l'autorisation de
l'Office de la Recherche scientifique et technique
d'Outre-Mer***

**Couverture
de Pierre Bernard
Photo DR
2.264-00040-6**

10 | 18

Collection dirigée par Christian Bourgeois